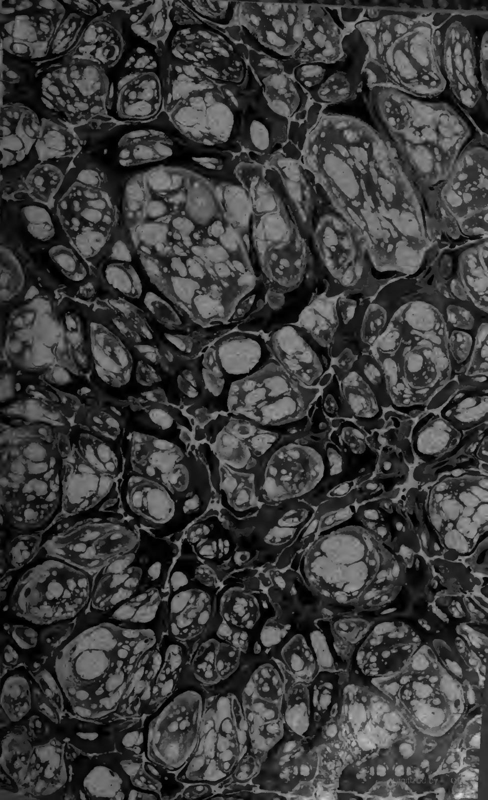
PALLI





23/82

JUANITO LE HARPISTE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Les Peaux-Rouges	1 vol.
Juanito le harpiste	1 vol.
Une Fortune a faire	1 vol.
Le Batteur d'Estrade	2 vol.
Les Mormons	2 vol.
Les Étapes d'un Volontaire	4 vol.
L'Illustre Polinario	1 vol.
Un Monde inconnu	1 vol.
Aventures mexicaines	1 vol.
Les Grands-Jours d'Auvergne	4 vol.
La Sonora	2 vol.
Les Boucaniers	[illegible] vol.

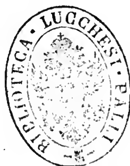
Sceaux. — Typographie de E. Dépée.

PAUL DUPLESSIS.

JUANITO LE HARPISTE

DEUXIÈME ÉDITION





PARIS
A. CADOT ET DEGORCE, EDITEURS,
37, RUE SERPENTE, 37

1864?

I

Le port de San-Blas, situé sur la côte mexicaine que baigne l'océan Pacifique, était aussi célèbre et florissant au temps de la domination espagnole qu'il est maintenant inconnu et abandonné. Comptoir du commerce de la Chine et entrepôt des mines inépuisables des départements, ou, comme on disait alors, des États de la Californie, de Sonora et de Sinaloa, il expédiait en Europe ces fameux galions

paraître bien futile aux personnes sédentaires : j'allais tout bonnement renouveler ma provision de poudre de chasse à peu près épuisée. Je dois ajouter qu'un parcours de quatre cents kilomètres est considéré au Mexique comme simple excursion, presque comme une promenade. On s'invite à dîner à cent milles de distance, et l'on franchit volontiers six cents kilomètres s'il s'agit d'une partie de monte (1).

A Tépic, laide et triste petite ville de huit à dix mille âmes, un grand déboire m'attendait.

J'eus beau parcourir tous les magasins, frapper même aux portes des maisons particulières que l'on m'indiquait, il me fut impossible de me procurer une once de poudre. En désespoir de cause, je me rendis à la caserne. Hélas ! les dragons n'étaient pas mieux fournis de munitions que les particuliers ; ils avaient échangé

(1) Le *monte* est le jeu national du Mexique.

leurs cartouches avec les *leperos* (1) contre du tabac, et les leperos avaient tiré des feux d'artifice. Toutefois c'est une justice que je me plais à leur rendre, les dragons m'offrirent, en revanche, de me vendre, à mon choix, leurs armes ou leurs chevaux.

— Parbleu ! me dit l'hôte du misérable meson (ou auberge) où j'étais descendu et à qui je contais le soir mes mésaventures de la journée, que ne vous rendez-vous à San-Blas ?

— Êtes-vous bien certain que j'y trouverai de la poudre ?

— Nullement, au contraire !... mais c'est si près...

— Ai-je au moins des chances de réussir ?

— J'en doute ; mais considérez donc, vingt lieues (2) à peine !

(1) Le *lepero* est le lazzarone mexicain.

(2) La lieue mexicaine est d'un peu plus de quatre kilomètres.

— A ce compte-là, je pourrais faire le tour du monde.

— Au fait, rien ne vous empêche, seigneurie, — au Mexique, tout homme qui porte un doliman en drap est une seigneurie, — de pousser jusqu'à Guadalajara... Pourtant moi, si j'étais à votre place, je partirais pour San-Blas. C'est à présent la saison des arrivages de navires européens; il y a déjà une frégate française, *la Vénous,* qui sait si...

J'interrompis mon hôte:

— Êtes-vous sûr que *la Vénus* soit en rade de San-Blas?

— *La Vénous*, reprit mon hôte en appuyant sur ce mot, pour me faire sentir la défectuosité de ma prononciation, *la Vénous* est en rade depuis quinze jours!

— Que ne m'appreniez-vous cela plus tôt!... Voilà mon affaire.

Le lendemain, je montai à cheval à trois heures du matin.

— La route est-elle bonne? demandai-je à mon hôte qui me tenait l'étrier.

— Excellente, seigneurie... mais toutefois douze kilomètres de sables mouvants...

— Facile à suivre?

— Comme une allée d'Alaméda... seulement, prenez garde de vous égarer dans la forêt que vous aurez à traverser... il n'y a pas de chemins tracés, et si vous vous perdiez, vous mourriez à coup sûr de faim... comme cela est arrivé, il y a à peine quinze jours, à un voyageur anglais.

— Ah! diable!... Et est-elle longue à traverser, cette forêt?

— Oh! du tout... du tout... une douzaine de lieues tout au plus! Bien du plaisir, seigneurie... Je vous baise les mains! Que Dieu vous protége!

Ces renseignements et ces adieux me donnèrent un moment envie de retourner à Mazatlan; toutefois, à la pensée que j'allais revoir des compatriotes, — il y avait bien deux ans que je n'avais eu l'occasion de parler français, — je pris bravement la route de San-Blas.

Au rancho (ou ferme) de la Manuela, où je m'arrêtai pour déjeuner, j'eus le bonheur de rencontrer un compagnon de voyage. Grâce à sa parfaite connaissance des lieux, j'arrivai sain et sauf, à la nuit tombante, au port de San-Blas.

— Seriez-vous assez bon, senor, demandai-je à mon guide de hasard, pour vouloir bien m'indiquer une auberge?

— Il n'y a plus d'auberge depuis longtemps à San-Blas, senor, me répondit-il.

— Ah! bah! Où couchent donc les voyageurs?

— Où ils veulent.

— C'est bien vague, ce que vous me répondez là.

— Mais du tout! je vous dis la stricte vérité. En voulez-vous la preuve? Choisissez telle maison qui vous conviendra.

— Et puis après?

— Commencez d'abord par choisir; vous verrez ensuite.

— C'est juste.

Je jetai les yeux autour de moi.

— Parbleu! voici une façade magnifique! Oh! non! ce serait trop d'ambition...

— Pourquoi?

— C'est que vous m'avez seulement parlé de maisons, et que ceci me paraît être un palais!..

— N'importe!

— Alors, va pour le palais!

J'avais à peine achevé de prononçer ces paroles, que le Mexicain, descendu de son cheval,

donnait un violent coup de pied dans la porte. La porte tomba.

— Entrez, senor, me dit-il, vous êtes chez vous.

Je restai stupéfait; à travers le vide formé par la chute de la porte, je venais d'apercevoir des monceaux de ruines d'un palais, car c'en était réellement un, et même des plus magnifiques; la façade seule restait.

Mon compagnon de route se mit à rire de mon étonnement.

— C'est comme cela partout, me dit-il; vous voyez que je ne vous trompais pas: la ville entière vous appartient!

— Bon! j'ai maintenant un abri, quoiqu'à ne rien vous cacher, cela me plaise médiocrement de passer la nuit dans cet amas de décombres qui ont l'air de vrais nids à scorpions et à revenants, Mais reste mon souper?

— Votre souper, senor, si vous voulez bien

me faire l'honneur de votre compagnie, vous attend à ma maison.

— L'honneur et le profit seront pour moi seul, senor, répondis-je; j'accepte votre offre avec reconnaissance.

— Mille remercîments ! Alors, donnez de l'éperon à votre cheval, car on m'attend, et nous avons encore pour une demi-heure de marche.

— Ne sommes-nous donc pas arrivés ?

— Dans l'ancien San-Blas espagnol, oui, mais non pas dans le nouveau San-Blas mexicain.

Mon compagnon de rencontre, le senor don Francisco, quoiqu'il fût un simple employé subalterne des douanes, avait un ton et des manières dignes d'un grand seigneur du dix-huitième siècle. Du reste, nulle part au monde, pas même en Espagne, les vieilles traditions de la belle courtoisie castillane ne se sont conservées intactes comme au Mexique. Il n'y a pas

un lepero qui, par l'élégance de son langage, la dignité et l'aisance de son maintien, le tact exquis de sa conversation, pour peu qu'il daigne s'observer, ne soit parfaitement à même de tenir sa place dans un salon aristocratique. Ce bizarre phénomène doit être attribué sans doute à la merveilleuse instabilité qui préside aux destinées de ce singulier et curieux pays. Chaque jour voyant éclore une révolution nouvelle, ébranlant de fond en comble toutes les classes de la société, il n'y a rien d'étonnant à ce que chacun s'attende et se prépare à jouer son rôle sur une scène élevée.

L'unique différence visible qui existe entre le lepero et l'homme puissant consiste donc dans l'habillement. Les étoffes seules vous indiquent la position sociale des gens avec qui vous vous trouvez accidentellement en contact; ne la cherchez pas ailleurs, ce serait peine perdue.

Le nouveau San-Blas est à l'ancien ce que le Mexique est à l'Espagne : des cabanes remplacent les palais, et des cahutes les maisons ; seulement, le dernier né a un grand avantage sur son aîné, surtout pour un port, il est situé au bord de la mer.

Comme je m'étonnais que les Espagnols, ce peuple si éminemment colonisateur, eussent fondé leur port à près d'une lieue de la plage, le douanier Francisco me donna l'explication de cette contradiction apparente.

— Nos conquérants, me dit-il, lorsqu'ils étaient excités par la soif de l'or et l'ardeur des batailles, savaient certes supporter les plus rudes privations, les plus incroyables fatigues; mais, victorieux, ils recherchaient toutes les douceurs et les commodités de la vie! Or, l'élévation où ils avaient bâti San-Blas les mettait à l'abri des moustiques. Vous riez, attendez en-

core quelques moments avant de vous prononcer...

Hélas! l'employé de la douane n'avait que trop raison en parlant ainsi; à peine avais-je descendu l'espèce de rampe naturelle qui conduit au nouveau port, que je ressentis une douleur aiguë au visage; j'y portai la main et je la retirai teinte de sang.

C'étaient les *sancudos* ou les moustiques qui me souhaitaient la bienvenue.

— Après tout, on s'y habitue, me dit tranquillement don Francisco; mais n'importe, je crois que nos conquérants avaient agi sagement en évitant ce désagrément.

— Et moi donc! c'est-à-dire que je me demande maintenant, senor, comment vous pouvez vivre ici?

— Vous me plaignez à tort; je ne passe tous les ans que six semaines au plus à San-Blas!...

Quant à l'administrateur de la douane, il n'y reste jamais plus de huit jours.

— Mais les contrebandiers, qui les surveille?

— Oh! San-Blas est si peu fréquenté, qu'en dehors de la courte saison des arrivages, il n'y entre pas un navire tous les deux mois. Le señor administrator, pardon, je voulais dire le trésor de la république, ne perd pas grand'-chose à notre absence. Et puis, après tout, il faut bien que tout le monde vive, n'est-ce pas? Or, que deviendraient les douze à quinze mille âmes qui composent la population de San-Blas, si on ne les laissait pas frauder un peu? Mais nous voici arrivés. Il me reste à m'excuser auprès de vous de la triste hospitalité qui vous attend.

Don Francisco avait arrêté son cheval et mis pied à terre devant une espèce d'*enramada* ou cahute construite en branchages; je m'empressai de suivre son exemple.

— Tiens, c'est toi, Juanito! s'écria mon hôte en s'adressant à un jeune homme qui passait en ce moment près de nous; voilà bientôt un an que je n'ai eu le plaisir de te voir!... Marina t'aime-t-elle toujours? joues-tu encore de la harpe?...

— Oui, Marina m'aime toujours! répondit le jeune homme avec un soupir qui semblait bien involontaire. Quant à moi, que veux-tu que je fasse, si ce n'est jouer de la harpe? N'est-ce pas mon unique gagne-pain?

— Sans adieu, Juanito.

Les deux amis échangèrent un abrazo, et le jeune homme, qui paraissait peu soucieux de prolonger cette conversation, s'éloigna aussitôt.

— Cet homme est sans contredit le plus grand musicien que possède la République, me dit mon hôte. Il sait par cœur plus de vingt airs de fandangos.

— Vraiment!

— Peut-être trente. Tout le département le connaît, et quand on donne un grand bal à Tépic, on ne manque jamais de l'envoyer chercher. Malheureusemeet pour lui, il refuse presque toujours de venir. S'il voulait, il gagnerait autant d'argent à lui seul que trois employés du *resguardo* (1).

— Cela prouve que le senor Juanito est plus paresseux qu'il n'est intéressé.

— Juanito n'est nullement paresseux dans son métier. Il passe ses journées entières, grimpé sur la cime de quelque rocher, à jouer de la harpe ; seulement il est un peu fou.

— Quel dommage! répondis-je, plutôt par politesse que par intérêt, car le senor Juanito, je dois l'avouer, m'était complètement indifférent. Et quel est son genre de folie?

(1) *Resguardo*, on appelle ainsi le corps des douaniers.

— D'abord, je vous le répète, de refuser de beaux et faciles bénéfices; ensuite... ma foi, je ne sais trop que vous dire. C'est une folie si extraordinaire que la sienne, qu'il me serait difficile de la préciser. Il a des susceptibilités étranges, inexplicables. Il met son bonheur et son malheur dans les actes les plus simples de la vie. D'une indifférence superbe dans certaines occasions sérieuses, il s'abandonne au désespoir à propos d'une contrariété insignifiante. Tel sarcasme bien aiguisé le laisse froid et insensible; puis voilà qu'à un mot sans portée et sans conséquence, il entre dans des fureurs inouïes, et se brouille à tout jamais avec ses meilleurs amis. Du reste, à part ces inégalités de caractère qui dénotent un cerveau malade, Juanito est le type par excellence du caballero accompli. Sa générosité est sans bornes, et sa courtoisie exquise. Quant à dona Marina...

— Pardon, senor, dis-jé en interrompant mon

hôte, tous ces détails que vous voulez-bien me donner m'intéressent au dernier point; seulement si nous restons à causer ainsi plus longtemps dehors, je serai bientôt hors d'état de pouvoir vous entendre, car les *sancudos* livrent un tel assaut à mon visage, que je crains de devenir, non pas comme le senor Juanito, un fou débonnaire, mais bien un fou furieux. Ah! combien je rends justice à présent à la sagesse des fondateurs du vieux San-Blas!

— Ne vous inquiétez pas de ces piqûres, senor, ce ne sera rien; du moment que votre tête sera entièrement enflée, vous ne souffrirez plus.

— Jolie perspective!... Et sera-t-elle longue à enfler, ma tête?

— A peine trois jours.

— Ah! à peine trois jours; me voilà tout consolé! Que le diable me torde le cou si je

reste plus de vingt-quatre heures au San-Blas mexicain.

L'intérieur de la enramada dans laquelle Francisco m'offrait si gracieusement l'hospitalité, ne mérite pas les honneurs d'une description. Quant au souper, qui nous fut servi par un vieil Indien qui attendait depuis la veille le préposé des douanes, mon estomac en a gardé un trop lamentable souvenir pour que je veuille en rapporter ici le menu. Quelles *tortillas* nauséabondes! quelle abominable *tajaso* (1)!

Je m'empressai dès que j'eus, non pas satisfait, mais détruit mon appétit, d'étendre mes *armes d'eau* (2) à terre, et, m'enveloppant soigneusement la tête de mon *zarape* (ou couver-

(1) Viande découpée en lanières et séchée au soleil.

(2) Les *armas de agua* (ou armes d'eau) sont des peaux de bique que l'on porte suspendues à l'arçon de la selle et qui servent aux voyageurs à se garantir les jambes de la pluie.

ture de laine), quitte à étouffer de chaleur, j'essayai de dormir. Ce fut en vain. Le tissu de mon zarape, d'une rare finesse, m'avait cent fois garanti victorieusement des plus fortes pluies, mais il ne put me défendre de la voracité des sancudos; le sancudo passe là même où ne pénètrent pas les rayons de la lumière. Cet insecte, que Buffon ne mentionne pas, méritait certes, bien plus que le lion, quelques pages du célèbre prosateur aux manchettes en point d'Angleterre.

Enfin, un peu avant l'apparition du soleil, brisé par la douleur, l'insomnie et la fatigue, je parvins à fermer les yeux; cette trève fut de courte durée.

Plusieurs coups de canon, mille fois répercutés par les majestueux échos de la plage, me firent m'agiter sur ma couche de terre.

— Oh! ne vous dérangez pas, me dit Francisco qui achevait de se lever, c'est la frégate

la Vénous qui, en s'éloignant, salue le port.

D'un bond je fus sur pied.

— *La Vénus* qui appareille? m'écriai-je.

Ma prononciation vicieuse choqua Francisco, de même qu'elle avait déjà froissé mon hôtelier de Tépic.

— Oui, c'est *la Vénous*, non pas qui appareille, mais qui vient d'appareiller, me répondit-il.

Décidément, je n'avais pas de chance dans mon voyage.

— Ma foi, pensai-je, quitte à être réduit à chasser désormais à l'arc, comme les anciens Aztèques, je retourne à Mazatlan.

Néanmoins, avant de quitter San-Blas, je résolus d'aller rendre une visite à sa plage; je jetai mon zarape sur mon épaule droite, mon fusil en bandoulière sur la gauche, et je sortis de la enramada.

La rade de San-Blas est avec celle de San-

Francisco, la plus belle de l'univers. L'amphithéâtre de forts qui l'entoure, les rochers aux formes fantastiques et impossibles qui, semblables à des têtes de gigantesques Tritons, se détachent sur l'émeraude des eaux, produisent un admirable panorama qu'une plume ne saurait décrire, et qu'un pinceau aurait bien de la peine à retracer.

La brise du matin, en chassant momentanément les sancudos, et en apportant un soulagement extrême à mon visage enflammé, ne contribuait pas peu à me faire apprécier la beauté du paysage.

Assis sur une *canoa* (1) renversée, et fasciné par les magnificences que la nature offrait de tous les côtés à mes regards surpris et charmés, je ne tardai pas à oublier, non-seulement

(1) Légère embarcation tout d'une pièce, creusée et taillée dans un arbre.

mes mésaventures passées, mais même l'objet de mon voyage.

Délicieusement absorbé dans une rêverie indéfinissable, qui se traduisait plutôt en vagues sensations qu'en pensées nettement formulées, je laissais indolemment errer mon regard sur l'immensité inondée de soleil qui s'étendait à perte de vue devant moi, lorsqu'un point blanc, à peine visible à la ligne où le bleu du ciel se confondait avec les flots verts de l'Océan, attira insensiblement mon attention, et me rendit peu à peu au sentiment de la réalité.

Ce point blanc était un navire.

— Parbleu! pensai-je, un proverbe dit, ou à peu près, que la fortune nous vient en rêvant. Qu'y aurait-il donc d'étonnant à ce que la poudre que j'ai été chercher si loin, m'arrivât juste au moment où je renonçais à me la procurer. Et puis, ma foi, par une aussi splendide matinée, une promenade en mer doit être un char-

mant passe-temps! il ne s'agit plus que de trouver un rameur qui veuille me conduire à bord de ce navire.

J'achevais à peine de prendre ma détermination, lorsqu'en regardant autour de moi, j'aperçus une espèce de lepero assez misérablement vêtu, qui se promenait d'un pas majestueux sur la grève; je l'appelai.

— Holà! amigo, lui dis-je, vous plairait-il de gagner une piastre?

— C'est selon. Comment, seigneurie?.... me répondit-il.

— Oh! d'une façon très-honnête: en me conduisant à bord de ce navire qui cingle vers le port.

Le lepero observa pendant quelques instants l'état du ciel, puis me saluant avec une grâce infinie:

— Je suis à vos ordres, seigneurie, me dit-il.

— Vous avez un canot?

— Non, seigneurie, mais une canoa.

— Ah ! caramba, c'est que c'est bien fragile une canoa... et puis, ces embarcations ont la détestable habitude de chavirer sans aucun prétexte plausible, à propos de rien...

— Bah ! seigneurie, on ne saurait éviter sa destinée.

A mon tour je consultai l'horizon : pas un nuage, — si ce n'était une toute petite tache blanche à peine visible, — ne troublait la limpidité du ciel.

— Allons, va pour la canoa, dis-je. N'importe, j'aurais préféré un canot.

Nous nous embarquâmes.



II

Tandis que le lepero égratignait la mer avec la palette à deux tranchants qui dans les canoas remplace les rames, je l'observais curieusement.

Je n'étais pas fâché de savoir quelle physionomie pouvait avoir un lepero qui s'informait, quand on lui offrait une piastre, — et avant de l'accepter, — de ce qu'il fallait faire pour la gagner. Tous les leperos que j'avais connus jusqu'alors prenaient d'abord la piastre et ne ques-

tionnaient qu'après avoir mis leur gain en sûreté.

Mon rameur avait de vingt-deux à vingt-cinq ans. Sa chevelure d'un noir lustré de bleu, ses grands yeux rêveurs et d'une singulière douceur, la pâleur de son teint, l'expression mêlée de mélancolie, de tristesse et d'ennui que reflétait son visage, formaient un ensemble plein de sympathie et de distinction. Ses mains étaient blanches, fines et délicates comme celles d'une femme, sa taille souple et élancée.

— Pourquoi, me dis-je, la nature invente-t-elle des grands d'Espagne si laids et si rabougris, et crée-t-elle des leperos d'une si suprême élégance ?... Evidemment la nature doit se tromper.

Mollement bercé par les ondulations douces et cadencées de la vague, je ne tardai pas à tomber dans une espèce de torpeur que mon insomnie de la nuit passée me rendait double-

ment agréable, lorsqu'une secousse assez violente me tira de mon demi-sommeil.

— Qu'y a-t-il? demandai-je à mon lepero.

— Ce n'est rien, seigneurie; c'est l'orage qui se déclare.

— Comment, l'orage! que me chantez-vous là? Il fait un temps magnifique!

Un de ces terribles coups de tonnerre, comme l'atmosphère chargée d'électricité de l'Amérique peut seule en produire, me réveilla tout à fait. Un épais rideau de nuages noirs et lourds s'étendait à perte de vue au-dessus de nos têtes; tout présageait une épouvantable tempête.

— Que faire? m'écriai-je. Nous sommes à une égale distance de la terre et du navire. Où porte le vent?

Mon lepero ne me répondit pas. Je le regardai: il avait l'air radieux.

— Ne m'entendez-vous pas? repris-je avec violence. Que faire?

— Que faire, señor, dites-vous? Mais admirer la puissance de Dieu et jouir des beautés de la tempête.

Cette réponse, à laquelle j'étais loin de m'attendre, m'exaspéra.

— Que l'enfer vous engloutisse! m'écriai-je hors de moi. Vraiment, je serais tenté de croire, à votre joie, que vous aviez prévu ce qui nous arrive.

— Vous ne vous tromperiez pas, seigneurie, me dit froidement le lepero. Oui, j'avais deviné ce *chivasco* (ou tourmente).

— Et malgré cela vous avez pris la mer?

— C'est justement parce que je présageais cette belle colère de la nature que je suis sorti du port, me dit-il, autrement je n'aurais pas embarqué, car je ne suis pas marin de mon état.

— Vous n'êtes pas marin, répétai-je de plus

en plus étonné ; il ne manquait plus que cela! Qu'êtes-vous donc alors ?

— Joueur de harpe, seigneurie.

— Ah! mon Dieu! ne vous nommez-vous pas Juanito?

— Je me nomme, en effet, Juan, pour vous servir, seigneurie, mais comme je suis un pauvre être sans conséquence, on m'appelle familièrement Juanito.

Le joueur de harpe aurait pu poursuivre tant qu'il aurait voulu sans que la pensée me fût venue de l'interrompre; j'étais anéanti. Me trouver en tête-à-tête avec un fou, dans une étroite et frêle canoa, et au beau milieu d'une tempête, constituait une position si difficile et si désagréable, qu'un peu de découragement m'était bien permis.

Je me rappelai heureusement que Francisco, en me parlant de Juanito, m'avait assuré que sa folie était douce et tranquille; toutefois

il avait ajouté que le musicien était d'une extrême susceptibilité de caractère; je me résolus, en conséquence, à user de grands ménagements envers lui, à ne le contrarier en rien dans ses manies, et je repris la conversation d'un ton affable, peut-être même, à mon insu, un peu patelin.

— Senor Juanito, lui dis-je, comme la plage est immobile et que le navire en vue avance rapidement dans notre direction, il me semble que nous agirions sagement en renonçant à aborder à terre.

— D'autant mieux, seigneurie, interrompit le harpiste, que le vent pousse à la haute mer.

— Votre observation, senor Juanito, est parfaitement judicieuse. Voulez-vous prendre la peine de ramer vers le navire?... Mais peut-être bien êtes-vous fatigué? cédez-moi votre palette.

— Je ne suis nullement fatigué, seigneurie, et quand bien même je le serais, mon devoir est de vous conduire là où vous m'ordonnerez d'aller. Un marché est un marché.

— Oh! un marché, senor, m'écriai-je en essayant de grimacer un sourire, dites plutôt un acte de complaisance de votre part, car pour deux piastres...

— Nous ne sommes convenus que d'une piastre, seigneurie, interrompit froidement Juanito.

Je n'osai insister dans la crainte de le contrarier; et puis je me souvins que Juanito, à ce que m'avait appris mon hôte, n'était nullement intéressé, et qu'il ne faisait aucun cas de l'argent.

L'océan Pacifique, jusqu'alors sourdement irrité, — s'il est permis de s'exprimer ainsi, — commençait à prendre son élan; la tempête montait du fond à la surface de la mer; les va-

gues devenaient hautes; notre canoa bondissait sur leurs crêtes écumantes, ainsi qu'un cheval furieux et indompté.

— Comment se peut-il, senor Juanito, demandai-je au harpiste — qui, je dois lui rendre cette justice, ramait avec autant de zèle que d'adresse, — comment se peut-il que vous ayez deviné cette tempête, vous qui n'êtes pas marin?

— Hélas! seigneurie, me dit-il, je suis une étrange et misérable créature, je ne ressemble en rien au reste des hommes... Dieu, en me refusant la force d'âme, c'est-à-dire l'indifférence, l'égoïsme et l'oubli, m'a donné de bien tristes instincts.

— Qu'entendez-vous par là?

— J'entends que je suis doué, — c'est affligé que je devrais dire, — d'une sensibilité nerveuse inouïe. Quand on me parle, j'écoute ordinairement, non le sens des mots que l'on

m'adresse, mais bien le son de la voix qui les prononce, et je sais aussitôt si la personne me veut du bien ou du mal. Quand doit m'arriver un malheur imprévu, j'en souffre avant que le fait se soit accompli. En un mot, seigneurie, je suis toujours en avance sur ma vie. Aussi, bien des gens me traitent-ils d'insensé. Et, qui sait? je suis parfois tenté de croire qu'ils ont raison.

La sensibilité pleine de tristesse et de sentiment que le harpiste mit dans sa réponse, m'aurait certes attendri dans tout autre moment : elle ne servit alors qu'à me rassurer. Juanito n'était pas fou, c'était tout simplement une nature exceptionnelle et bizarre ; pour l'instant cette conviction me suffisait.

— Allons, courage, lui dis-je, la distance qui nous sépare du navire se rétrécit à vue d'œil. Encore quelques minutes et nous serons hors de péril.

— Oh! soyez sans inquiétude, seigneurie, nous ne courons aucun danger, je le sais : autrement je n'aurais pas consenti à associer votre sort au mien. Je ne regrette qu'une chose, c'est de ne pas être seul, afin de pouvoir jouir tout à mon aise et sans remords du magnifique concert de la tempête.

— Franchement, senor Juanito, je trouve que c'est pousser trop loin l'amour de l'art.

Un quart d'heure après cette courte conversation, nous accostions le navire et nous réussissions, non sans péril et sans peine, à l'aborder. Nous étions sauvés.

Le navire dont je foulais avec tant de joie le pont sous mes pieds, était le *Cygne*, barque trois-mâts du commerce de Bordeaux. Pour arriver plus vite à San-Blas il avait passé à travers le détroit de Magellan, au lieu de doubler le cap Horn. Son équipage se composait de sept hommes, y compris le capitaine, le lieutenant

et un novice ou pilotin, chargé, — vraie sinécure, — des soins de la cuisine; en réalité, il ne comptait donc que quatre matelots. Quatre hommes pour une dangereuse navigation de près de six mille lieues, c'était à n'en pas croire ses yeux! Il n'y a que la passion de l'avarice qui soit capable d'enteprendre et d'accomplir de si miraculeuses témérités. Quel marin, soutenu par l'amour seul de la gloire, aurait osé risquer avec une mauvaise barque et quelques pauvres diables à moitié morts de faim, le terrible passage du détroit presque inconnu de Magellan?

Le capitaine ressemblait à un boule-dogue: gros, petit, court, trapu, commun, sacrant, jurant, sifflant, crachant et chiquant, il portait pour costume de vieilles défroques incroyables, qu'il avait dû acheter d'occasion à quelque Patagon prodigue et à court de tabac. Au reste il m'accueillit d'une façon assez gracieuse, — re-

lativement parlant, bien entendu. — Il pressentait en moi un acheteur.

— Ah! mille tonnerres! vous êtes Français, me dit-il avec un certain dépit en me voyant sourire à son audacieux et baroque jargon espagnol. Bah! ça ne ne fait rien, je serai quitte pour vous vendre moins cher. Mais je vous vendrai bien tout de même quelque chose. Venez voir ma pacotille, j'ai tout ce qu'il y a de plus récent en modes d'Europe.

Le capitaine qui faisait un voyage d'escales, était depuis deux ans en mer. Nous le suivîmes, Juanito et moi, dans sa cabine.

Ce fut en vain que j'essayai d'expliquer au brave Bordelais que je n'avais besoin que de poudre de chasse, il ne m'écoutait pas, tant il était occupé à faire valoir sa marchandise.

— Regardez-moi quelles belles bottes, me disait-il en me secouant rudement par le collet de mon doliman, est-ce souple, est-ce fort, est-

ce bien taillé! Tiens, il manque une semelle... ne faites pas attention... ça n'est rien... un simple morceau de cuir et il n'y paraîtra plus... le premier *gnaf* venu vous arrangera ça... Vous décidez-vous pour ces bottes?

Enfin, voyant qu'il me prodiguait en vain les trésors de son éloquence, le capitaine dirigea ses batteries vers Juanito, le musicien; il ne pouvait pas plus mal s'adresser; le harpiste, soit que le son de voix du Bordelais lui fût antipathique, soit indifférence réelle, ne l'écoutait pas. Il me fut enfin permis de m'informer s'il y avait de la poudre de chasse à bord du *Cygne*.

— C'est de la poudre que vous voulez? s'écria le capitaine; morbleu! que ne le disiez-vous tout de suite, j'en ai de l'*anglaise*, tout ce qu'il y a de plus fin et de meilleur; mais ça sera cher.

Je débattais le prix exorbitant qui m'était

demandé, lorsqu'une exclamation, poussée par Juanito, et exprimant tout à la fois la joie et la surprise, attira mon attention et celle du capitaine.

— Ah! Jésus! quel merveilleux instrument! disait le Mexicain, les yeux brillants d'enthousiasme et les mains croisées, en signe d'admiration.

— Quoi donc?... ah! cette harpe. Parbleu! vous n'êtes pas dégoûté, l'ami, s'écria le capitaine d'un ton quasi-solennel, c'est tout ce qu'il y a de mieux en son genre, elle est de Sakoski... Non, ce sont mes bottes, qui sortent des magasins de Sakoski. N'importe, cette harpe est du premier fabricant d'Europe, elle vaut son pesant d'or! Je ne m'en déferai pour rien au monde... voulez-vous me l'acheter?

— Combien? dit vivement Juanito, qui n'avait entendu et compris que ces derniers mots.

— Êtes-vous musicien vous-même? demanda le capitaine en redoublant de solennité.

— Oui, murmura le Mexicain, les yeux toujours fixés sur la harpe, et en proie à une véritable extase.

— Ah! vous êtes musicien, reprit le capitaine : en ce cas, je vous ferai une forte remise...

—Combien ? répéta Juanito avec une anxieuse impatience.

— Pour vous, musicien, ce sera seulement deux cents piastres ou mille francs! A tout autre, je demanderais le double de cette somme.

Juanito poussa un douloureux soupir et laissa tomber ses bras le long de son corps; deux grosses larmes tremblaient dans ses yeux; il semblait atterré.

Cette muette et expressive pantomime n'échappa pas à la sagacité du Bordelais.

— Allons, je vois que ce prix est au-dessus

de vos moyens, reprit-il avec une charmante bonhomie. Je vais faire une sottise, je le sais, mais que voulez-vous! j'ai toujours eu un faible pour les artistes, moi!... Va pour cent-cinquante piastres.

Un nouveau soupir fut la seule réponse de Juanito.

— Ah! çà, jeune Mexicain, je ne puis cependant pas vous faire cadeau de cette harpe sans pareille, continua le capitaine. Pourtant, je ne vous le cacherai pas, votre douleur me touche sincèrement! Bah! vivent les artistes! Donnez-moi cent piastres et l'instrument est à vous. Quoi! au lieu de me sauter au col et de me remercier avec effusion, vous continuez de garder le silence! Finissons-en; combien avez-vous d'argent, de quelle somme vous est-il possible de disposer?

— Je n'ai rien!... murmura Juanito d'une voix étouffée et à peu près inintelligible.

Je n'essaierai pas de dépeindre la colère de l'ami des artistes, et je me garderai bien surtout de retracer les pittoresques et virulentes locutions dont il se mit à accabler le pauvre musicien.

— Laissez donc cet homme en paix, capitaine, lui dis-je en français, c'est un malheureux fou.

— Que ne m'avez-vous prévenu plus tôt, mille millions de furies !

— Il m'eût été assez difficile de m'expliquer, vous n'avez pas cessé une seconde de parler. Revenons maintenant à notre affaire.

Un prix que j'avais d'abord refusé et que je finis par subir, ramena bientôt le Bordelais à de meilleures façons; il voulut recommencer l'exhibition de sa déplorable pacotille.

— C'est inutile, capitaine, lui dis-je en l'interrompant, je n'ai plus besoin de rien; toutefois, comme je ne voudrais pas vous avoir dé-

rangé pour si peu, je vous propose un marché.

— Bravo! Quel marché? Mon navire, mon équipage et mon second? J'accepte; je vends tout, moi.

— Non, merci; il s'agit de la harpe.

— Vous ne plaisantez pas?

— Nullement, je vous assure, ou si je plaisante, c'est l'argent à la main. Cette harpe, et Dieu sait par suite de quelles vicissitudes elle a pu arriver à votre bord, ne vaut absolument rien... Si vous m'interrompez, tout est rompu entre nous... Cette harpe donc, que vous seriez obligé de vendre en Europe au poids du bois, et dont vous ne vous déferez certes pas pendant tout le cours du voyage, dussiez-vous parcourir jusqu'aux mers de la Chine, je vous l'achète dix piastres ou cinquante francs... Ah! je vous en conjure, ne marchandons plus... C'est

là mon dernier mot; c'est à prendre ou à laisser.

Le capitaine comprit clairement à mon ton décidé, presque tranchant, que ses finesses seraient perdues.

— J'accepte, me répondit-il. Toutefois, remarquez bien que je ne vous vends que la harpe.

— C'est entendu; votre navire n'entre pas dans le marché. Voici les cinquante francs.

Le Bordelais examina soigneusement une à une les dix piastres que je lui comptai, puis après les avoir enfermées à clé dans une armoire de sa cabine :

— Or, reprit-il, je vous avertis que commo cette harpe n'a pas une seule corde, il vous sera difficile de vous en servir... A moins cependant que vous ne vous décidiez à m'acheter une boîte pleine de cordes de rechange que je dois avoir quelque part.

— Mille remercîments, capitaine. Je n'en ai nul besoin ! Cette harpe n'est pas à mes yeux un instrument de musique, mais bien un meuble !

— Comment cela, un meuble !

— Oui, j'ai l'intention d'en faire un garde-brise, ou, si vous le préférez, un paravent.

— Satané imbécile que je suis, comment n'ai-je pas pensé à cela ! Et moi qui espérais vous tenir par mes cordes !... J'ai été joué... Que diable voulez-vous maintenant que je fasse de ces cordes ?

— En désirez-vous une piastre ? Je tâcherai de les céder à quelque pauvre amateur de guitare.

— Voici la boîte, donnez la piastre !

J'avais enfin obtenu ce que je voulais, mais je ne laissai rien paraître de ma joie ; le capitaine du *Cygne* eût été capable de me retenir à

son bord et d'exiger une rançon pour me rendre à la liberté. Digne capitaine !...

Tandis que je devenais ainsi acquéreur à si bon marché de la harpe si fort souhaitée par Juanito, la tempête, ou pour être plus exact, le grain qui s'était déchaîné si subitement et avec tant de violence était presque passé. La mer était encore houleuse, mais le ciel avait repris toute sa limpidité.

— Partons-nous ? dis-je à Juanito.

L'infortuné était si absorbé dans ses réflexions, qu'il ne m'entendit pas ; je dus l'appeler deux fois par son nom avant de parvenir à attirer son attention.

— Vous savez, seigneurie, que je suis complètement à vos ordres, me dit-il en s'inclinant.

— Eh bien ! prenez votre harpe et venez.

Une vive rougeur colora les joues pâles de Juanito.

— Comment dites-vous, seigneurie? reprit-il d'une voix tremblante et du ton d'un homme qui, subitement arraché au sommeil, ne sait pas si ce qu'il vient d'entendre n'est pas la suite d'un rêve.

— Je dis, Juanito, prenez *votre* harpe et venez!

La façon dont j'apppuyai sur le bienheureux pronom possessif ne laissait plus de place au doute. L'émotion de Juanito fut si violente que je crus un moment qu'il allait perdre connaissance.

— Ah! seigneurie, s'écria-t-il d'une voix pleine de sanglots, car la joie l'étouffait; ah! seigneurie, ma vie entière ne me suffira pas pour vous prouver toute ma reconnaissance!... Mais, non... je ne puis accepter ce riche cadeau...

— Taisez-vous, Juanito, je vous en prie! Que

le capitaine ne se doute de rien... sans cela... Partons! partons!

Juanito s'élança sur la harpe ainsi qu'un tigre bondit sur une proie, la serra amoureusement dans ses bras, et me suivit sur le pont, où déjà nous avait précédés le capitaine.

— A l'œuvre, Juanito! embarquons.

Le Mexicain se troubla.

— Votre seigneurie ne craint-elle pas, me dit-il en hésitant, que la mer ne soit encore bien forte?

— N'êtes-vous pas ami de la tempête?

— Tantôt, oui; mais maintenant...

Juanito jeta un regard passionné sur la harpe, puis, par un signe à peine perceptible, m'indiqua le capitaine.

— Soit, attendons.

Une demi-heure plus tard l'océan Pacifique ressemblait à un lac; nous prîmes congé de l'aimable capitaine du *Cygne*, et nous redes-

cendîmes dans notre canoa. Nous poussâmes au large.

— Seigneurie, me dit Juanito lorsque nous nous retrouvâmes seuls, je ne vous fatiguerai pas par l'expression de ma profonde reconnaissance, et puis un cœur trop ému souffre toujours d'avoir la langue humaine pour interprète. Les mots sont bons pour rendre des idées, mais non des sensations. Permettez-moi toutefois d'aborder une question délicate.

— Voyons cette question, senor!

— Je ne puis accepter comme un don, seigneurie, la harpe que vous venez d'acheter; c'est bien assez déjà que je la garde à titre d'avance... Oh! n'allez pas croire, au moins, que j'aie hâte de m'affranchir de toute gratitude... que votre générosité me pèse... vous vous tromperiez du tout au tout... Mais, je vous l'ai dit ce matin, seigneurie, et je vous le répète main-

tenant, je suis une bien malheureuse et incomplète organisation, je suis l'esclave de puériles susceptibilités dont il ne m'est pas possible de m'affranchir.

— Je vous préviens, senor Juanito, que vous commencez à vous embarrasser dans votre discours, — car c'est un vrai discours que vous prononcez. — Vous m'avez appelé votre ami; allez donc droit au but, abordez franchement la question. De quoi s'agit-il?

— Il s'agit, seigneurie, reprit le Mexicain en rougissant comme une jeune fille, que mon sot amour-propre s'irrite à la pensée que j'ai reçu d'un étranger un cadeau qui ressemble presque à une aumône... Il s'agit qu'à partir de demain, je ferai taire mes sots scrupules, et j'essayerai d'utiliser ma harpe d'une façon plus lucrative que je ne l'ai fait jusqu'à présent, afin de parvenir, Dieu aidant, à vous rendre dans un court délai, l'argent que je vous dois!...

C'est justement dans deux jours la fête de l'Indépendance. Pendant une semaine, il va pleuvoir des bals et des fandangos de tous les côtés.

— Un mot à mon tour, senor Juanito. Vous savez de quelle somme vous êtes mon débiteur?

— Non, seigneurie, car je n'ai pas pris garde à ce que vous avez payé au capitaine. Cent piastres, si je ne me trompe.

— Vous vous trompez. Vous me devez onze piastres.

— Onze piastres... répéta le harpiste d'un air méfiant et froissé.

— Pas davantage.

Je traduisis alors en bon espagnol, au senor Juanito, la conversation que j'avais eue en français avec le gracieux commandant du *Cygne*.

— Maintenant, poursuivis-je, apprenez-moi,

je vous prie, comment il se peut faire que la possession de cette harpe vous rende si heureux; vous la croyez donc bien supérieure à la vôtre?

— La harpe dont je me sers, seigneurie, me répondit Juanito en souriant, c'est moi qui l'ai fabriquée; et comme je manquais d'un modèle, et que je n'ai vu de harpe de ma vie, il paraît que j'ai fort mal réussi; du moins c'est ce que m'ont assuré des officiers d'un navire de guerre anglais, qui se sont beaucoup amusés à mes dépens... L'un d'eux voulait même m'acheter ma harpe comme objet de curiosité. Il n'y voyait que le travail d'un sauvage!

— Et qui vous a appris la musique, Juanito?

— Personne, senor.

— Comment, personne?

— Votre étonnement est probablement irré-

fléchi, seigneurie? Avez-vous jamais appris à parler?

Le caractère de Juanito, que je commençais à comprendre ou plutôt à deviner, m'offrait un intéressant sujet d'étude, aussi fut-ce bien contre ma volonté que je mis fin à cette conversation. Nous étions descendus à terre. Juanito, tout joyeux et chargé de sa précieuse acquisition, allait s'élancer sur la plage, lorsqu'un changement subit et inexplicable s'opéra en lui. Son regard brillant s'éteignit, ses lèvres entr'ouvertes par un sourire de joie devinrent sérieuses, et sa contenance pleine d'un laisser-aller tout juvénil prit une rigidité de statue.

— Elle, toujours elle, murmura-t-il; oh! mon Dieu, que c'est donc une triste chose que l'esclavage dans la liberté!

Je ne tardai pas à connaître, sinon l'explication, du moins le motif de la métamorphose que venait de subir le Mexicain. C'était l'arri-

vée d'une femme qui accourait vers lui en agitant les bras en signe de joie.

— Ah! Juanito, mon bien-aimé Juanito! s'écria-t-elle en se précipant dans notre canot, que béni soit Dieu qui te rend à ma tendresse!... Si tu savais combien j'ai pleuré lorsque l'on m'a appris que tu t'étais embarqué un peu avant le commencement de la tourmente!... Méchant imprudent! cœur égoïste et sans pitié, tu n'as donc pas pensé à la Marina?... Mais je ne te gronderai pas... non... non... je suis trop heureuse de ton retour!...

Marina, — elle venait de dire elle-même son nom, — pouvait avoir de vingt-quatre à vingt-six ans; elle représentait le type par excellence de la femme mexicaine de basse condition; son teint était un peu cuivré; ses yeux noirs, étincelants d'audace, exprimaient toutes les ardeurs de la passion; sa taille était énergiquement cambrée.

Sa marche, à la fois souple, décidée et hardie, ne manquait pas de grâce; elle se rapprochait assez des allures de la panthère. Les traits de la Mexicaine, quoiqu'ils fussent d'une parfaite régularité, offraient dans leur ensemble une certaine dureté qui éloignait toute sympathie. Il me fut d'autant plus facile d'examiner tout à loisir doña Marina, qu'elle ne semblait seulement pas se douter de ma présence; elle était tout au bonheur de revoir son Juanito! Quant à ce dernier, — et j'étais trop désintéressé dans la question pour pouvoir me tromper dans mon appréciation, — il me parut accueillir avec plus de résignation que de joie les transports de Marina.

— Querida, lui dit-il avec cette douceur froide et polie qui froisse bien plus le cœur des femmes aimantes que ne le ferait une brutale injure, vous me voyez au désespoir de vous avoir causé de telles inquiétudes. Soyez per-

suadée que si j'avais pu me douter de vos ennuis je ne serais pas allé à la mer.

Senor, continua le harpiste en se retournant de mon côté, quand et où aurai-je le plaisir et l'honneur de vous revoir?

— Je demeure chez don Francisco, l'employé de la douane.

— C'est justement à deux pas de chez moi. A demain, seigneurie.

III

Juanito, après avoir placé sa harpe sur son épaule gauche, offrait son bras droit à la Marina, lorsque, poussant tout à coup une exclamation étouffée et évidemment involontaire, il resta droit et immobile comme si une puissance surnaturelle clouait ses pieds au sol.

A vingt-cinq pas à peine de l'endroit où nous nous trouvions, une jeune fille remarquablement belle venait de sortir d'une pauvre chau-

mière et s'avançait dans notre direction; le regard passionné avec lequel Juanito suivait ses moindres mouvements, m'apprit que cette gracieuse apparition était l'unique cause de l'émotion subite du musicien.

— Ah! voici l'incomparable Gloria! Mais salue-la donc, Juanito; ne la vois-tu pas, cette merveille des merveilles! là, devant nous?...

Le ton railleur et haineux, mais plutôt haineux que railleur avec lequel la Marina prononça ces paroles, me prouva qu'elle avait également deviné le motif du trouble du musicien.

Quant à la jeune fille, à peine eut-elle aperçu la Marina, qu'elle rentra précipitamment dans sa chaumière, en donnant tous les signes d'une véritable terreur. Juanito fit un geste pour courir après elle; mais à une vigoureuse pression exercée par la main de Marina sur son

poignet, il s'arrêta en grimaçant un complaisant et triste sourire.

Cette petite scène, assez banale au fond, mais relevée par le paysage qui l'encadrait et par les costumes pittoresques et les mœurs un peu sauvages de ses acteurs, m'avait vivement intéressé; je m'éloignais, fâché dans mon égoïsme de ne pas la voir se prolonger, lorsque l'arrivée d'un nouveau personnage renoua l'intrigue que je croyais terminée.

Le quatrième acteur de ce drame intime était ce que les Mexicains appellent un *hombre de a caballo*, un homme de cheval, et si j'emploie ici cette expression espagnole, c'est par l'excellente raison qu'elle manque d'un synonyme dans notre langue, de même qu'elle ne trouverait pas d'application dans nos mœurs.

Au Mexique, un hombre de a caballo est un homme qui vit de son talent d'écuyer et de sa confiance dans la Providence. El hombre de a

caballo n'a pas de profession bien définie, il se laisse aller au courant de l'aventure. Alternativement et tour à tour jockey, contrebandier, soldat, courrier, guide, et, si les temps sont durs, un tant soit peu écumeur de grands chemins, il est toujours prêt, ainsi que son cheval, à courir toutes les chances de la fortune. Au reste, excellent vivant, joyeux convive, conteur écouté, il est partout le bien-venu. Philosophe par excellence, il ne tient à rien ici-bas, si ce n'est aux vêtements luxueux, aux armes splendides, à la bonne chère, aux jolies jeunes filles et aux vieux vins!

Le nouveau venu pouvait avoir de vingt-six à vingt-huit ans; sa taille, qui dépassait la moyenne, dénotait, sinon une force physique exceptionnelle, du moins une santé à toute épreuve. Son visage orné de grands beaux traits, et entouré par un épais collier d'une barbe touffue et soigneusement frisée, n'expri-

mait pas, quand on l'examinait de près, une intelligence hors ligne, mais vu par des indifférents, il devait plutôt éveiller l'admiration que la critique; en un mot, c'était ce qu'on appelle vulgairement « un bel homme. »

— Bonjour, charmante Marina, dit-il d'un ton assez familier. Puis, adressant une légère inclination de tête au musicien : Heureux coquin, ajouta-t-il, toujours fidèle!

— Bonne chance, Gabacho! répondit Marina, faisant allusion sans doute à un précédent qui m'était inconnu.

Gabacho continua son chemin; une minute plus tard il s'arrêtait devant la maison où était rentrée la jeune fille; puis poussant la porte avec un sans-façon qui indiquait l'intimité, il en franchissait le seuil.

A cette vue, Juanito, jusqu'alors impassible, poussa un véritable rugissement, jeta sa harpe par terre, et s'élançant sur les pas de Gabacho,

pénétra presque en même temps que lui dans la cabane.

— Malédiction ! murmura Marina en portant instinctivement la main au manche d'un poignard passé dans sa faja, comme il l'aime !... Cela finira mal !

J'ignorais l'exposition de ce drame, mais l'action me parut marcher d'une façon assez satisfaisante, et je regagnai la enramada de Francisco en cherchant un dénouement.

La seconde nuit que je passai à San-Blas fut un peu moins mauvaise que ne l'avait été la première ; ma tête, ainsi que me l'avait prédit mon hôte, commençait à enfler ; les sancudos, pour qui je n'étais plus une primeur, cessèrent de me piquer avec fureur. Comme j'avais l'intention de consacrer deux jours à mon retour à Tépic, et que six heures me suffisaient pour atteindre la ferme de la Manuela, où je comptais coucher, je ne devais me mettre en route

que vers midi : la matinée me restait. Je me levai avec le jour, et, mon fusil sur le dos, j'entrai en chasse.

Les environs de San-Blas sont giboyeux au possible; j'étais à cinq cents pas à peine de mon enramada, lorsqu'un daim paresseux et qui dormait sa grasse matinée, partit pour ainsi dire entre mes jambes; j'appuyai sur les doubles détentes de mon fusil: les deux capsules seules éclatèrent.

Ma première pensée fut d'abord que j'avais mal chargé mon arme, mais quelques grains de poudre que j'aperçus à l'orifice des cheminées, me prouvèrent que je n'avais rien à me reprocher. Alors un mauvais soupçon me traversa l'esprit. Je versai un quart de charge dans ma main, et j'appliquai dessus l'extrémité enflammée de ma cigarette : la poudre ne prit pas feu ! Mes soupçons firent place à une certitude; l'aimable et joyeux capitaine du *Cygne*

m'avait vendu une admirable imitation de poudre, mais de poudre, point. Digne capitaine!

Cette découverte m'accabla, non pas qu'il en résultât pour moi une grande perte pécuniaire, loin de là; mais le succès de mon voyage devenait de plus en plus douteux; plus j'avançais et plus le but que je poursuivais semblait s'effacer dans le lointain.

J'étais encore sous l'impression de ce dernier déboire, lorsque plusieurs coups de canon tirés dans la direction de la mer me firent dresser l'oreille. La *Vénus*, contrariée dans sa navigation par le vent, rentrait-elle dans la rade de San-Blas? C'eût été trop de bonheur; je ne pouvais croire à tant de chance. Toutefois, je me mis à courir vers la plage.

O joie! un beau navire de guerre, toutes ses voiles carguées et se balançant gracieusement sur sa large carène, venait de jeter l'ancre!... C'était la *Vénus?* mais non... la *Vénus* est une

frégate, et le nouveau venu porte un gréement de corvette. Et ce pavillon que je n'ai pas aperçu tout d'abord !.. C'est un navire de guerre anglais que j'ai devant les yeux.

Mon hôte Francisco, qui accourait de son côté, m'aborda d'un air radieux :

— Eh bien ! me dit-il, voici la corvette anglaise !

— Vous l'attendiez donc, cette corvette?

— Caramba ! chacun soupirait ici après son arrivée.

— Pourquoi donc?

— Parce que la mission de cette corvette, que l'Angleterre expédie tous les ans à pareille époque pour les mers du Sud, est d'embarquer en contrebande les matières d'or et d'argent que les négociants de la côte destinent à l'Europe.

— Eh bien ! vous qui êtes douanier, vous i

devriez par être si joyeux; vous allez avoir un surcroît de besogne, voilà tout!

— C'est-à-dire que ce sont mes appointements qui arrivent.

— Je ne vous comprends pas.

— Dame, c'est clair. Comme le gouvernement ne nous paie jamais, et que les négociants, au contraire... Enfin, peu importe... qu'il vous suffise de savoir que les cargadores ou portefaix, les habitants, les leperos, les négociants, les mariniers sont tous dans la joie de leur âme. Du reste, l'entrée en rade de cette corvette est le signal des fêtes de la saison. Le seigneur administrateur de la douane donnera son premier bal ce soir. Ce sera magnifique, car la plupart des riches négociants de Tépic se trouvent en ce moment avec leurs femmes à San-Blas. Je tâcherai de vous faire inviter.

— Ce serait trop d'honneur.

— Non, non. Le seigneur administrateur

n'est pas plus fier depuis qu'il occupe ce grand emploi qu'il ne l'était auparavant. Les six cent mille piastres qu'il a gagnées depuis quatre ans l'ont enrichi sans le changer.

— Et qu'était-il, il y a quatre ans, le senor administrador?

— Croupier dans une petite maison de jeu.

— Il n'a pas perdu au change; maintenant il gagne à coup sûr.

Francisco ne m'avait pas trompé; l'apparition du bienheureux navire de guerre mettait toute la population de San-Blas en émoi; les femmes surtout n'étaient plus reconnaissables, tant la subite coquetterie qui s'était emparée d'elles les avait métamorphosées; l'on ne voyait plus que des *corte de tunicos* (1) neufs, des rebo-

(1) Espèce de jupe très-courte et ornée de dessins éclatants. Le corte de tunico est la robe de fête de la Mexicaine de médiocre condition.

zos ou écharpes gracieusement drapées, de jolis petits pieds nus dans d'élégants souliers de satin, et des chevelures trop négligées la veille, et alors surchargées de rubans; ces aimables senoras attendaient sous les armes l'invasion des enfants d'Albion : à contrebandier, contrebandier et demi.

Je passai le reste de la journée à chasser, non pas avec la poudre anglaise du capitaine du *Cygne*, mais avec celle que j'avais emportée de Mazatlan; puis, vers les quatre heures, suivi d'un Indien qui pliait sous le poids des riches dépouilles opimes conquises par mon adresse, je revins à mon enramada. J'allais donc enfin, grâce à mon fusil, faire un véritable repas. A la fois mon cuisinier et mon amphitryon, je fus satisfait de moi sous tous les rapports. Ce dîner a pris place parmi les plus doux souvenirs de ma vie de voyage.

Il était sept heures lorsque mon hôte rentra

chez lui, ou chez nous, car je disposais de son enramada avec un sans-gêne complet : il avait le regard triomphant, la bouche épanouie en cœur, et, chose inouïe ! des gants.

— Eh bien ! venez-vous ? me dit-il.

— Où cela ?

— Mais au bal... Ah ! à propos, le seigneur administrateur m'a invité personnellement à sa fête. Vous voyez, je suis prêt.

— Comment cela, vous êtes prêt ?

Francisco me montra d'un air tout à la fois fier et joyeux ses mains gantées.

— Ma foi, cher ami, je ne demande pas mieux que de vous accompagner, mais ce sera seulement jusqu'à la porte. Je suis en voyage, et je n'ai pas de toilette, moi.

— Au fait, c'est juste, je n'y avais pas pensé, Du reste, à l'honneur près de danser avec les señoras, vous serez tout aussi bien dans la rue

que dans le salon ; vous y serez même mieux, car la chaleur y est étouffante.

— Mille remercîments ! Que voulez-vous que je fasse dans la rue ?

— Parbleu, vous regarderez par les fenêtres. Le palais de la Douane n'a qu'un rez-de-chaussée ; on voit du dehors tout ce qui se passe au dedans.

— En ce cas, partons, répondis-je en agrafant le ceinturon de mon sabre, car, passé l'heure de l'Angélus, personne ne sort, au Mexique, sans être armé.

Lorsque nous arrivâmes devant le *palais* de la douane, — une grange, — nous trouvâmes toute la population de San-Blas accourue déjà pour assister à cette belle solennité. Je me glissai à travers la foule, et je parvins sans trop de peine jusqu'à une fenêtre. Ces fenêtres, percées presqu'au niveau du sol de la rue, et défendues par de simples barreaux de bois très-écartés

les uns des autres, me permettaient de voir au mieux dans la salle; au frêle rempart près qui me separait des invités, j'étais de la fête.

A la vivacité des dialogues qui s'échangeaient autour de moi, je ne tardai pas à deviner que la foule était occupée d'un grave événement, seulement, ces dialogues étaient si bizarres, que je fus assez longtemps avant de pouvoir deviner quel était cet événement. Il était des plus considérables; je ne serais pas étonné que l'on en parlât encore à San-Blas.

Le capitaine de la corvette de guerre, jeune lord immensément riche et appartenant à l'une des plus grandes familles d'Angleterre, avait fait apporter son piano chez l'administrateur; or, c'était la vue de cette machine étrange, mystérieuse, inconnue, qui excitait à un si haut degré la curiosité de la foule, et donnait lieu aux questions incroyables et aux commentaires

bizarres qui m'avaient un instant si vivement intrigué.

Lorsque la plupart des invités eurent fait leur entrée solennelle, que les hommes se furent rangés le long d'un mur et les femmes assises de l'autre côté, l'administrateur s'approcha d'une fenêtre, et d'une voix de stentor :

— Fuego ! cria-t-il.

Aussitôt, d'affreuses détonations retentirent autour de moi; on tirait un feu d'artifice. L'administrateur n'avait pas voulu être en reste de galanterie avec le capitaine de la corvette; au piano, il répondait par des pétards.

Alors se passa un spectacle merveilleux, spectacle auquel j'ai assisté cent fois et qui m'a toujours fortement impressionné. Un homme monté sur un cheval indompté s'élança au milieu des pièces d'artifices qui étincelaient, sifflaient, éclataient; puis, l'air calme, la cigarette à la bouche, le poing droit sur la hanche,

força l'animal, pris de vertige, fou de terreur, à rester dans ce cercle de feu.

L'adresse et le sang-froid du cavalier étaient si extraordinaires, que le cheval, malgré ses bonds prodigieux, ses élans désordonnés, sa fureur inexprimable, ne put sortir des quatre pieds carrés que son maître avait assignés à son impétuosité.

Ce cavalier était le senor Gabacho.

— *Que bravo!* qu'il est vaillant! murmura une voix douce près de mon oreille : *que lastima*, quel malheur que Juanito ne sache pas monter ainsi à cheval!...

Je me retournai et me trouvai face à face avec la senorita Gloria. La jeune Mexicaine ne perdait pas à être vue de près; elle me parut encore plus jolie que la veille.

— Senorita, lui dis-je, les meilleurs écuyers ne font pas toujours les meilleurs maris.

A cette interpellation directe, à laquelle elle

ne s'attendait pas, la jeune fille se troubla et resta sans répondre.

— Vous connaissez Juanito, senor? me demanda-t-elle après un assez long silence.

— Oui, mademoiselle, j'ai cet honneur!

— Trouvez-vous qu'il joue bien de la harpe?

— Aussi bien au moins que le senor Gabacho monte à cheval!

Je n'avais jamais entendu Juanito, mais je crus pouvoir me permettre ce petit mensonge tout bienveillant; et puis Gabacho, avec son air impudent et sûr de lui-même, ne me plaisait nullement.

— Oui, senor, vous avez raison, reprit la jeune Gloria après une nouvelle pause, je partage votre opinion. Il n'y a personne au monde qui sache mieux enlever un fandango que Juanito!... Il devrait apprendre à monter à cheval!

— Pourquoi ne conseilleriez-vous pas aussi

au senor Gabacho de prendre quelques leçons de harpe ?

— Le fait est que Gabacho n'est pas du tout musicien... Tiens, te voilà Juanito ! continua la jolie Gloria que son amant venait enfin de trouver après l'avoir longtemps cherchée dans la foule, pourquoi donc n'es-tu pas dans la salle du bal ?

— Parce que l'on n'a pas encore besoin de moi, et que moi j'avais hâte de te souhaiter le bonsoir ! répondit le harpiste en serrant tendrement une main que Gloria lui laissa prendre sans résistance.

Juanito m'aperçut alors, et m'adressant un salut plein de courtoisie :

— Ah ! que je suis donc heureux de vous voir ici, senor, me dit-il; si j'obtiens ce soir un petit succès, il sera doublé à mes yeux par votre présence, car ce sera à votre générosité que je le devrai.

Pendant que le harpiste m'adressait ces paroles, Gloria l'examinait avec une extrême attention.

— Pourquoi, Juanito, ne laisses-tu pas pousser ta barbe? lui demanda-t-elle après une courte hésitation.

— Parce que la nature ne m'en a pas donné, répondit-il en souriant sans paraître attacher beaucoup d'importance à la question de la jeune fille.

Pour moi, le désir exprimé par Gloria n'était pas sans portée; loin de là, il signifiait que la balance penchait du côté de Gabacho. Néanmoins, je ne désespérai pas de la fortune du musicien; Gabacho venait de faire manœuvrer son cheval, et Juanito n'avait pas encore joué de la harpe. La lutte était engagée, voilà tout.

La conversation des deux amants, ou des deux fiancés, car j'ignorais encore les positions respectives des personnages de ce petit

drame intime, fut interrompue par un grand silence qui se fit dans la foule.

Le capitaine de la corvette anglaise venait de s'asseoir au piano. Aux premiers sons que rendirent les touches d'ivoire et d'ébène, ce fut parmi les cargadores et les leperos un étonnement, mieux même, une stupéfaction sans bornes; bientôt un enthousiasme délirant succéda à la surprise : des hourras prolongés, frénétiques, s'élevèrent au milieu de la foule et interrompirent la contredanse.

Quant aux dames du Tépic, comme elles avaient déjà entendu jouer du piano, elles se contentaient de lancer des œillades assassines aux jeunes midshipmen qui assistaient au bal.

— Eh bien! demandai-je à Juanito, que pensez-vous du piano?

— Je pense, seigneurie, me répondit-il avec une indifférence qui me surprit, je pense que

cet instrument est très-bien approprié à la danse, mais il manque d'âme.

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends par là, seigneurie, et il peut très-bien se faire que je me trompe, que les sons du piano diffèrent trop de la voix humaine pour avoir le don de parler au cœur.

Cette réflexion, ou, si l'on préfère, cette impression de Juanito, enfant dénué de toute instruction et à moitié sauvage, me donna beaucoup à réfléchir.

— Et l'air que l'on vient de jouer, continuai-je, comment vous a-t-il semblé ?

— Parfait pour stimuler des jambes de danseur !

La contredanse achevée, le capitaine anglais consentit, à la requête des dames, à jouer un nouveau morceau en guise d'intermède. Il choisit un dés motifs les plus populaires de *Guillaume Tell.* Je dois constater en passant

que le jeune lord était un des plus fort pianistes que j'aie jamais entendu, un véritable artiste.

Cette fois les leperos et les cargadores applaudirent médiocrement, car ce qui les avait le plus enthousiasmés d'abord avait été de voir que le piano, malgré son apparence calme et inoffensive, était capable de produire un tel bruit; mais il n'en fut pas de même pour Juanito.

La respiration oppressée, le regard brillant d'un indicible enthousiasme, le visage livide, il se cramponnait instinctivement aux barreaux en bois de la fenêtre, comme s'il craignait de succomber sous le poids et la force de ses émotions.

Le capitaine avait cessé de jouer que le harpiste l'écoutait encore.

— Eh bien ! Juanito, lui dis-je en répétant ma première question, que pensez-vous du piano ?

Le pauvre jeune homme était si bouleversé qu'il resta quelque temps incapable de prononcer une parole.

— Ah! seigneurie, me dit-il enfin d'une voix pleine de larmes, que cet Anglais est donc un grand monsieur! Comment ai-je pu râcler de la harpe pendant tant d'années sans m'apercevoir que je n'étais qu'un sot et qu'un misérable!... Quels accents, mon Dieu!... comment cet homme a-t-il pu les trouver?... et, qui plus est, les trouver au milieu d'une foule inepte de négociants grossiers et de señoras occupées seulement de leurs toilettes... Il me semble que de pareilles harmonies ne devraient surgir du cerveau d'un homme que dans l'isolement, ou qu'en présence des beautés de la nature.

Juanito fit une légère pause, puis il reprit comme se parlant à lui-même :

— Et pourtant, au milieu de cette harmonie qui m'a écrasé de douleur et enivré de délices,

une chose m'a étonné... C'était comme un bégaiement monotone et répété, qui se reproduisait à chaque instant, à côté des accents les plus vrais, les plus admirables! Oui, je devine... ce capitaine, distrait par le bruit du bal, revenait sur sa pensée qui lui échappait. Quel homme, mon Dieu! Que je voudrais qu'il m'accordât la grâce de lui baiser la main! Moi!... mais je ne suis pas même digne d'appuyer mes lèvres sur les traces de ses pas.

— Ce capitaine possède, en effet, un rare talent d'exécution, dis-je à Juanito; mais vous lui attribuez un mérite auquel il n'a rien à prétendre, celui de la composition.

— Comment cela, seigneurie?

— Cette musique, qui vous a si fort charmé, n'est pas de lui; il ne l'a pas inventée; il l'a simplement jouée. Supposez que vous venez d'entendre un écolier récitant couramment une

leçon qu'il a apprise par cœur... son *Pater*, par exemple!

Juanito m'écoutait la bouche béante; il ne pouvait revenir de sa surprise et ne songeait plus à Gloria.

— Quant aux passages qui vous ont choqué dans cet air, et que vous compariez tout à l'heure à un bégaiement monotone, ils sont le fait, non de l'auteur véritable de ce morceau, mais d'un autre compositeur qui s'est emparé de la musique primitive, et a brodé dessus ce que nous appelons en Europe des variations.

— Je ne comprends plus, senor, me dit Juanito. Qu'entendez-vous par des variations?

J'allais répondre, mais je m'arrêtai et me mis à réfléchir; j'étais assez embarrassé pour donner l'explication qui m'était demandée.

— Supposez, Juanito, qu'un homme dise un mot fin, profond ou spirituel... Vous me comprenez bien?...

— Parfaitement, senor. Continuez, je vous prie.

— Alors vient un autre homme qui prend ce mot, le retourne en tous sens, met la fin de la phrase au commencement, le commencement au milieu, et le dénature de façon à lui retirer toute sa portée et sa signification, sans pourtant le rendre pour cela complètement méconnaissable. Me comprenez-vous toujours?

— Je comprends, seigneurie, que vous me parlez d'un fou ou d'un imbécile qui veut singer un homme d'esprit... mais en quoi tout cela a-t-il rapport avec ce que vous appelez des variations?

Le tact naturel et inné de Juanito donnait une telle logique à ses arguments, que je trouvai prudent de ne pas les combattre; il ne pouvait me convenir d'avoir le dessous, dans une question d'art, avec un pauvre lepero ignorant.

Le harpiste, après avoir attendu ma réponse, et voyant que je gardais le silence, n'insista pas davantage. Ce Juanito avait vraiment tous les instincts du gentleman ou du caballero.

— Une dernière question, je vous prie, seigneurie, me dit-il après un moment de silence.

— Parlez, Juanito.

— Pourquoi donc l'officier anglais, tandis qu'il jouait de cet instrument que vous appelez un piano, consultait-il du regard un grand cahier placé ouvert devant lui, et couvert de caractères et de lignes bizarres?

— Il lisait la musique qu'il exécutait.

— On écrit donc la musique comme on écrit les paroles, seigneurie? s'écria Juanito avec une anxieuse vivacité.

— Certainement.

— Quoi, je pourrais fixer sur le papier les mélodies qui bercent mon sommeil et charment mes heures de solitude?

— Certes, et si ces mélodies étaient réussies, elles se répandraient dans l'univers et porteraient votre nom dans toutes les parties du monde.

— Est-ce bien difficile d'apprendre à écrire la musique, senor?

— Pas trop; cela exige plus de travail que d'intelligence.

— Où cela s'enseigne-t-il?

— En Europe.

— Y a-t-il loin d'ici en Europe?

— Si je vous répondais par un total de lieues vous seriez effrayé, vous surtout qui n'avez jamais voyagé; je préfère donc vous dire simplement que le trajet de San-Blas à la Vera-Cruz s'accomplit aisément en six semaines, et qu'un navire met environ deux mois pour se rendre de la Vera-Cruz en Europe.

Juanito baissa la tête d'un air accablé.

— Cela vous semble bien long? lui dis-je.

— Oh! non, me répondit-il en baissant la voix et en approchant sa bouche de mon oreille, mais je songe que Marina ne me laisserait pas partir... et que, m'en donnât-elle la

permission, je n'en profiterais pas, car je resterais pour Gloria!...

Un incident fort naturel mit fin à notre conversation : on appelait Juanito dans la salle de bal.

Il nous quitta tristement après avoir fait promettre à la jeune Mexicaine qu'elle l'attendrait à cette même place jusqu'à la fin de la fête. Je n'étais pas fâché, je l'avoue, de savoir enfin à quoi m'en tenir sur le talent de Juanito ; ce fut donc avec une satisfaction pleine d'impatience et d'intérêt que je le vis s'approcher de sa harpe.

— Juanito, lui dit l'administrateur de la douane, on attend une contredanse.

Juanito, l'air distrait et réfléchi, me parut ne pas avoir entendu ou compris l'ordre que venait de lui donner l'amphitryon : je ne me trompais pas.

Les midshipmen et les senoras étaient déjà

en place, — les senoras regardant amoureusement les midshipmen, les maris admirant leurs senoras, et les midshipmen jetant des regards de convoitise sur une table chargée de bouteilles d'eau-de-vie, et qui représentait le buffet du bal, — lorsque Juanito préluda sur sa harpe.

Aussitôt vingt couples de danseurs, déjà partis en avant, s'arrêtèrent dans leur élan; un sourd murmure parcourut les rangs des invités, l'air que jouait Juanito ne fournissait aucun prétexte à la danse : c'était le motif de *Guillaume Tell.*

La distraction du musicien aurait pu lui causer un échec, elle lui valut un triomphe.

Quoique son auditoire ne fût rien moins que musical, Juanito improvisait avec une inspiration si vive, une verve si prodigieuse, que les assistants sentirent instinctivement que ce qu'ils entendaient n'était pas une chose ordi-

naire, et comprirent que le musicien répondait dignement à l'Anglais! Dès lors, la harpe de Juanito prit les proportions d'une question de dignité nationale; sa gloire était celle du pays; il fut applaudi à tout rompre.

Quant à moi, ma stupéfaction était si extrême, que je ne songeais même pas à joindre mes bravos à ceux de la foule; Juanito venait de reproduire, ou, pour mieux dire, de rétablir presque dans sa complète intégrité le texte original de Rossini. Je croyais rêver.

Le capitaine anglais fut le premier à rendre hommage au talent du musicien; seulement il était bien loin de soupçonner que ce talent était du génie.

— *Amigo*, lui dit-il en lui offrant une demi-once (quarante francs), je n'aurais jamais cru rencontrer un artiste tel que vous sur les rives reculées de San-Blas! Où donc avez-vous fait vos études musicales? Quel singulier caprice

du sort vous a réduit à habiter ce port abandonné?

A la vue de la pièce d'or que lui tendait le jeune lord, Juanito avait d'abord rougi; mais bientôt un calme et doux sourire apparut sur son visage.

— Seigneur capitaine, répondit-il, j'ai pensé un instant que vous vous moquiez de moi; mais je vois maintenant à votre air sérieux que vous parlez dans la sincérité de votre cœur. Le peu que je puis savoir, je l'ai appris tout seul : aussi n'est-ce pas grand'chose. Je n'ai jamais quitté San-Blas, — du moins depuis l'âge où me reportent mes premiers souvenirs, — car je n'ai jamais connu mes parents, et si je me suis permis de reproduire la mélodie que vous avez touchée sur le piano, ça été, pour ainsi dire, à mon insu, sans m'en douter.

Le salut dont Juanito accompagna ces paroles était à la fois si fier et si courtois, que le ca-

pitaine rougit à son tour et remit sa pièce d'or dans la poche de son gilet sans que le Mexicain eût eu la peine de la refuser.

— Mais, senor, reprit le jeune lord en regardant son interlocuteur avec une attention des plus marquées, si vous avez exécuté ce morceau après me l'avoir entendu jouer une seule fois, comme vous le dites, comment se fait-il, qu'au lieu de me copier servilement, vous ayez joué la vraie musique de Rossini ?

— J'ignore quel est ce Rossini dont parle Votre Seigneurie, dit Juanito ; quant aux changements que je me suis permis d'opérer dans votre mélodie, veuillez, je vous en conjure, ne pas les prendre en mauvaise part : je les ai faits sans y songer. Il me semblait que l'on ne pouvait pas rendre autrement cet air.

— Vous vous trompez étrangement sur la nature de ma question, senor, dit le jeune capitaine, et vous n'avez nul besoin de vous discul-

per- tout au contraire. Comment vous nommez-vous, je vous prie?

— Juanito, pour vous servir, seigneurie.

— Eh bien! senor Juanito, promettez-moi que vous viendrez me voir après-demain à mon bord. Vous apporterez votre harpe, et nous passerons notre journée à faire de la musique. Et puis, qui sait!... Puis-je compter sur vous?

Juanito rougit de nouveau, mais cette fois de plaisir.

— Tous les honneurs de la soirée sont pour lui, me dit Gloria qui semblait toute radieuse des succès obtenus par le harpiste. Il dînera sans doute avec le capitaine anglais. Gabacho est capable d'en faire une maladie de dépit. Après tout, Juanito mérite bien tout ce qui lui arrive, n'est-il pas vrai, senor?

— Juanito est digne de la plus grande fortune et des plus grands honneurs, senorita, ré-

pondis-je. Il ne lui manque qu'une chose pour être accompli.

— Quoi donc, seigneurie?

— De savoir monter à cheval!

— Oh! dit la jeune Mexcaine avec une petite moue qui la rendait adorable et qui exprimait le plus souverain mépris pour l'équitation, ce n'est pas un talent si désirable. A quoi cela vous sert-il? A divertir les leperos. Un homme n'entre pas à cheval dans un salon!

Mes prévisions se réalisaient : les actions du beau Gabacho étaient à leur tour à la baisse.

La contenance lamentable et piteuse des négociants de Tépic, qui, pour montrer leur savoir-vivre et constater leur supériorité, étouffaient dans les habits et les pantalons noirs collants dont ils s'étaient affublés, m'irritait les nerfs. J'abandonnai mon poste de spectateur pour aller faire une promenade sur la plage. Toutefois, avant de m'éloigner, je priai la se-

norita Gloria de dire à Juanito que je viendrais l'attendre à la sortie du bal. L'exposition du drame ou de la comédie auquel ou à laquelle j'assistais, m'était, je l'ai déjà dit, entièrement inconnue. Cette ignorance nuisait beaucoup à l'intérêt que m'offrait la représentation de cette scène de la vie privée mexicaine, et je désirais la faire cesser. C'était dans cette intention que je donnai un rendez-vous au harpiste.

Lorsque, deux heures plus tard, je revins au palais de la douane, la fête touchait à sa fin; aussi fut-ce sans peine que je retrouvai la jeune Gloria. Il n'y avait presque plus personne aux fenêtres; les leperos, après avoir vu les négociants se divertir, étaient partis s'amuser de leur côté; on se battait partout à coups de couteau.

J'allais accoster Gloria, lorsqu'une femme, me repoussant avec une énergie toute masculine,

au beau milieu de mon salut, prit ma place et, s'adressant à la jeune fille :

— Que fais-tu ici à pareille heure, belle Gloria ? lui dit-elle avec un accent de méchanceté, je n'ose ajouter de férocité, qui me fit tressaillir ; tu attends sans doute la sortie des caballeros de Tépic, car, vraiment, incomparable Gloria, tu ne saurais nier que tu sois ambitieuse ! Il te faut les hommages des grands et des petits, des puissants et des humbles !... Crois-moi, Gloria, tu joues là un jeu dangereux ! J'en ai connu d'aussi belles et de plus résolues que toi, qui ont perdu leur vie à cette partie !... Prends garde, enfant, prends garde !

La femme qui s'exprimait ainsi, était, — ne l'a-t-on pas déjà deviné? — la Marina.

Gloria, pâle comme une morte, tremblait de tous ses membres ; elle ressemblait alors au pauvre petit oiseau que l'œil fascinateur du serpent empêche de fuir et retient immobile

sur la branche. Soit que le silence de sa rivale n'eût abouti qu'à accroître son audace, soit plutôt que la vue prolongée de la beauté de la jeune fille la rendît de plus en plus furieuse, la Marina redoubla d'insolence; de la raillerie elle passa à l'injure; puis s'exaltant outre mesure, jusqu'au délire, de l'injure elle en vint à l'action.

— Mais réponds-moi donc, misérable vipère! s'écria-t-elle en secouant rudement par le bras la pauvre enfant à moitié pâmée de frayeur; réponds-moi donc, infâme coquette! ou je jure Dieu que cette beauté, dont tu es si fière et dont tu fais un si déplorable usage, va disparaître et s'effacer sous le tranchant de mon couteau!

Joignant alors le geste à la parole, la Marina porta la main au poignard passé dans les plis de sa *faja* de crêpe de Chine.

Il me parut que mon intervention, qui jus-

qu'à ce moment eût été déplacée, devenait urgente; je saisis à mon tour la Marina par un bras, et, — il y avait peut-être dans mon fait un peu de rancune, — je l'envoyai trébucher à dix pas de distance.

Deux cris partirent en même temps : l'un d'effroi, l'autre de rage.

— A moi! à mon secours !..... criait Gloria.

— Ah! tu vas mourir! hurlait la Marina, me lançant des regards furieux.

Ma position était plus qu'embarrassante; elle était ridicule. Me servir contre une femme de mon sabre, même dans le fourreau, me semblait une action odieuse, impossible. D'un autre côté, le rugissement de lionne poussé par la Marina, et la façon dont elle saisit son poignard, indiquaient, non pas une vaine menace, mais bien une résolution fermement arrêtée.

Ah! si j'avais mieux connu cette femme,

comme mes scrupules et mes traditions d'Européen se seraient promptement évanouis ! Mais, hélas ! je ne pouvais ni me douter, ni même soupçonner ce que c'était que la Marina.

Une intervention à laquelle je ne songeais pas vint fort à propos couper court à mes irrésolutions, et me permettre de rentrer dans la neutralité.

Juanito avait entendu le cri de détresse de Gloria ; s'élançant aussitôt, la tête nue, hors de la salle du bal, il était accouru sur le théâtre de l'action dans laquelle je remplissais un rôle si ingrat.

Je vivrais cent ans que jamais je n'oublierai la magnifique expression de fureur que reflétait le visage du musicien ; c'était l'explosion d'une patience trop longtemps comprimée. J'eus peur un instant qu'il ne tuât la Marina.

— Infâme ! lui dit-il en marchant lentement vers elle comme s'il était arrêté et excité à cha-

que pas par le souvenir d'une douleur passée, infâme! tu avais déjà mon mépris, te faut-il donc ma haine?

Ce peu de mots produisit un effet extraordinaire sur la Marina, Elle pâlit, chancela, puis tout à coup un sanglot déchirant sortit de sa poitrine.

— Pardonne-moi, Juanito, dit-elle en courbant la tête, pardonne-moi, j'étais folle, j'avais perdu la raison... Mais c'est qu'aussi je souffrais tant!... Tu me pardonnes, n'est-il pas vrai, tu ne me détestes pas? Oh! je t'en conjure les mains jointes et à deux genoux, dis-moi que tu ne me détestes pas, que je ne suis pas pour toi un objet d'horreur... Tu aimes Gloria, je le sais, n'essaie pas de le nier... eh bien! si... si ton bonheur est attaché à cet amour, si tu ne peux être heureux sans elle... fais-en ta femme... épouse-la... Tu m'entends? je dis, épouse-la!... Mais ne me répète jamais que tu me détestes, Juan.....

ce serait me tuer..... tu ne voudrais pas assassiner une femme...

Juanito était préparé à une scène de violence; cette soumission, tout à la fois servile et passionnée, le désarma.

— Marina, dit-il lentement et avec une gravité solennelle, je jure sur mon honneur d'honnête homme que si tu te refuses au serment que je vais exiger de toi, cette fois est la dernière que nous nous verrons, dussé-je, pour te fuir, me réfugier dans les bras de la mort!

— Parle, Juanito...

— Sur la mémoire de ta pauvre mère, morte entre tes bras, et que tu t'es si souvent et si amèrement reproché de n'avoir pas rendue heureuse, sur ta part de paradis, sur ton salut éternel, m'assures-tu que jamais tu n'attenteras ni directement ni indirectement aux jours de Gloria?... Ne te hâte pas de prononcer ce terrible serment... réfléchis...

— Non, non ! c'est inutile, je le jure ! répondit la Marina d'un ton qui décelait la franchise, et qui pourtant me parut étrange.

— Merci, Marina, murmura Juan en tendant la main à la Mexicaine.

— Maintenant, il faut que je m'en aille, car tu comptes sans doute reconduire Gloria chez elle ? dit la Marina après avoir porté à ses lèvres la main de Juanito.

— Non, Marina, je te laisse ce soin.

— Oh ! merci... merci de cette confiance, Juanito ; elle me prouve que je n'ai pas perdu toute ton amitié. J'ai d'horribles défauts, j'en conviens ; mais toute générosité n'est pas éteinte dans mon cœur. Tu le sais bien aussi, toi ; voilà pourquoi je ne perds pas encore toute espérance.

— Il me reste à m'excuser auprès de vous, senor, me dit Juanito lorsque nous fûmes seuls, de l'ennui que vous a causé la Marina.

— Ne parlons plus de cela. Mais le bal est fini, ne retournez-vous pas chez vous ?

— Oui, seigneurie.

— Alors, nous ferons route ensemble, car nous sommes voisins.

Juanito rentra dans le palais pour prendre sa harpe et son chapeau, et nous nous acheminâmes vers mon enramada.

— Savez-vous bien, senor Juanito, lui dis-je sur le ton de la plaisanterie, que vous êtes furieusement aimé ! Cette senora Marina montre une énergie et une exaltation dans la manifestation de ses sentiments qui atteignent jusqu'aux dernières limites de la passion...

— Hélas ! seigneurie, la Marina est extrême en tout, dans sa haine comme dans son amour.. Elle n'a jamais su se contraindre. Aussi quels tristes souvenirs tachent son passé !

— Comment l'entendez-vous ?

Juanito s'arrêta brusquement, et, me regardant en face :

— La Marina a déjà tué deux femmes, me dit-il froidement.

— A cause de vous? demandai-je en sentant un frisson me passer à travers le corps.

— Elle ne me connaissait pas alors, seigneurie.

— Comment pouvez-vous aimer cette femme! m'écriai-je avec une indignation dont je ne fus pas maître.

— Je ne l'aime pas, senor.

— Mais vous vous laissez aimer par elle!

— Mon Dieu, seigneurie, ma position vis-à-vis de la Marina est bien difficile à expliquer. Elle m'a pris un jour dans ses serres, comme ferait un vautour d'une grive. J'ai été d'abord si étourdi, si effrayé, qu'en me retrouvant vivant, j'ai presque ressenti pour elle de la re-

connaissance de ce qu'elle ne m'avait pas dévoré.

— Les caresses de cette femme, dont les mains sont souillées de sang, devaient pourtant vous...

Juanito ne me laissa pas achever ma phrase.

— Vous ne connaissez la Marina que sous son mauvais côté, seigneurie, dit-il en m'interrompant; elle possède trop de fierté et de religion pour avoir jamais songé à être ma maîtresse... Elle veut m'épouser... voilà tout.

— Voilà tout, dites-vous; mais je ne vois pas trop ce que vous pouvez craindre de pis!

— Je ne crains rien, seigneurie, car moi, j'aime Gloria... et puis...

— Et puis?... Achevez, Juanito.

Le harpiste, malgré mon invitation, demeura assez longtemps réfléchi et silencieux; enfin, changeant de ton, il reprit la parole :

— Vous n'avez probablement pas remarqué,

seigneurie, la singulière intonation de la voix de la Marina, quand elle m'a juré qu'elle ne tenterait rien contre Gloria?

— Je vous demande bien pardon, Juanito. Avez-vous peur qu'elle ne manque à sa promesse?

— Oh! non... la Marina est femme de parole, elle tient à ce qu'elle dit, et ce qu'elle dit elle le fait! Gloria n'a plus rien à redouter de sa haine...

— Alors, tout est au mieux!

— Oui, tout est au mieux; car c'est contre moi seul qu'elle va tourner sa colère.

— Que vous importe!...

— Oh! cela m'importe peu, en effet, me répondit-il avec un sourire plein de résignation et de tristesse.

— Vraiment vous dites cela d'une drôle de façon! Au total, que peut contre vous la Marina?

Ce ne fut que cent pas plus loin, c'est-à-dire lorsque nous fûmes arrivés devant mon enramada, que Juanito répondit à ma question.

— Il y a longtemps, me dit-il, que Marina a envie de poignarder un homme.

— Quelle horreur! Vous êtes fou!

— Oh! je connais Marina, seigneurie. Vous verrez! vous verrez!

Juanito me salua à la hâte et s'éloigna rapidement, sans me donner le temps de reprendre la conversation.

Je me jetai en rentrant sur mon zarape, mais je ne pus fermer les yeux jusqu'au lendemain; cette fois ce n'étaient plus les sancudos qui m'empêchaient de dormir.

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

V

L'anniversaire de la proclamation de l'Indépendance mexicaine est, sans contredit, la fête la plus bruyante et la plus animée que célèbre, chaque année, cette République si pleine de fantaisie et d'imprévu. Toutefois, l'on se tromperait grandement si l'on s'imaginait que les passions politiques entrent pour quelque chose dans l'éclat de cette solennité patriotique; ce qui rend la fête de l'Indépendance si popu-

laire, c'est que la tradition veut que l'on y tire beaucoup de feux d'artifices ; et le Mexicain est fanatique du *cuete* (ou de la fusée). Du reste, on doit reconnaître que les *leperos* manient et dirigent les pétards avec une remarquable adresse ; une *funcion* se passe rarement sans qu'il y ait quelques spectateurs blessés ; c'est presque aussi intéressant qu'une course de taureaux !

La fête de l'Indépendance joint aussi aux plaisirs de la pyrotechnie ceux de l'éloquence; chacun trouve un auditoire pour écouter son discours, et chacun le prononce ! De Morellos, Guerrero, Allende, etc., de tous ces hommes, les uns réellement supérieurs, les autres simplement passionnés, qui tombèrent victimes de leur révolte contre la mère-patrie, il n'en est point question ; car ce sont là des noms ignorés de la foule et dont les grands politiques seuls de la capitale ont gardé un confus souvenir : mais, en revanche, chaque orateur

parle beaucoup de lui-même. Tel lepero soutient qu'il couperait les oreilles à tout audacieux rival qui oserait courtiser sa belle; tel *ranchero* (ou fermier) annonce qu'il possède le secret d'un coup de *machete* (ou sabre droit) d'une infaillibilité incontestable, et jure que, si quelqu'imprudent était assez mal avisé pour oser lui disputer le haut pavé lorsqu'il passera à cheval, il le tuerait roide sur place!

En un mot, chacun, au nom de la liberté, provoque plus ou moins son voisin, et comme tout le monde a fait un énorme abus de boissons fermentées, chaque ville, chaque village, chaque hameau se change, vers la fin de cette belle journée, en une sanglante arène. On s'égorge et l'on s'assassine d'une extrémité à l'autre de la République, aux cris de *viva la libertad!* Aussi, je le répète, cette solennité est-elle attendue et saluée par la foule avec autant d'impatience que de joie.

J'avais pris pour règle invariable de conduite, depuis que j'étais au Mexique, de rester enfermé chez moi pendant toute la durée de ces espèces de saturnales; mais le séjour de la *enramada* du garde Francisco était si peu attrayant que l'heure de l'*Angelus* sonnée, je sortis pour aller respirer la brise du soir. Les abords de la plage présentaient un singulier coup d'œil, un spectacle d'une animation étrange. D'innombrables bûchers d'aucote (ou bois résineux), séparés les uns des autres par quelques pas à peine, éclairaient de leurs rouges rayons une population ivre de *miscal*, affolée d'enthousiasme et de mouvement.

Des cris aigus et prolongés, qui pouvaient tout aussi bien exprimer la joie poussée jusqu'au délire, que la colère atteignant jusqu'à la fureur, formaient un effrayant concert dont l'ensemble ne manquait pourtant pas d'une sauvage harmonie; on eût dit un de ces

chœurs infernaux dont parlent les ballades.

De nombreux débits de liqueurs alcooliques, débits improvisés pour la circonstance, surexcitaient plutôt qu'ils ne renouvelaient les forces épuisées de la foule, et enflammaient les légions indisciplinées des leperos et des contrebandiers des terribles ardeurs du meurtre pour l'amour du sang! De temps à autre, la blanche et sinistre lueur d'un couteau traversait l'épaisse couche de fumée rouge produite par l'aucote, et le gémissement d'un blessé ou le râle d'un mourant venait se fondre dans les retentissantes clameurs de la foule!

Ma première pensée, en arrivant sur le théâtre de cette orgie en plein vent, fut pour Juanito. Depuis la veille au soir que je l'avais quitté, je n'avais pas été, pour ainsi dire, un instant sans songer à lui; les dernières paroles qu'il avait prononcées en prenant congé de moi n'avaient cessé de bourdonner à mes oreilles comme un

glas de mort. Je pressentais un drame terrible et prochain ; et, malgré l'égoïsme momentané que me donnait alors l'habitude des voyages, je ne pouvais me défendre d'une sympathie pleine de dévouement pour ce sauvage enfant de génie.

Mes recherches ne furent ni longues ni vaines : les accords d'une harpe, à chaque instant interrompus par des bravos frénétiques, m'apprirent bientôt l'endroit où se trouvait Juanito.

La rigoureuse exactitude de mon costume mexicain m'offrant le précieux avantage de pouvoir circuler parmi la foule sans attirer l'attention de personne, je n'hésitai pas à me mêler à la plèbe rugissante et déchaînée, et je parvins sans trop d'efforts jusqu'à la triple barrière humaine de spectateurs qui entouraient le harpiste de San-Blas.

Jamais je n'oublierai l'expression que reflétait

en ce moment le visage de Juanito : c'était comme l'orgueil vrai et dans toute sa virile beauté, uni à une sensibilité féminine. Sa tête un peu rejetée en arrière, et le pli ironique de ses lèvres disaient l'attente, mieux encore, le désir et l'impatience de la lutte, tandis que ses grands yeux noirs, adoucis par de molles langueurs, semblaient implorer une mystérieuse tendresse. Sa main, à la fois distraite et nerveuse, tirait de sa harpe de singuliers accords; c'était une improvisation étrange et remplie d'antithèses; les passions les plus fougueuses éclataient et alternaient sans aucune transition avec les douces, charmantes et frivoles plaintes de l'amour heureux.

Quoique cette mélodie ne pénétrât pas au-delà de l'épiderme de l'auditoire de Juanito, les leperos n'en subissaient pas moins l'harmonieuse influence. Vingt d'entre eux, poètes improvisateurs, accompagnaient de leurs chants,

tantôt véhéments, tantôt plaintifs, la harpe de leur compatriote. Les cordes vibraient-elles comme le clairon dans la bataille? ils déclamaient la glorieuse indépendance de la République, et menaçaient de coups de couteau leurs voisins et amis; soupiraient-elles, ainsi que la brise du soir glissant sur les cimes des orangers? ils murmuraient, — assez indiscrètement, — les noms de leurs maîtresses, et se désolaient, — avec de prétendues restrictions d'une rare fatuité, — de la cruauté avec laquelle elles accueillaient leurs hommages.

Le lepero mexicain, complètement maître de son gracieux idiome, l'assouplit sans peine aux exigences de la poésie libre et familière; peu d'Européens, — même de ceux appartenant à la classe lettrée, — seraient capables de lutter contre eux dans ces poétiques tournois, où souvent jaillit du choc de deux rimes une pensée ingénieuse et très-heureusement rendue.

J'assistais depuis dix minutes à cette scène bizarre et à peu près indescriptible, lorsque je vis Juanito pâlir et rougir alternativement dans l'espace d'une seconde; peu après il s'arrêta. Puis, écartant d'un geste lentement solennel et distrait, la foule compacte qui l'emprisonnait, il s'éloigna d'un pas rapide et sans emporter sa harpe! Soit qu'ils fussent dominés par un respect instinctif pour Juanito, soit plutôt qu'ils fussent déjà las de ce délassement inoffensif et anodin, les leperos n'essayèrent pas de retenir le harpiste; ils se contentèrent de passer de la poésie à la prose; les injures succédèrent aux bouts-rimés, et les coups de couteau aux pantomimes animées dont ils accompagnaient naguère leurs improvisations. Je m'éloignai au plus vite dans la direction prise par Juanito.

J'avais fait cent pas à peine lorsque j'aperçus le musicien; il n'était pas seul; une jeune

femme, — du moins à en juger par sa marche souple et légère, — s'appuyait à son bras; je crus reconnaître Gloria, et ne voulant pas troubler cet heureux tête-à-tête, je rentrai dans la foule. Le hasard me guida à merveille; il me conduisit au fandango. Le fandango, la danse nationale, favorite et à peu près unique du peuple mexicain, n'a rien de l'impétuosité ondoyante, — si l'on peut s'exprimer ainsi, — de la cachucha ou du boléro; il demande peu d'espace, ne s'écarte jamais de la ligne droite et remplace par un vertigineux piétinement les poses provocatrices et renversées de la chorégraphie andalouse. Le fandango mexicain a ceci de particulier qu'il s'exécute, non pas aux sons des instruments, mais de la voix humaine. L'orchestre se compose de deux ou trois chanteurs qui glapissent une espèce de potpourri dont chaque couplet marque une figure nouvelle.

Ce fut non sans peine que je parvins à me glisser impunément à travers les rangs serrés des assistants.

Deux planches longues chacune d'environ deux mètres, larges d'à peu près trente centimètres, servaient de plancher aux deux danseurs : un homme et une femme.

Lorsque j'arrivai, le fandango atteignait à l'apogée de sa brutale et expressive vivacité; les chanteurs hurlaient avec une prodigieuse précipitation la fameuse stance :

Pica (ter) perico.
Pica (ter) et ramo, etc.

stance qui marque un mouvement désordonné, et est l'écueil et l'effroi des artistes faibles ou inexpérimentés.

Cette fois, le fameux « Pica perico, » enlevé avec une irréprochable et fougueuse netteté, souleva d'unanimes applaudissements : les spec-

tateurs des deux sexes trépignaient de joie.

Cinq à six leperos, abandonnant leur place, allèrent à tour de rôle et en signe d'admiration placer leur chapeau sur la tête de la danseuse qui, quoique surchargée par cette pyramide de feutre, ne ralentit en rien, tout au contraire, la rapidité de ses évolutions.

Plus je regardais cette femme, et plus il me semblait que cette fois n'était pas la première que je la voyais; je ne me trompais pas : c'était la Marina! seulement, l'excitation de la danse et l'enivrement des applaudissements la rendaient presque méconnaissable, en imprimant à ses traits un air de triomphe et de satisfaction qui en adoucissait la dureté habituelle. Sa jupe, ou corte de tunico, extrêmement courte et bariolée de grands dessins aux nuances vives, tranchantes, laissait apercevoir la naissance de sa jambe fine, nerveuse et bistrée; ses pieds nus étaient chaussés de souliers en satin couleur

cerise; une fleur de cactus, rouge comme du sang, était coquettement posée dans sa noire chevelure, dont les reflets bleus miroitaient à la lueur de la flamme ainsi qu'un diadème d'acier bruni.

Une sonore exclamation d'enthousiasme poussée à mes côtés attira un moment mon attention. J'aperçus, non sans une certaine satisfaction, l'illustre hombre de a caballo, le beau Gabacho qui, le col tendu et les yeux démesurément ouverts, suivait d'un regard ardent les moindres mouvements de la Marina : la troupe des acteurs de mon drame intime était donc au complet.

Le fandango terminé, chaque lepero, qui avait déposé son chapeau sur la tête de la danseuse, s'en fut le réclamer, en échange d'un cadeau. L'un donna sa *faya* ou ceinture de crêpe de Chine, l'autre le foulard neuf qui lui servait de cravate, celui-ci une piastre, celui-là quelques réaux. Ces offrandes d'objets et de nu-

méraire constituent au Mexique, dans ces sortes de circonstances, un usage si généralement répandu et accepté, qu'elles ne blessent et n'engagent en rien la fierté ou la reconnaissance de la personne qui les reçoit, c'est simplement un hommage rendu à la beauté et à l'art. Gabacho se présenta le dernier.

— Adorable Marina, dit-il, en lui présentant galamment une once d'or (1), pour un baiser de toi je donnerais mon cheval; pour cette fleur qui orne ta chevelure, je sacrifierais ma vie.

La Mexicaine prit la pièce d'or avec une indifférence marquée, et levant d'une façon ironique ses brunes épaules:

— Tu arrives trop tard, Gabacho, répondit-elle, ne sais-tu pas que mon cœur ne m'appartient plus.

(1) L'once, anciennement appelée quadruple, vaut de 80 à 85 fr., selon le change.

Sa récolte terminée, la Marina, fière et triomphante, s'éloigna pour faire place à un nouveau couple de danseurs.

La pensée qu'elle allait, sans doute, se mettre en quête de son bien-aimé Juanito, me fit souvenir que Juanito n'était pas seul, et songer que si elle le rencontrait en compagnie de Gloria, une catastrophe pourrait bien s'en suivre. Je résolus donc de prévenir la Marina dans son dessein, en allant au plus vite avertir le harpiste qu'il eût à se tenir sur ses gardes. Ma démarche, je l'avoue volontiers, manquait de dignité; mais elle était plus que justifiée par la confidence que Juanito m'avait faite la veille il s'agissait d'empêcher un crime!

Après avoir parcouru en vain et pendant assez longtemps les groupes de la fête, je réfléchi que les amants préfèrent au bruit et aux regards de la foule, le silence et la liberté de la solitude, et je m'acheminai vers les endroits

déserts de la plage. Il paraît que la Marina partageait en cela ma manière de voir, car je n'avais pas encore franchi une distance d'un demi-mille, lorsque je l'aperçus se faufilant dans l'ombre entre deux rochers : sa marche, doucereusement menaçante, si l'on peut parler ainsi, se rapprochait de l'allure rampante de la panthère : elle semblait guetter une proie.

Tout à coup, soit que la présence d'un inconnu l'inquiétât, soit qu'elle obéît à une idée subite, elle se retourna, prit son élan et s'élança avec une fougueuse impétuosité dans la direction de la fête.

Cette retraite précipitée me parut, je ne sais trop pourquoi, de mauvais augure. J'hésitais sur le parti que je devais prendre, quand je crus entendre, non loin de moi, un léger craquement dans le sable; une minute plus tard je me trouvais face à face avec Juanito.

— Vous, seigneurie! s'écria-t-il avec un

joyeux étonnement. Quel hasard vous a conduit ici?

— Ce n'est point le hasard, Juanito! Je suis venu ici parce que j'espérais vous y rencontrer.

— Moi, seigneurie? serais-je assez heureux pour que vous ayez, je n'ose dire un service à me demander, mais, au moins, un ordre à me donner?...

— C'est, au contraire, un service que je voulais vous rendre... Seulement, j'ai peur d'être arrivé trop tard.

J'expliquai alors en peu de mots, au harpiste, et mes craintes et ma rencontre avec la Marina.

Ce fut avec des paroles simples, dites avec un accent dénué de toute emphase, et partant évidemment du cœur, que Juanito me remercia de mon intention et de ma démarche.

— Hélas! seigneurie, poursuivit-il d'une

voix dont le timbre voilé exprimait plutôt la résignation que la tristesse; hélas, seigneurie, j'appelle de tous mes vœux un dénouement à ma position, dût-il se produire par une catastrophe! La domination de la Marina me rend le plus malheureux des hommes. La vie sans liberté, c'est le jour sans le soleil!

— Que ne faites-vous un appel à votre volonté, Juanito? Une heure de fermeté vous délivrera à tout jamais des obsessions de cette misérable créature.

Le musicien resta quelques instants silencieux, puis d'un ton qui décelait l'abattement :

— Il n'est plus temps, me dit-il.

— Comment cela, il n'est plus temps?

— Non.. je n'aime plus Gloria!...

Cette réponse, à laquelle j'étais bien loin de m'attendre, me causa une surprise extrême. Je fus tenté de croire qu'en effet Juanito, ainsi

que me l'avait affirmé mon hôte, ne jouissait pas de la plénitude de ses facultés mentales.

Le harpiste devina mon étonnement; un triste sourire courba gracieusement ses lèvres.

— Ne vous ai-je pas avoué, seigneurie, reprit-il, que je suis affligé d'une bien malheureuse organisation? Que je suis l'esclave de puériles susceptibilités ? L'entrevue que je viens d'avoir avec Gloria m'a complètement détaché d'elle... Mes yeux se sont ouverts à la clarté, et mon amour, qui n'était qu'une illusion, a disparu devant l'éclat de la lumière...

— Que vous a donc dit Gloria?

— Elle m'a assuré de toute son affection.

— Cet aveu, pour un cœur épris comme le vôtre, devrait être plutôt un sujet de joie que de découragement.

— Oui, c'est vrai, senor. Que voulez-vous

ce n'est pas ma faute si certaines paroles isolées, et auxqèlles personne n'attribuerait aucune importance, détruisent pour moi l'ensemble d'une phrase, et lui donnent un sens entièrement opposé à ce que l'on a voulu sans doute exprimer. Je vous le répète, Gloria ne m'a rien dit de bien saillant, de bien particulier; mais la pauvre enfant m'a prouvé, à son insu, qu'elle était incapable de comprendre les délicatesses de l'amour. Gloria n'est ni méchante ni perfide; elle est sotte, ce qui est pis!

—Allons, je vois que vous vous serez querellés: les rancunes et les colères des amoureux sont, à les entendre, éternelles et implacables; en réalité, il suffit d'un sourire pour les changer en ravissements et en extases!

— Vous vous trompez, seigneurie, Gloria n'a nullement eu l'intention de me faire de la peine, tout au contraire... elle m'a même quitté persuadée qu'elle venait de m'avouer la préfé-

rence qu'elle m'accorde sur mes rivaux ; elle se figure que je suis au comble du bonheur !

Le harpiste fit une légère pause, puis il reprit à demi-voix et comme se parlant à lui-même :

— C'est étrange pourtant comme l'homme est sujet à de singuliers aveuglements ! Un amour-propre ridicule et une soif ardente de jouissances troublent continuellement sa raison, et lui font prendre pour des réalités ses rêves et ses espérances. Il pare la femme qu'il remarque de toutes les qualités qu'il se croit digne de rencontrer, et il finit ainsi par aimer non plus une œuvre défectueuse de la nature, mais bien une création enfantée par son propre orgueil !

Ce langage ne me surprit point : je n'en étais plus avec Juanito aux étonnements.

— Permettez-moi une question, cher senor, lui dis-je ; depuis quand connaissez-vous Gloria ?

— Depuis un an, seigneurie.

— Alors comment peut-il se faire qu'ayant eu autant de temps pour l'étudier, vous ne vous soyez aperçu qu'aujourd'hui seulement, et cela en quelques minutes, de l'absence totale des qualités que vous aviez cru trouver en elle jusqu'à ce jour? Il me semble que vous êtes en ce moment-ci sous l'influence d'un sentiment éphémère qui disparaîtra, j'en suis persuadé, avec la cause futile qui l'a produit.

— Vous me faites vraiment trop d'honneur, seigneurie! me répondit Juanito d'une voix dont la douceur déguisait mal l'ironie. Vous discutez mes sentiments comme s'ils étaient ceux d'un être raisonnable. Vous ignorez probablement que l'on m'apelle le fou de San-Blas! L'impression remplace en moi le raisonnement. Ainsi que les insensés et les enfants, je me laisse volontiers prendre aux mirages qui éblouissent et trompent ma simplicité! Il

faut un coup de foudre pour m'arracher aux puérilités de mon imagination !...

— La foudre a donc éclaté ? dis-je en riant.

— Pas encore, seigneurie, me répondit-il froidement ; mais l'éclair a déjà brillé, et sa lueur a éteint l'auréole dont je m'étais plu à entourer Gloria !... Maintenant j'attends avec indifférence l'orage.

Les vrais voyageurs goûtent peu, en général, le langage métaphysique ; ce qu'ils recherchent, avant tout, c'est la clarté de l'expression et la précision du fait ; je me hâtai donc, par une interrogation bien prosaïque et bien positive, de changer la forme de notre dialogue, qui menaçait de tomber dans ce pathos pompeusement monotone, que les romanciers de couleur locale croient devoir mettre dans la bouche des Peaux-Rouges de la Prairie.

— La Marina, lorsque je l'ai rencontrée, vous avait-elle donc accosté, Juanito? demandai-

je. Y a-t-il eu entre Gloria et cette mégère, un échange de ces aigres et vilaines paroles qui attristent et découragent si profondément l'homme qui en est tout à la fois la cause et le témoin?... Vous vous taisez!... Allons, il paraît que je juge encore trop favorablement cette odieuse créature! Elle aura manqué à ses promesses... oublié son serment!... Vous venez de subir une scène de violence. Cet éclair dont vous parlez, c'est une lame de couteau qui aura brillé dans l'ombre!...

— Vos suppositions sont complètement fausses, seigneurie. J'avais deviné, en effet, que la Marina rampait sur mes traces, mais je ne l'ai point aperçue. Ne vous souvenez-vous plus, senor, de ce que je vous ai dit lors de notre première rencontre? que, quand doit m'arriver un malheur imprévu, j'en souffre avant qu'il ne s'accomplisse. Je suis toujours en avance sur ma vie. Soyez assuré qu'un grave événe-

ment est sur le point de prendre place dans mon existence. Vous secouez la tête d'un air de railleuse incrédulité; soit. Je ne prendrai que trop tôt ma revanche... Vous verrez, vous verrez!

VI

Tout en causant avec Juanito, je l'avais suivi sans trop prendre garde où il me conduisait; une formidable clameur et des applaudissements passionnés, qui retentirent à quelques pas de nous, me firent relever la tête; j'étais en plein cœur de la fête : décidément le hasard l'emportait sur ma volonté; malgré ma sage et ferme résolution de ne jamais assister à ces dangereuses réjouissances annuelles, qui, sous

prétexte de célébrer le triomphe de la liberté, tombent dans la plus honteuse et déplorable licence, je me trouvais être, ce soir-là, l'un des plus assidus spectateurs de l'orgie, qui mugissait, plus bruyante que la vague sur les plages lointaines de San-Blas.

— Ne désirez-vous point connaître, seigneurie, la cause de ces bruyants bravos? me dit Juanito.

— Non, merci; j'ai seulement hâte de regagner mon *enramada.*

Le harpiste resta silencieux l'espace de quelques secondes : il semblait réfléchir.

— Au fait, je préfère que vous ne soyez pas témoin de ce qui va se passer, seigneurie, reprit-il. L'intérêt que vous avez bien voulu me témoigner depuis que j'ai l'honneur de vous connaître, vous rendrait pénible cette scène brutale.

— Que va-t-il se passer? à quelle scène fai-

tes-vous allusion, Juanito ? lui demandai-je avec un battement de cœur.

— Je l'ignore au juste, seigneurie ; mais soyez assuré, je vous le répète, qu'un événement important pour moi va se produire... Je ne dois pas être étranger aux bravos que vous venez d'entendre.

— Caramba ! Juanito, m'écriai-je, l'occasion de vous confondre s'offre cette fois-ci trop belle pour que je la laisse échapper ! Quitte à me faire égratigner par quelque pointe de couteau en fendant cette foule compacte, je veux vous prouver que vos pressentiments n'ont pas le sens commun ! Avançons !

Joignant l'action à la parole, je me jetai bravement à travers les rangs serrés de leperos ; Juanito me suivit. Ma stupéfaction fut sans bornes, lorsque, après avoir opéré ma victorieuse trouée, je me trouvai face à face avec la Marina, qui, l'œil brillant, le teint animé et

assez semblable à une bacchante, achevait d'exécuter un triomphant fandango.

Le beau Gabacho, agenouillé devant elle dans une pose des plus castillanes, sollicitait humblement, publiquement, — et en bouts-rimés, — la fleur de cactus qui ornait sa chevelure.

C'étaient la galanterie de Gabacho et la danse de la Marina qui avaient soulevé les bravos prolongés que nous venions d'entendre.

Un grand silence se fit : la Marina allait parler; chacun attendait impatiemment sa réponse.

— Pauvre Gabacho, dit-elle d'une voix moqueuse et avec un sourire de pitié, ton désir de briller en public t'a conduit dans une sotte aventure!... Sais-tu à quoi tu t'exposes? A battre honteusement en retraite lorsque je t'apprendrai le prix que coûte cette fleur à la possession de laquelle tu n'attaches d'autre impor-

tance que celle de passer pour un caballero accompli !... Allons, relève-toi, et va chercher ailleurs de plus faciles triomphes !...

Des éclats de rire universels saluèrent la déconfiture de l'écuyer. Gabacho était trop beau pour n'avoir pas beaucoup d'ennemis ou d'envieux parmi les leperos présents.

L'hombre de a caballo tressaillit ; une pâleur livide envahit son visage, et ce fut d'une voix qu'il essaya en vain de rendre calme et indifférente, qu'il reprit la parole.

— Marina, dit-il, tout le monde sait que tu es une femme aussi honnête qu'extravagante, mais personne n'ignore non plus que je suis un généreux et fier caballero. J'ai pour principe qu'un homme ne doit jamais reculer devant un sacrifice dès qu'il s'agit de dégager son honneur, ni rester sous le coup d'une humiliation qui ternirait sa gloire. Fixe toi-même un prix à cette fleur, et je jure par mon patron,

que dussé-je, pour satisfaire ton exigence, vider ma ceinture, vendre mon cheval et mes armes, je ne reculerais pas. J'attends...

Cette fois, les leperos n'osèrent plus rire; Gabacho avait pour lui la partie féminine de son auditoire ; toutes les peladas (1) l'admiraient.

Soit calcul, soit conscience, la Marina parut d'abord hésiter, mais bientôt un cruel sourire contracta son visage, puis d'une voix qui semblait sortir contre sa volonté de ses lèvres serrées et qui se rapprochait assez du sifflement de la vipère :

— Va-t'en, malheureux! s'écria-t-elle, ce ne serait pas de l'or que te coûterait cette fleur, ce serait du sang!

Un joyeux murmure parcourut la foule. Les leperos flairaient un drame prochain. En effet,

(1) Femmes de la dernière classe du peuple ; compagnes des leperos.

Gabacho s'était trop avancé pour ne pas insister.

— Ce que tu m'apprends là me comble de joie, Marina, reprit-il, car si ma bourse est parfois mal garnie, mon couteau, du moins, est toujours prêt. Maintenant, je suis certain de ne pas me trouver impuissant ou humilié devant tes hautes prétentions.

— Non... non... je ne veux pas... éloigne-toi, Gabacho!...

— Tu as peur pour moi, bonne Marina! Rassure-toi! j'ai mis le couteau à la main cinq fois dans ma vie... et je dois cinq morts?

La pittoresque et expressive locution mexicaine *devoir un mort*, signifie tout bonnement avoir tué quelqu'un : il y a bien des leperos qui sont insolvables!

L'indécision de la Marina était visible, et il était évident qu'une lutte violente avait lieu dans son esprit : Gabacho coupa court, par

l'action, aux irrésolutions de la Mexicaine ; d'un geste rapide comme la pensée, il se saisit de la fleur qu'il avait jusqu'alors si vainement sollicitée.

La Marina eut un superbe mouvement d'indignation et de colère.

— Lâche ! s'écria-t-elle, tu profites de l'absence de Juanito...

Gabacho ne put retenir une exclamation de joie.

— Quoi ! c'était de Juanito qu'il s'agissait, dit-il d'un air narquois ; ma foi, belle Marina, je n'aurais jamais deviné que ce fût là le terrible champion dont tu me menaçais. Juanito mesurer son couteau avec le mien ! voilà en vérité une charmante plaisanterie ! Pauvre innocent, un simple froncement de mes sourcils suffirait pour le mettre en fuite !

— Tu te trompes, Gabacho, dit une voix nettement accentuée, me voici !

Le harpiste, qui jusqu'alors s'était tenu caché derrière moi, venait, par un fougueux élan, de se placer devant son adversaire. La foule battit des mains, puis il se fit un silence solennel. La représentation commençait.

Gabacho, un instant troublé par cette apparition si inattendue, avait d'abord reculé de deux pas : on devinait la pâleur sous le bronze de ses joues; mais reprenant bientôt son sang-froid, il enveloppa son bras gauche de son zarape, et sortant d'une poche de sa calzonera un long couteau à la lame étroite et soigneusement affilée, il tomba en garde.

Juanito, les bras croisés, la contenance calme et impassible, contemplait *el hombre de a caballo* d'un regard qui exprimait bien plutôt la pitié que la colère.

Quant à la Marina, son visage reflétait deux sentiments fort opposés, la joie et la frayeur; cette intervention flattait son amour-propre et

épouvantait sa tendresse; du reste, persuadée que ses efforts pour empêcher une lutte n'aboutiraient qu'à la rendre plus prochaine et plus acharnée, elle gardait une immobilité de statue.

Je ne parlerai pas de mes émotions; on les devinera sans peine.

— Eh bien, senor Juan, j'attends! dit Gabacho. Ne daignerez-vous pas vous mettre en défense!... Mais j'y songe!... peut-être bien n'êtes-vous pas armé?...

— C'est vrai, senor, répondit le harpiste; mais aurais-je un acier à opposer au vôtre, que je ne m'en servirais pas à présent... Oh! n'affectez point cet air bravache, Gabacho; vous sentez parfaitement bien en vous-même que je n'ai pas peur; et les terribles froncements de vos sourcils ne serviraient qu'à vous rendre ridicule. Dieu n'a pas donné à l'homme et à la brute un égal sentiment de destruction.

La brute obéit à la fureur, l'homme au devoir! Céder à la colère, c'est abdiquer sa dignité humaine et se ravaler au rang des animaux! Je veux rester ce que Dieu m'a fait, un homme! Je comprends, certes, l'impatience des caballeros qui assistent à ce débat, mais je ne sa rais le satisfaire.

— Ainsi, vous refusez de vous battre?

— Ce soir, oui; demain, non.

La réponse du harpiste causa autant de désappointement que d'étonnement à la foule; l'assassinat est si fréquent au Mexique entre les indigènes, que le duel y est inconnu.

— Et qui vous empêche de terminer notre différend sur l'heure? reprit Gabacho.

— Avant de répondre à votre question, senor, permettez-moi quelques paroles d'explication. Si j'ai accepté votre défi, ce n'est pas que je sois jaloux de la Marina... non... mille fois non!... Je ne l'ai jamais aimée, je ne l'aime pas, je ne

l'aimerai jamais !... Seulement, je crois qu'il y va de l'honneur d'un homme d'écouter l'appel d'une femme qui invoque son nom et se met sous sa protection. La Marina a bien voulu me choisir pour son défenseur; je ferai de mon mieux pour ne pas trahir sa confiance. A présent, si je refuse d'en venir ce soir aux mains, c'est que je tiens beaucoup à ma propre estime; or, votre ton, vos actions, l'animation de vos paroles, me donnent à supposer que vous êtes sous l'empire d'une triste influence... Je ne saurais me battre contre une outre de *mescal*... Demain, à neuf heures du matin, je me rendrai armé de mon couteau à cette même place-ci; j'espère que je vous y rencontrerai... Senor, je suis votre serviteur!

Après avoir prononcé ces paroles avec un rare sang-froid, Juanito salua courtoisement son adversaire et s'éloigna lentement. La foule s'écarta, silencieuse, pour lui livrer passage.

— Pardon, seigneurie, me dit-il lorsque je le rejoignis à quelques pas plus loin, vous m'obligeriez infiniment en voulant bien me laisser seul... j'ai besoin de me recueillir.

Malgré cette invitation si formelle, je continuai à marcher à côté du harpiste.

— Juanito, lui dis-je, que cela vous convienne ou non, il faut, je veux que vous m'écoutiez.

Le Mexicain réprima un mouvement d'impatience et s'arrêta.

— Soit, seigneurie, je vous écouterai, mais je ne discuterai pas! Promettez-moi donc que quand vous m'aurez dit tout ce que vous croyez avoir à me dire, vous me rendrez ma liberté!

— Je vous le promets.

— Parlez, seigneurie.

— Juanito, repris-je après une légère pause, il me semble inutile d'insister sur la frivolité, pis encore, sur l'absurdité de la cause de votre

duel. La Marina, — vous me l'avez déclaré vous-même, — vous fait horreur, et, grâce à Dieu, aucun lien ne vous unit à cette infernale créature! Il y aurait folie d'autant plus insigne de votre part à vous considérer comme responsable ou solidaire de ses actions, que vous n'ignorez pas qu'en vous suscitant cette querelle, elle a eu uniquement pour but de se venger de votre froideur ou de vos dédains. Quant à votre adversaire Gabacho, c'est un garçon si nul et si au-dessous de vous sous tous les rapports, que vous ne devez attacher la moindre importance à son opinion. Rien, absolument rien ne justifierait donc votre rencontre de demain. J'aborde maintenant un autre ordre d'idées. Ce qui vous rend inquiet, agité, malheureux, ce qui en un mot vous donne le dégoût de la vie, c'est que vous ne vous trouvez pas à votre place. J'ajoute, Juanito, qu'en cela vous avez raison. Il y a en vous l'étoffe d'un grand hom-

me... Songez donc que quatre mois vous suffisent pour vous rendre en Europe, et que dans quelques années d'ici vous pouvez être un des élus de la gloire!...

Le harpiste tressaillit; mais reprenant bientôt son sang-froid:

— Au revoir, senor, me dit-il, que Dieu vous accorde une nuit paisible et d'heureux songes!

Alors, sans attendre ma réponse, il s'éloigna presque en courant. Je regagnai tristement mon enramada. Cette fois, ma fatigue l'emporta sur mon inquiétude; je ne me réveillai le lendemain que quand le soleil brillait déjà de tou son éclat. Il était six heures.

Ma première pensée fut de sortir pour me rendre auprès de Juanito; mais la réflexion m'arrêta. Le Mexicain pouvait venir pendant mon absence; je me résolus donc à l'attendre jusqu'au moment fixé pour le combat. Mon impatience était si fébrile que les deux heures qui suivirent me semblèrent interminables.

Enfin, à huit heures précises, la porte de la enramada s'ouvrit, et Juanito apparut. Je pous-

sai un cri de soulagement, presque de joie.

— Je désespérais déjà de vous voir, lui dis-je, en m'élançant à sa rencontre et en lui serrant la main.

— Vous aviez donc oublié, seigneurie, que je suis votre débiteur, me répondit-il. Je vous apporte les onze piastres que vous avez bien voulu m'avancer pour l'acquisition de ma harpe! Recevez de nouveau, je vous en prie, l'expression de ma reconnaissance et de tous mes remerciements...

— J'aurais préféré, senor Juanito, devoir à tout autre motif le plaisir de votre visite...

— N'est-il pas bien naturel, seigneurie, qu'avant de courir les chances d'un combat d'autant plus sérieux qu'il a été différé, je mette mes affaires en ordre?

— Quoi, Juanito, vous pensez encore à cette sotte provocation de Gabacho!... J'espérais que

la nuit vous aurait porté conseil : ce duel est impossible !

— Vous vous trompez, seigneurie, car dans une heure la république mexicaine comptera de moins un bon écuyer ou un méchant râcleur de harpe, me répondit-il en souriant, et d'un ton empreint d'une joie tranquille.

— Mais, Juanito...

— Ah ! je vous en prie, seigneurie, reprit-il presque aussitôt en m'interrompant, n'insistez pas, car vous me contraindriez, ce qui m'affligerait infiniment, à renoncer au plaisir de passer cette dernière heure avec vous. Ma résolution est irrévocable !

Le harpiste fit une légère pause, s'assit sur un *equipal*, et roulant entre ses doigts une cigarette :

— Seigneurie, continua-t-il d'une voix douce et tranquille, vous m'avez déjà témoigné tant d'intérêt, que je ne crains pas d'être indiscret

en vous demandant votre opinion sur un sujet qui m'intéresse vivement.

— Je vous écoute, Juanito.

Le harpiste battit le briquet, alluma sa cigarette, puis, après avoir lancé une mince et longue colonne de fumée :

— Que pensez-vous du suicide? me demanda-t-il.

— Que c'est une lâcheté, m'écriai-je.

— Vous venez de parler comme homme, mais répondez-moi comme chrétien.

— Alors je remplacerai le mot de lâcheté par celui de crime.

— Je suis heureux de me rencontrer avec vous, seigneurie. Oui, selon moi, le suicide est un crime qui doit entraîner la perte du bonheur éternel...

Je regardai le Mexicain avec un étonnement que je ne cherchais pas à cacher : il fumait

lentement sa cigarette, aucun signe extérieur ne révélait en lui la moindre émotion.

— Quel est le motif qui vous a fait m'adresser cette question, Juanito?

— Je n'en ai aucun, seigneurie.

— Mais enfin il n'est guère probable qu'à propos de rien...

Le harpiste ne me laissa pas achever ma phrase.

— Mon esprit a des impatiences et des curiosités que je ne m'explique pas moi-même, me répondit-il. Puis après un court silence, et souriant d'une singulière façon :

— Je parie, senor, poursuivit-il en changeant de ton, que vous ne devinez pas d'où je viens... J'ai passé la matinée avec Gloria !... Pauvre enfant! elle frémit en songeant que je puis être tué ; mais elle se désespère à la pensée que Gabacho court le danger de tomber sous mon couteau !... sa douleur m'a tout at-

tendri... Ce qui me console un peu, c'est qu'elle est toute disposée à accorder son amour et sa main à celui de nous deux qui sortira vainqueur de la lutte! Excellente Gloria! Je l'ai laissée, pour ne pas la déranger dans les soins de sa toilette, elle tient, avec raison, à se faire belle pour assister au combat, car ce spectacle va attirer une foule énorme.

Je ne rapporterai point la suite de ce dialogue; le lecteur le devinera sans peine; mes prières, mes supplications, mes remontrances furent vaines; Juanito resta inébranlable.

A neuf heures moins quelques minutes il se leva de dessus son équipal, et me donnant un chaleureux abrazo :

— Adieu, senor, me dit-il, nous ne nous reverrons plus!

— Pourquoi désespérer ainsi de la chance, Juanito? J'augure au contraire un heureux résultat de votre calme et de votre sang-froid.

Oh! je vous en supplie, et puisque je ne puis vous convaincre de l'odieuse absurdité de ce duel, — ne vous laissez pas du moins aller au découragement. Ne pas douter de la victoire, c'est presque la tenir... Gabacho est plus bravache que réellement courageux, pourquoi n'auriez-vous pas l'avantage sur lui?

— Gabacho à pied est un homme tout comme un autre, me répondit le Mexicain en souriant d'un air de douce moquerie; aussi n'est-ce point la conscience de sa supériorité qui me fait juger à l'avance du résultat de notre combat. Ce sont mes pressentiments qui m'apprennent que je vais mourir! Pour la dernière fois, seigneurie, encore merci! et adieu.

Juanito, sans attendre une réponse, s'élança hors de la enramada. Je m'empressai de le suivre. Je comptais, que sais-je? sur un dernier effort, sur une dernière prière, mais mon espérance ne fut pas de longue durée. Quand je

rejoignis Juanito, il était déjà entouré par une dizaine de leperos qui, dans la crainte sans doute que le combat annoncé n'eût pas lieu, s'étaient faits ses gardes-du-corps.

Renouveler mes instances dans un pareil moment, c'eût été non-seulement m'exposer à un échec certain, mais encore à de dangereuses violences; je me contentai donc de suivre à distance le hideux cortége; je renonce à peindre les cruelles émotions dont j'étais agité.

La population entière de San-Blas s'était donné rendez-vous pour assister à ce duel, qui lui présentait un spectacle aussi rare que plein d'attraits.

Gabacho, également escorté par la plèbe, attira tout naturellement d'abord mon attention; il était revêtu de ses habits de fête; mais je remarquai avec une joie secrète la pâleur livide de son visage; l'assurance exagérée et guindée de son maintien me prouva que el hombre de

caballo était loin d'éprouver, en ce moment pour son adversaire, le dédain qu'il lui avait témoigné la veille. Il était évident qu'il avait peur!

Contrairement à l'usage mexicain, les deux combattants, au lieu de se livrer à la déclamation de pompeuses périodes homériques, paraissaient, chacun de son côté, désireux de commencer au plus tôt l'action ; tous les deux dégaînèrent en même temps le long couteau suspendu à leur ceinture et tombèrent immédiatement en garde. Un silence solennel s'était fait, lorsqu'un lepero sortant de la foule et se plaçant entre les deux adversaires, arrêta le combat.

— Senores, leur dit-il en les saluant avec une exquise courtoisie, vous plairait-il d'attendre, avant de commencer, que tous les enjeux soient tenus?

— Quels enjeux, senor? lui demanda Juanito d'une voix parfaitement calme.

— Mais les enjeux sur l'issue de votre lutte... De nombreux paris sont engagés, senor...

— En vérité, c'est beaucoup d'honneur que vous nous faites.

— Un honneur dont vous êtes tous les deux dignes, répondit le lepero en s'inclinant de nouveau.

Les spectateurs, qui jusqu'alors étaient restés désintéressés dans la lutte, se hâtèrent de prendre position; en moins d'une minute, tous les paris furent acceptés et tenus; puis une voix inconnue, sortant de la foule, donna le signal. Le duel entre indigènes est une chose si exceptionnelle au Mexique, que Gabacho et Juanito n'avaient pas même songé à choisir des témoins. Le combat s'engagea sans plus tarder.

Le couteau, — l'épée du Mexicain, — devient

entre ses mains une arme savante; il a ses règles, son escrime, son génie, et la merveilleuse adresse que déploient ses adeptes en ennoblit presque l'usage. Gabacho et Juanito, le corps replié et le bras gauche enveloppé dans leur couverture de laine, restèrent pendant quelques secondes à se mesurer des yeux; les prunelles del hombre de a caballo étaient dilatées outre mesure; le regard de Juanito ébauchait un sourire, s'il est permis de parler de la sorte.

Tout à coup Gabacho se jeta en désespéré sur son adversaire; je sentis un frisson me passer à travers le corps : le harpiste s'effaça légèrement, et l'acier ne fit que l'effleurer. Il me sembla que le pauvre musicien avait hésité avant d'éviter ce coup mortel; un horrible soupçon se présenta à mon esprit.

La seconde passe différa de la première en ce que Gabacho, à qui la crainte avait fait prendre l'offensive, atteignit avec son poing, fort ru-

dement, et du reste très-involontairement, le visage du harpiste. Ce brutal contact produisit sur Juanito un effet extraordinaire. Un cri de rage, semblable au rugissement d'un tigre, sortit de ses lèvres, un éclair illumina son œil, et d'un bond de jaguar il s'élança sur l'hombre de a caballo qui, surpris, stupéfait, terrifié, resta droit et inerte, sans songer à se défendre; je crus, — comme tous les témoins de cette scène terrible, — que c'en était fait de Gabacho; hélas! je me trompais! Juanito au lieu d'achever sa facile victoire, garda une immobilité de marbre. Un murmure d'étonnement, de stupéfaction même, s'éleva du milieu des rangs des spectateurs. Les trois ou quatre secondes qui s'écoulèrent me parurent longues d'une heure; bientôt une lueur brilla comme un rayon de soleil, un cri étouffé retentit, et Juanito s'affaissant sur lui-même tomba par terre. Gabacho, revenu de sa première surprise, et

mû par l'instinct de la conservation, lui avait enfoncé son couteau dans la poitrine.

A cette vue, j'écartai brusquement la foule, et je me précipitai au secours de l'infortuné blessé.

— Du courage, Juanito, m'écriai-je sans trop me rendre compte de ce que je disais, votre blessure n'est pas mortelle... vous guérirez!...

Le harpiste me reconnut aussitôt, et, m'adressant un triste sourire :

— Vous le voyez, senor, murmura-t-il, mes pressentiments ne m'ont pas trompé!

— Vos pressentiments?... mais, malheureux, ce qui arrive n'est-il pas votre seul ouvrage?

Juanito garda un instant de silence, puis approchant sa bouche de mon oreille :

— Ce n'est pas un suicide, murmura-t-il, Dieu n'aura pas à me punir, et les hommes n'auront pas à me mépriser!

Juanito, affaibli par ce peu de paroles, s'ar-

rêta un moment, puis d'une voix qui ressemblait à un murmure :

— Ah ! ne me plaignez pas, reprit-il ; jusqu'à présent je n'ai que rêvé... maintenant, seulement, je vais vivre !...

Le regard de Juanito se leva vers le ciel ; je sentis un souffle humide glisser sur mon visage. Le harpiste n'était plus !...

Ce qui suivit cette scène, je l'ignore... Tout ce que je sais, c'est que vers le milieu de la journée, je me retrouvai couché sur mes armes d'eau dans la enramada ; mon hôte, le douanier Francisco, était assis à mes côtés.

— Caramba, me dit-il, je commençais à désespérer de vous voir reprendre connaissance. Quel terrible évanouissement !

— Juanito est mort, n'est-ce pas ? lui demandai-je.

Don Francisco haussa les épaules d'un air de mauvaise humeur et de pitié.

— Le sot, dit-il, m'a fait perdre cinq piastres. Ayez donc confiance dans vos amis! Que n'ai-je parié plutôt pour le brave Gabacho!

— Ainsi Juanito est bien mort?... Tout est fini! repris-je sans trop avoir la conscience de ce que je disais.

— Juanito est bien mort, mais tout n'est pas fini, me répondit-il.

— Comment cela?

— La Marina est accourue comme une folle, et arrachant le couteau resté dans la blessure du défunt, elle a juré qu'elle le vengerait. C'est une fille de parole que la Marina! Gabacho n'a qu'à se bien tenir! Mais vous avez la fièvre, poursuivit mon hôte en me prenant la main, reposez-vous et dormez.

Ce ne fut que huit jours plus tard que je pus me remettre en route : j'étais encore bien faible, mais le séjour de San-Blas m'était devenu

insupportable, j'avais hâte de quitter cette terre maudite.

Un dernier épisode devait compléter pour moi le drame que je viens de raconter dans toute sa sauvage simplicité, et dans lequel je m'étais presque trouvé mêlé à mon insu. Je gravissais, le jour de mon départ, la rampe qui conduit du nouveau au vieux San-Blas, lorsque je dus arrêter mon cheval pour laisser passer une foule assez nombreuse qui barrait la route, c'était une noce. Gabacho épousait Gloria ! La jeune et jolie Mexicaine me reconnut, et m'adressant un gracieux salut :

— Bon voyage, senor, me dit-elle. Ah ! quel malheur que Juanito soit mort.

— Vous le regrettez ! m'écriai-je avec vivacité.

— Oh ! oui, me répondit-elle avec un soupir. Sa harpe nous manque pour le bal de ce soir !

Je déchirai de l'éperon les flancs de mon che-

val, et passant brusquement à travers la foule des leperos, je m'éloignai au galop.

Jamais, depuis lors, je ne suis retourné à San-Blas; j'ignore si la Marina a fait usage du couteau qui a tué son amant.

FIN DE JUANITO LE HARPISTE.

CELA N'ENGAGE A RIEN.

ESQUISSES DE MŒURS CONTEMPORAINES.

Par une de ces chaudes et accablantes journées parisiennes, qui prodiguent si follement en quelques heures le soleil de tout un été, un homme d'une soixantaine d'années causait amicalement, dans une des principales allées des Tuileries, avec un jeune homme assis à ses côtés.

Le jeune homme pouvait avoir de vingt-cinq

à vingt-sept ans : sa figure franche et ouverte, sans être précisément remarquable de beauté, avait un certain air de distinction. Il était fils du baron de Vauvray, noble et riche légitimiste connu de toute la Normandie, et se trouvait alors à Paris pour y terminer son droit. Louis de Vauvray eût, certes, préféré la carrière des armes à celle du barreau, mais son père, quoiqu'il n'éprouvât qu'une très-faible inclination pour ce qu'il s'obstinait encore à appeler, en 184., les gens de robe, ne voulut pas permettre que son fils engageât son épée par un serment, et il le contraignit, afin de ne pas le laisser dans l'inaction, à étudier les lois.

Depuis près de quatre ans que Louis était à Paris, il avait obtenu, à sa grande stupéfaction et surtout à son corps défendant, une inscription : en compensation, il mangeait régulièrement, en quinze jours, ses cinq cents francs mensuels de pension. Louis de Vauvray, s'il

travaillait peu, n'employait guère mieux pour cela les nombreux loisirs que lui faisait sa paresse. Préférant le sans-gêne des plaisirs du quartier latin aux distractions plus sévères et moins décolletées du monde, il avait toujours négligé, sans remords, plusieurs maisons charmantes où son nom l'eût fait favorablement accueillir. La seule connaissance qu'il eût conservée, en dehors de son cercle d'intimes, était celle de ce même vieillard, M. de Lormes, avec lequel nous le trouvons au début de cette histoire. C'est qu'aussi M. de Lormes, vieil ami du baron de Vauvray et ancien gentilhomme de la Chambre sous la Restauration, avait, grâce à sa tolérance et à son tact parfaits, mis tout à fait le jeune homme à son aise. Quelquefois, il est vrai, il effleurait le chapitre des remontrances, mais c'était toujours avec une telle bonhomie et un si charmant laisser-aller, qu'il eût été impossible à Vauvray de se fâcher. Au moment

où nous mettons en scène ces deux personnages, voici ce qu'ils disaient :

— Elle est charmante, monsieur de Lormes.

— Vous trouvez, mon cher Louis? cela m'étonne de votre part.

— Comment donc! J'aurais cru que, dans cette circonstance, mon opinion avait la fidélité de l'écho...

— Certes, aussi ce qui m'étonne n'est point que vous trouviez mademoiselle de Gauville une personne accomplie... mais bien au contraire, que lui rendant si parfaitement justice, vous vous priviez si facilement de la voir.

— Bah! il faudrait pour la voir aller dans le monde...

— Ce qui est terrible, cher Louis?

— Pis que cela : ennuyeux,

— Oh! sur ce point, je suis tout à fait de votre avis... Seulement, je vous avouerai qu'à force d'abuser de cet ennui, j'ai si bien fini par

en prendre l'habitude, que je ne pourrais plus aujourd'hui m'en passer... sans m'ennuyer beaucoup.

Le jeune homme ne répondit à ce commencement d'attaque, ainsi qu'il en avait coutume, que par un bon et franc sourire, et continua à suivre du regard, avec beaucoup d'attention, mademoiselle de Gauville, qui passait alors avec son père et sa mère dans l'allée voisine. C'était, en effet, une délicieuse enfant, et les épithètes laudatives dont s'étaient servis M. de Lormes et Louis de Vauvray en parlant d'elle n'avaient rien d'exagéré.

Ce ne fut qu'après l'avoir tout à fait perdue de vue, que Louis reprit la conversation.

— Vraiment, dit-il, si le hasard me la faisait rencontrer de nouveau j'aurais peur pour ma misanthropie.

— Ce sacrifice que vous lui feriez ne serait

que l'accomplissement d'un devoir imposé par la reconnaissance.

— Je ne vous comprends pas!

M. de Lormes sourit, regarda son jeune ami d'un air tout paternel, quoique mêlé cependant d'une certaine dose de bienveillante raillerie.

— Vous n'êtes pas fat, mon cher Louis, dit-il enfin; eh bien! je vous apprendrai alors, sans détour, que mademoiselle de Gauville vous aime. C'est une petite découverte que j'ai faite dernièrement et dont je suis on ne peut plus certain.

— Moi! s'écria Louis de Vauvray, dont le visage, devenu d'abord affreusement pâle, se colora aussitôt d'une vive rougeur. Moi! monsieur de Lormes... c'est impossible!...

— Mon cher enfant, le mot impossible n'existe pas en amour.

— Mais, c'est que je n'ai rien fait pour le mériter, cet amour.

— Règle générale : lorsqu'un homme a réellement mérité l'amour d'une femme... il n'obtient que son amitié.. Ce que je vous dis là est élémentaire.

— Mais, c'est qu'en outre de cela, je suis un jeune homme perdu de réputation... Le monde que j'ai délaissé... Mes études, n'en parlons pas... Ma conduite...

— Oui, votre conduite?

— Non, non, mon cher monsieur de Lormes, mademoiselle de Gauville ne peut m'aimer et ne m'aime pas! s'écria de Vauvray d'une voix émue.

— Mon pauvre enfant, dit M. de Lormes toujours souriant, si vous étiez bien convaincu de ce que vous dites, vous y mettriez moins de chaleur. Du reste, j'avais oublié de vous prévenir que mademoiselle de Gauville a trouvé le

moyen de vous faire inviter à dîner, chez ses parents, pour demain. On voulait vous écrire, il y a quatre jours, mais j'ai pris sur moi de vous avertir sans façon. — Serez-vous libre demain?

— Comment donc, mais tout à fait à vos ordres! répondit le jeune homme, que cette nouvelle rendit radieux.

— Eh bien! soyez assez aimable pour venir me prendre chez moi vers les cinq heures, nous nous rendrons chez les Gauville ensemble. — Est-ce convenu?

— Très-volontiers.

M. de Lormes, se levant alors, prit le bras de Louis de Vauvray qui, silencieux, semblait réfléchir, et se dirigea vers une des grilles de sortie : l'horloge des Tuileries marquait alors six heures. Arrivé à la grille, M. de Lormes s'arrêta.

— A propos, Louis, dit-il, il est six heures, voulez-vous venir dîner avec moi?

— Merci mille fois, répondit le jeune homme, que cette question tira de sa rêverie, je ne puis accepter aujourd'hui.

— Vous êtes déjà engagé?

— Pas précisément, répondit Louis de Vauvray avec un commencement d'embarras, mais il faut que je rentre chez moi avant ce soir.

— Eh bien! alors j'insiste, nous dînerons vite, et je mettrai ma voiture à votre disposition.

— Je vous remercie bien sincèrement de nouveau, mais cela m'est impossible.

— Vous avez donc bien de l'amitié pour elle? dit M. de Lormes en souriant.

— Pour qui? demanda le jeune homme, cette fois tout à fait décontenancé.

— Mais pour votre entrave?

— Aucune, dit Louis de Vauvray, qui aima

mieux, à ce qu'il paraît, comprendre ce mot que d'en demander l'explication.

— Alors de l'amour?

— Oh! non, certes!

— Mon Dieu! mais vous m'effrayez, et vous êtes déjà à moitié perdu, mon pauvre ami! De l'amitié! cela s'oublie sans grands efforts. De l'amour! c'est plus violent, mais guère plus difficile à combattre... Tandis que l'habitude... l'habitude est une chose inexorable et dont on sort rarement vainqueur. Prenez garde, mon pauvre Louis, à notre époque de découragement et d'ennui, les plus belles natures se brisent presque toujours sur de grossiers écueils!

Du reste, nous reprendrons cette conversation un de ces jours. A demain.

—Au revoir.

Une fois que Louis de Vauvray eut vu s'éloigner la voiture de M. de Lormes, il prit vive-

ment sa course vers le quartier latin. Les pensées du jeune homme étaient, pour le moment, fort tumultueuses.

— Maudit vieillard, se disait-il à demi-voix, tout en traversant les quais sans prêter la moindre attention aux avertissements des cochers, maudit vieillard! il m'a tout attristé en réveillant en moi des pensées qui ne cadrent guère avec le monde dans lequel je vis : Un drôle de monde tout de même, où les femmes mettent le début de pair avec le dénouement, et où l'on ne reconnaît, pour ainsi dire, la différence des sexes qu'aux coups d'ongles et aux coups d'épées... Une jolie société dans laquelle j'ai dû prendre de bien excellentes manières... Aussi, je parierais qu'elle me trouve ridicule, de mauvais goût, déplacé... Ah bah! après tout, qu'est-ce que cela me fait!... Les femmes du monde ne valent certes pas les grisettes!

A cette dernière réflexion, formulée à demi-

voix, Louis de Vauvray s'arrêta brusquement et se frappa le front avec colère.

— Ce que je dis là, je ne le pense pas, s'écria-t-il à haute voix, et sans se soucier des passants, je veux me donner du courage à force de lâcheté. Non, ce serait une profanation que de mêler le nom de mademoiselle de Gauville avec celui de la première Amanda venue... Les Amanda sont de bonnes filles, si l'on veut, seulement, je ne sais trop comment elles s'y prennent, mais elles ne vous permettent pas un quart d'heure d'illusion d'aucun genre, tandis que mademoiselle de Gauville, avec cette retenue qui enchante et cette pudeur qui enivre lorsqu'elle disparaît à vos yeux par la force de la passion, est un rêve du ciel.

Tout en se livrant ainsi à ses réflexions, Louis de Vauvray, qui avait continué de marcher d'un fort bon pas, était arrivé rue Racine. Il

s'arrêta devant un hôtel garni d'apparence assez propre et respectable, puis il entra.

Au moment même où il franchissait le seuil de la porte, deux fenêtres, dont la première faisait partie de l'hôtel et dont la seconde appartenait à la maison située en face, se refermèrent vivement; la première sur une assez jolie fille, et la deuxième sur un étudiant fort débraillé et très-barbu.

Louis monta sans aucune précipitation les deux étages qui le séparaient de son logement (car c'était dans cet hôtel qu'il demeurait) : arrivé sur le palier, il trouva la porte de son appartement toute grande ouverte, et sur le seuil une jeune fille qui l'attendait.

— Mon Dieu! que tu es en retard, lui dit-elle.

— Est-ce que je ne suis pas libre, Amélie? répondit-il de mauvaise humeur.

— Tiens, quel genre! Bien obligée de l'accueil!

— Quel langage! dit Louis de Vauvray à demi-voix.

— Comment, quel langage!.... Il me paraît pourtant que je parle français,.. mais j'oubliais que monsieur ne fréquente plus que les femmes du grand monde! s'écria la jeune fille, dont les yeux commencèrent à briller de colère.

Louis de Vauvray, voyant qu'un ridicule orage planait sur sa tête, se tut pour l'éviter, mais il était déjà trop tard. Pendant une heure Amélie l'attaqua bravement, et ce ne fut pas sans avoir ingénieusement épuisé les mêmes reproches, sous vingt formes différentes, qu'elle arriva enfin à lui dire :

— Et vous m'aimez toujours?

— Peux-tu en douter? répondit Louis de Vauvray avec résignation.

— Eh bien! alors, je te pardonne, lui dit-elle, mais, en vérité, je suis trop indulgente... A présent, mettons-nous à table, car le dîner est servi depuis une heure et je meurs de faim.

La manière dont Louis de Vauvray avait fait la connaissance d'Amélie n'a rien d'assez original pour que nous en parlions, il avait suivi cette filière commune de cadeaux, de dîners et de protestations banales, par laquelle passent tous les jeunes gens dans ces amours aussi faciles que fréquents, et il était arrivé au dénouement sans surnumérariat. Le hasard, aidé peut-être par le charmant caractère de la grisette, empêcha cette liaison éphémère de mourir le premier jour. La facilité et la persuasion d'une rupture prochaine la prolongèrent encore, puis enfin l'habitude la cimenta et l'établit solidement. Louis fut charmé de trouver, en hiver, son déjeuner arrangé près du feu,

avec cette régularité consciencieuse que mettent les grisettes dans ces sortes de détails; ensuite de n'avoir plus à se mêler en rien des arrangements de la vie matérielle, et, enfin, de posséder un intérieur envié par ses amis et prôné à son café.

Du reste, sans être nullement distinguée par son langage, ainsi qu'on a déjà pu le voir, Amélie ne manquait pourtant pas d'une certaine élégance d'instinct qui se révélait par le choix modeste et heureux de sa toilette. On pouvait très-bien lui donner le bras dans la rue sans peur de se compromettre, et la faire passer, dans un cas extrême, pour sa cousine.

Douée d'une grande fraîcheur, elle jouissait de cette beauté un peu fade que l'on retrouve reproduite invariablement dans toutes les lithographies des journaux de mode. Aussi était-elle considérée, par la jeunesse des écoles, comme le type de l'idéal et l'ornement du

quartier. Au moral, bonne fille et bohémienne comme ses pareilles, rieuse et impudente dans les moments difficiles, et d'un magnifique enthousiasme dans les plaisirs; elle n'avait ni grandes qualités ni grands défauts, et devait facilement séduire un jeune caractère; cependant, quelqu'un d'habitué à la vie eût trouvé en elle, malgré l'élan et l'ardeur de sa nature, une désespérante monotonie.

A l'époque actuelle de cette histoire, les sentiments de Louis de Vauvray à son égard venaient de subir une baisse assez sensible. Ce changement, préparé par M. de Lormes chaque fois qu'il le voyait, fut achevé par la rencontre qu'il fit de mademoiselle de Gauville, qu'il connaissait un peu déjà, dans une de ses rares apparitions dans le monde. Cette fois il avait eu un objet de comparaison.

Aussi, certain de passer une partie de la journée du lendemain auprès d'elle, il ne put

de la nuit se livrer au sommeil; il dormit éveillé en se promenant dans des riants châteaux en Espagne qu'il bâtissait à plaisir.

— Bah! se disait-il parfois, lorsque la respiration d'Amélie, couchée dans une chambre voisine, le rappelait à la réalité. Bah! si mademoiselle de Gauville m'aime, qui pourrait s'opposer à mon bonheur? car les craintes exprimées par M. de Lormes au sujet de mon entrave, comme il dit, sont positivement exagérées... Si j'avais enlevé Amélie à sa famille, cela serait compromettant à tout jamais, je le conçois, mais une brave fille que l'on a courtisée pendant vingt-quatre heures peut fort bien se renvoyer en cinq minutes... Au total, Amélie n'a rien à me réclamer pour son passé, car loin de l'avoir détournée de ses devoirs, je l'ai, au contraire, trouvée errante dans les champs de la bohême, et je suis plutôt pour elle, selon sa manière de voir, une réhabilitation qu'un re-

mords... Elle couvrira maintenant avec mon souvenir beaucoup d'autres souvenirs malheureux... Le seul devoir que m'impose vis-à-vis d'elle ma rupture prochaine, — car je ne puis ni ne veux la garder, — est de ne point l'abandonner sans ressource. Toute la difficulté de cette rupture se réduit donc à une question d'argent., la chose la plus facile du monde à se procurer...

Le lendemain de cette nuit et du jour où s'était passée cette scène entre Amélie et de Vauvray, scène que nous n'avons fait qu'indiquer de peur d'être trop fidèle historien, Louis eut encore un nouveau combat à soutenir lorsqu'il annonça qu'il allait dîner en ville. Au moment où il allait sortir pour se rendre chez M. de Lormes, Amélie, après une certaine hésitation, l'arrêta :

— Ecoute, Louis, lui dit-elle, j'ai un aveu à te faire. Dans la maison située en face de la nôtre demeure un jeune étudiant, nommé Ferdi-

nand, qui me poursuit de ses hommages. C'est un jeune homme très comme il faut, qui me déplaît beaucoup.

— J'aime assez cet éloge et la conséquence que tu en tires ; mais à quoi bon me dire cela?

— C'est pour te prouver, Louis, que je n'ai rien de caché pour toi, et te faire sentir combien tu serais coupable si tu ne me rendais pas confiance pour confiance. — A présent, au revoir.

— Au revoir, répéta Louis de Vauvray qui, songeant qu'il allait voir mademoiselle de Gauville sous peu d'heures, descendit l'escalier quatre à quatre, sans penser davantage à M. Ferdinand. Cependant, le jeune homme n'était pas encore arrivé à l'extrémité de la rue Racine, — qui est fort courte, — que déjà M. Ferdinand, la bouche armée d'un énorme calorifère en écume de mer et la tête abritée sous un berret

basque, se montrait à son balcon. Amélie resta à sa croisée, afin de juger, en dernier ressort sans doute, si l'étudiant lui déplaisait réellement autant qu'elle voulait bien le dire.

II

Deux heures plus tard, Louis de Vauvray se trouvait assis dans le salon de M. de Gauville, entre son vieil ami M. de Lormes et mademoiselle de Gauville.—La contenance embarrassée de Louis décelait une véritable émotion ; aussi, ne fût-ce point sans plaisir qu'il entendit M. de Lormes réclamer une promenade dans le jardin.

Ce jardin, quoique situé dans Paris, au beau

milieu du faubourg Saint-Germain, était vaste et présentait, grâce à de magnifiques arbres séculaires, un air de campagne et de grandeur fort heureux. Une serre attenante au salon fut dignement appréciée par M. de Lormes, qui eut le bon goût de s'extasier à propos, et sans en être sollicité, sur toutes les plantes rares qu'elle renfermait.

— C'est, en effet, un grand dédommagement pour nous que cette serre et ce jardin, dit madame de Gauville, car nous sommes, hélas! cloués pour toute la saison, à Paris, par d'importantes affaires.

Ces paroles causèrent un grand plaisir à Louis de Vauvray, qui, du reste, gardait un silence embarrassé et s'obstinait avec opiniâtreté à détourner les yeux de mademoiselle de Gauville, chaque fois que son regard rencontrait celui de la jeune fille. Il eût pourtant donné dix années de sa vie pour oser la con-

templer à son aise; mais il y avait une si grande différence entre le faubourg Saint-Germain et le quartier latin, et surtout entre mademoiselle de Gauville et Amélie, que le pauvre garçon ne se sentait plus sur son terrain et manquait de confiance.

Au sortir de la serre, un petit sentier, coquettement recouvert de sable fin, serpentait dans le jardin, seule route que l'on pût suivre, à travers les plates-bandes. Il était impossible d'y tenir quatre de front... D'où il en résulta qu'une fois que madame de Gauville, son mari et M. de Lormes furent passés, Louis et Gabrielle se trouvèrent forcément l'un près de l'autre. Le jeune homme, pendant quelques instants, effleura de sa botte la bordure de buis qui se trouvait de son côté; il eût été impossible de se donner plus de mal pour éviter le contact d'un être informe et malfaisant qu'il n'en prenait pour s'éloigner de la charmante

enfant qui marchait près de lui. Il faut cependant rendre justice au pauvre étudiant, qu'il sentait sa gaucherie, et qu'à vingt reprises il fut sur le point de la réparer; mais à chaque résolution nouvelle, il reculait épouvanté de sa hardiesse, et rendait ainsi sa position de plus en plus difficile et désespérée.

Dieu sait combien de temps eût duré cet embarras extrême, si M. de Lormes ne fût venu au secours de Louis de Vauvray, en lui adressant quelques questions qui le forcèrent à engager la conversation avec mademoiselle de Gauville; Louis respira, il lui sembla qu'on venait de lui enlever de dessus la poitrine un poids énorme qui l'étouffait.

Une fois la glace rompue, une réaction s'opéra, ainsi que cela devait être, et de ridiculement taciturne qu'il avait été, Louis devint d'une expansion charmante. Sa botte, loin de

menacer encore les bordures de buis, marquait sur le sable son empreinte près de celle à peine visible qu'y laissait le mignon petit pied de mademoiselle de Gauville.

Jamais il ne s'était senti si heureux.

Mademoiselle de Gauville lui ayant demandé, pendant la conversation, s'il comptait passer les vacances cette année auprès de son père :

— Je devais partir dans deux mois, lui répondit-il.

— Cela vous reposera de vos études, reprit-elle avec un gracieux sourire de doute.

— Mon Dieu! mademoiselle, répondit-il en souriant également, les vacances sont un usage inventé par les professeurs.

— Usage que vous pratiquez toute l'année, messieurs de l'école, n'est-ce pas? Vraiment, monsieur de Vauvray, on raconte des choses fabuleuses sur l'existence que mènent les étu-

diants ; sur vos bals, vos usages, vos querelles de corps, vos complots politiques et sur vos duels! Tout cela me paraît effrayant, et je ne conçois pas que des parents osent livrer à de telles chances l'existence de leurs enfants!... Peut-être allez-vous me trouver bien indiscrète; mais je vous avoue que je serais fort aise si vous vouliez bien soulever un peu pour moi le voile qui couvre tous ces mystères, et me raconter quelques-uns de ces épisodes. Cela doit être bien curieux.

A cette question, Louis frémit ; la Chaumière et son allure décolletée, ses dîners fins le matin, ses mœurs aussi faciles que peu voilées, se représentèrent à son esprit; l'image d'Amélie, rapide comme une vision, — car il l'avait, certes, bien oubliée en ce moment, — passa devant ses yeux ; de telles pensées lui semblèrent, près de mademoiselle de Gauville, un affreux sacrilége, et il garda le silence.

Il paraît cependant que la belle fille d'Eve tenait à satisfaire sa curiosité, car elle reprit d'une voix insidieuse et contrariée à la fois à laquelle il n'était guère possible de résister :

— Je vois, monsieur, que ma demande, à part son indiscrétion, est encore très-embarrassante; veuillez donc m'excuser, je vous prie... Il est peut-être dans votre vie des mystères que l'on doit respecter!...

Ces dernières paroles, que mademoiselle de Gauville se fût, certes, gardée de prononcer si elle eût pu en comprendre la portée véritable, causèrent à Louis de Vauvray une vive douleur.

— Hélas! mademoiselle, dit-il après un moment de pénible silence, si je n'ai pas répondu de suite à votre demande, c'était par honte et par remords. Jusqu'à présent, j'ai

mené une vie indigne de moi, une vie de paresse et de laisser-aller qui m'a fait descendre au niveau des tristes camarades qu'elle m'a donnés. Aveuglé que j'étais par une coupable indifférence, je ne me suis point aperçu de toutes ces erreurs; il a fallu, mademoiselle, que le ciel, pour me sauver, me fît rencontrer un de ses anges.

Mademoiselle de Gauville rougit, et Louis reprit avec plus de feu encore :

— Ce n'est qu'aujourd'hui, mademoiselle, que j'ai compris, en faisant justice de mon triste passé, tout ce que l'on peut espérer de bonheur dans ce monde. Aussi, à partir de ce moment, ma vie va-t-elle prendre une face nouvelle; je sens en moi une énergie dont je ne me croyais pas capable, et je puis vous engager solennellement ma parole que si vous voulez bien remettre à un autre temps la question que vous m'adressiez tout à l'heure, j'y ré-

pondrai alors franchement et sans avoir à rougir. Une fois montée à ce diapason, la conversation devint si intéressante pour Gabrielle de Gauville et Louis de Vauvray, que lorsqu'à dix heures du soir, M. de Lormes se leva pour prendre congé, les deux jeunes gens regardèrent la pendule avec ébahissement. — Ils croyaient avoir à peine passé une heure ensemble.

— Je vous fais des compliments sur votre jeune ami M. de Vauvray, dit à demi-voix l'amphitryon en reconduisant M. de Lormes. Il est fort bien.

— Oui, et il aura un jour trente mille livres de rentes, répondit celui-ci.

— Et, de plus, il est de fort bonne famille, ajouta madame de Gauville. — Je compte sur vous pour nous l'amener quelquefois.

— Oh! quant à cela, mon concours est tout

à fait inutile, répondit M. de Lormes en souriant.

— Vous croyez? dit M. de Gauville en souriant également. — Eh bien! nous verrons.

Aussi, sur le seuil de la porte, M. de Gauville serra-t-il avec expression la main de Vauvray dans la sienne.

— Eh bien! mon jeune ami, demanda M. de Lormes à Louis lorsqu'ils furent montés en voiture, m'en voulez-vous pour la corvée que je vous ai imposée aujourd'hui? — Le monde est si ennuyeux!

— Oh! mon cher monsieur, répondit celui-ci avec un soupir, ne gâtez point par vos railleries votre bienfait.

— Soit; mais alors ne me laissez pas au moins mes vieilles craintes. Et votre entrave?

— Je suis trop heureux, mon cher monsieur, pour n'être point, en ce moment, avec vous, d'une entière franchise. Cette entrave dont vous

me parlez sans cesse, n'est qu'une pauvre fille qui a partagé mon oisiveté... et rien de plus. Notre liaison, formée par la paresse, n'est fondée sur aucun antécédent, aucune responsabilité, aucun passé... C'est une de ces liaisons qui n'engagent à rien; que pouvez-vous donc craindre ?

— Parbleu ! mon cher Louis, si vous étiez dans votre tort, et qu'au lieu d'une simple et insignifiante étourderie de jeunesse vous eussiez commis une vilaine action, vous pourriez peut-être bien perdre l'estime de vous-même, mais non point à coup sûr votre avenir. On ne songe généralement à briser ses chaînes, que lorsque ces chaînes sont presque saintes, sacrées, car alors la conscience de la responsabilité qui pèse sur vous vous conduit par la peur à l'infamie. Aussi, n'y a-t-il que les liaisons que l'on juge éphémères qui durent toujours...

— Oh ! vous exagérez.

— Prenez garde, Louis, dit sérieusement M. de Lormes, prenez garde ! les naufrages, mon cher enfant, n'ont ordinairement lieu que sur des bas-fonds de peu d'importance, qu'on ne redoute pas, et que les géographes, dans leur orgueil, ont dédaigné de marquer sur les cartes... Voilà où l'on se perd corps et biens.

En ce moment la voiture s'arrêta rue Racine, devant l'hôtel de de Vauvray où M. de Lormes avait ordonné de toucher, et le jeune homme descendit.

En entrant, il trouva Amélie déjà couchée et à moitié endormie.

— Ah ! c'est toi, dit-elle.

Louis s'attendait à une foule de questions auxquelles il était bien résolu de ne pas répondre ; aussi fut-il assez étonné en entendant la jeune fille lui dire simplement :

— Tu devrais bien laisser pousser ta barbe !

— Comme qui ? demanda-t-il.

Amélie se retourna dans son lit, sans répondre, et ferma tout à fait ses yeux engourdis par le sommeil.

— Parbleu ! dit Louis en riant en lui-même, comme M. Ferdinand !

III

Notre intention n'est pas de raconter les scènes plus orageuses que pathétiques, qui suivirent la déclaration de rupture que fit de Vauvray à Amélie. La jeune étudiante, qui se trouvait fort bien de sa position, fit une résistance désespérée. Elle parla d'abord d'aller voir M. de Gauville, puis de lui écrire et enfin de se tuer; mais comme le jeune homme, de son côté, montra une résolution inébranlable,

Amélie finit par accepter, tout en poussant d'affreux sanglots, les propositions pécuniaires qu'il lui faisait.

— Rosine mourra de dépit en me voyant le cachemire français que je vais acheter, s'écria-t-elle au milieu de ses larmes.

Cependant, à force d'obsessions, elle obtint de Louis de Vauvray qu'ils passeraient encore ensemble, selon son expression, une journée de garçon. Cette journée fut fixée au lendemain.

Le soir même, le cachemire fut acheté, et le jour suivant Amélie fit honte au soleil en se levant avant lui.

Amélie, profitant d'un amour au déclin comme elle eût profité d'un amour naissant, dressa un magnifique programme pour la journée. — Une voiture de remise devait les conduire à Montmorency. — A Montmorency courses à cheval, puis de là séjour à Enghien et promenades en bateau sur le lac. — L'avant-

dernier acte de cette journée suprême était un dîner champêtre, et le dernier une loge à l'Opéra.

Louis se décida à subir en entier tous ces projets; le bonheur de devenir libre lui rendait la résignation facile.

Une voiture de remise, fort convenable, vint en effet les chercher à sept heures et emporta rapidement Louis de Vauvray résigné et Amélie triomphante.

— Quel malheur que les voitures ne soient point conduites par des postillons ! dit la jeune fille en s'étalant complaisamment sur la banquette de devant.

— Pourquoi cela ? demanda Louis.

— Mais parce qu'ils feraient claquer leurs fouets, et que toutes les femmes du quartier me verraient passer, répondit-elle avec modestie.

Deux heures plus tard ils étaient à cheval

dans les bois de Montmorency. La promenade durait déjà depuis assez longtemps, au grand soulagement de de Vauvray, qui la prolongeait le plus possible; car il pensait qu'il y avait moins de danger, pour lui, d'être rencontré dans les bois que partout ailleurs, lorsqu'au détour d'une allée Amélie poussa une exclamation de surprise.

— Tiens, quel hasard ! s'écria-t-elle.

Louis leva la tête et aperçut une cavalcade de jeunes gens montés, comme ils l'étaient eux-mêmes, sur de mauvais chevaux de louage. — Parmi ces jeunes gens, il y en avait un surtout de fort remarquable par le débraillé de sa toilette et par son air tapageur : il semblait être le chef de la bande.

Un berret basque, crânement incliné sur sa tête, garantissait à peine sa figure barbue contre les atteintes du soleil. Du reste, il semblait fort gai, et des yeux brillants permettaient de

supposer que le punch et l'eau-de-vie n'étaient pas tout à fait étrangers à cette gaîté.

— Messieurs, s'écria-t-il en se retournant vers ses compagnons, attention à la politesse française, voici une fée.

Dirigeant alors son cheval vers Amélie, il tendit une main à la jeune fille.

— Comment ça va-t-il ce matin, mon petit ange? lui demanda-t-il.

— Fort bien, monsieur Ferdinand, répondit-elle en rougissant jusqu'aux oreilles.

— Nous nous promenons avec m'sieu?... Eh bien! c'est peu gai... mais en tous cas bonne chance.

Et suivi de ses camarades, qui admiraient son aplomb et son rare savoir-vivre, M. Ferdinand s'éloigna en entonnant un larifla, et en saluant ironiquement Louis de Vauvray qui fit un suprême effort sur lui-même pour maîtriser sa colère.

— Est-il drôle! est-il drôle! s'écria Amélie, lorsqu'elle eut perdu de vue le brillant Ferdinand. En voilà un garçon qui doit être aimé des femmes!...

Louis de Vauvray était de trop bon goût pour songer à faire des reproches à la jeune fille, et, quoiqu'il s'applaudissait en lui-même de la modération qu'il avait montrée pour éviter une scène scandaleuse dont le bruit eût pu parvenir jusqu'aux oreilles de mademoiselle de Gauville, sa figure pâle et ses traits contractés prouvaient qu'il regrettait cependant, jusqu'à un certain point, son sacrifice.

La journée s'acheva tant bien que mal, et Louis vit arriver avec joie l'heure du dîner. Le dîner fini, il ne lui restait plus à subir que l'Opéra, mais il avait loué une loge grillée.

A peine de Vauvray et Amélie étaient-ils installés à Enghien dans le jardin du restaurant qu'ils avaient choisi, qu'une bande de jeunes

gens y fit bruyamment irruption, et vint se placer à une table située à côté de la leur. Ces jeunes gens étaient M. Ferdinand et ses amis.

— Bon! le voilà encore! dit Amélie à voix basse, et en arrangeant à la hâte le désordre de sa coiffure. Est-il donc drôle et amusant!...

— Tiens, ma fée! s'écria Ferdinand en apercevant Amélie. En v'là une chance. — Eh bien, petite! continua-t-il en désignant de Vauvray par un clignement des yeux, m'sieu nous a-t-il bien ennuyée?...

Cette charmante et heureuse plaisanterie souleva parmi les amis du brillant étudiant un immense éclat de rire.

Louis de Vauvray se leva d'un bond, puis faisant un nouvel effort sur lui-même, pour se rendre maître de la colère qui grondait dans sa poitrine, il s'avança vers M. Ferdinand, que ce mouvement avait tout déconcerté.

— Monsieur, lui dit-il froidement, quand je

donne le bras à une femme, fût-elle la dernière de toute la terre, j'exige qu'on la respecte comme on me respecterait moi-même. J'ai pu déjà, une première fois, pardonner à votre insolence, en faveur de votre manque de savoir-vivre, cette fois-ci la commisération est au-dessus de mes forces. Je regrette de me trouver engagé dans une aussi sotte affaire, je l'avoue, mais ma foi, tant pis pour vous. — Vous l'avez voulu.

En parlant ainsi, de Vauvray retira une carte de son carnet de visite, et la présenta avec politesse à M. Ferdinand, qui semblait stupide d'étonnement, puis il regagna tranquillement sa place et se mit à dîner comme si rien ne s'était passé.

— Tu viens de faire du joli, lui dit Amélie à voix basse et d'un ton de reproche. — Un jeune homme si gentil et si drôle... C'est sa manière de s'amuser. — Voilà tout.

Après avoir ainsi défendu M. Ferdinand la grisette ne s'occupa plus qu'à terminer promptement le dîner, car l'Opéra l'attendait, et quoi qu'il fît une chaleur de vingt-cinq degrés Réaumur, elle n'eût point consenti à perdre le lever du rideau.

— Cocher! à l'Opéra! dit-elle assez burlesquement en montant dans sa voiture de remise.

Pendant tout le temps du dîner, M. Ferdinand avait gardé un farouche silence; mais, en compensation, il avait vidé coup sur coup plusieurs bouteilles de vin. Il sentait fort bien que sa conduite envers de Vauvray et la fermeté de ce dernier l'avaient un peu dépopularisé auprès de ses amis, et il se reprochait avec rage de n'avoir point montré plus d'énergie et d'à-propos.

— Messieurs, dit-il en se levant sur ses jambes chancelantes, nous allons partir.

— Pourquoi donc? s'écrièrent ses amis avec étonnement.

— Parce qu'il faut que je me trouve à l'entrée de l'Opéra avant le voisin... J'ai besoin de lui parler.

— Eh bien! pourquoi ne lui as-tu pas parlé plutôt ici, lorsqu'il y était tout à l'heure? demanda un jeune homme de la bande des étudiants.

— Parce qu'il n'y avait pas assez de témoins pour faire honte à ce *monsieur*... Vous comprenez que si je n'ai rien dit, c'est que j'avais mes raisons pour cela... Or, voici ce que je compte faire : — Je lui retirerai sa fée du bras lorsqu'il sera au moment d'entrer avec elle à l'Opéra, puis, la prenant par la taille, je l'embrasserai publiquement... Qu'en pensez-vous?

Les amis de Ferdinand tombèrent en extase devant cette crânerie, et s'empressèrent de prendre une voiture qui les conduisit à Colom-

bes, d'où ils montèrent en chemin de fer. — Grâce à cette correspondance, ils arrivèrent à l'Opéra une demi-heure avant de Vauvray et Amélie.

— Qu'un de vous, messieurs, reste en sentinelle, dit Ferdinand, pendant que je vais prendre un verre d'eau sucrée, car j'ai les nerfs agacés, et je ne voudrais point tuer ce petit monsieur. On viendra m'avertir lors de son arrivée.

Ferdinand entra alors dans le divan qui fait le coin du passage de l'Opéra. Une demi-heure après, l'ami de Ferdinand accourut lui annoncer que le remise débouchait par le coin de la rue Le Pelletier.

Le belliqueux étudiant se leva avec peine, ses jambes tremblaient; il avait le teint animé, les yeux hagards. Il paya sept grogs au garçon au lieu d'un verre d'eau sucrée, et sortit.

Quelques secondes après il se trouvait face à

face avec Louis de Vauvray, qui venait de descendre de voiture et donnait son bras à Amélie.

En voyant la contenance tranquille de son adversaire, Ferdinand sembla hésiter. Cependant, la présence de ses amis le ramena à son triste projet; il marcha donc résolûment vers la jeune fille, et la retirant violemment du bras de Vauvray, ainsi qu'il l'avait annoncé, il déposa sur ses lèvres un bruyant et cynique baiser. Au même instant la canne flexible que tenait de Vauvray à la main, s'abattit en sifflant, et Ferdinand, poussant un rugissement de colère et de douleur, tomba lourdement par terre.

Lorsqu'on le releva, on vit une honteuse balafre qui lui coupait le visage. Ses amis décidèrent qu'un duel devait avoir lieu le lendemain au point du jour, puis ils l'emmenèrent.

Quant à de Vauvray, afin d'éviter le scandale d'un rassemblement populaire, il était entré à l'Opéra.

IV

Le lendemain, dès cinq heures du matin, Louis de Vauvray, assisté de deux de ses amis, attendait M. Ferdinand dans une des prairies de Gentilly.

— Ma foi, mon opinion est que nous devons partir, dit un des deux témoins en regardant sa montre qui marquait six heures. Puisque ces messieurs, contrairement à l'usage, n'ont point voulu nous accorder le temps nécessaire pour

régler ce duel, et qu'à présent ils se font attendre, je ne vois pas pourquoi nous n'userions pas de nos droits.

— Mon cher ami, dit Louis de Vauvray, dont la toilette irréprochable, — il était tout en noir, — contrastait avec l'heure matinale du rendez-vous, l'injure est trop grave pour que nous n'ayons pas un peu d'indulgence.

— Bah! dit le second témoin, un attaché d'ambassade, vous exagérez, de Vauvray. Est-ce que vous croyez bonnement que des gens qui fixent une rencontre à cinq heures du matin sont susceptibles de sentir une injure?... Tiens, pourtant... les voilà... ma foi!... c'est heureux.

En effet, M. Ferdinand, la pipe à la bouche, et dans un costume des plus négligés, s'avançait, suivi par ses deux témoins, d'un air superbe. De temps en temps, il poussait un éclat de rire bruyant, ou entonnait un commence-

ment de chanson ; seulement il était affreusement pâle.

— Messieurs, dit l'attaché d'ambassade, après avoir salué très-poliment les témoins de la partie adverse, veuillez, je vous prie, pour réparer le temps que vous nous avez fait perdre, nous indiquer quel est l'endroit le plus près d'ici, convenable pour terminer cette affaire ; car, en vérité, ajouta le jeune homme avec dédain, ces parages me sont tout à fait inconnus.

— Il y a à cent pas d'ici une carrière déserte, cria M. Ferdinand d'une voix formidable.

— Pardon, monsieur, se hâta de dire l'attaché d'ambassade, ce n'est point vous que j'ai eu l'honneur d'interroger. Jusqu'au moment du combat, votre rôle est tout à fait passif, et il vous est parfaitement permis de garder le silence.

M. Ferdinand baissa la tête. Cette prétendue politesse, froidement impertinente, lui en im-

posait ; c'était pour lui quelque chose d'inconnu.

Cinq minutes après, les six jeunes gens étaient arrivés à la carrière désignée ; les armes avaient été chargées (car M. Ferdinand avait choisi le pistolet) et la distance mesurée, — on devait se battre à vingt pas.

— J'espère, mon cher monsieur, dit à voix basse l'attaché d'ambassade à Louis de Vauvray, que vous n'allez point me tuer ce vilain sapajou. Le motif du duel est si malheureux et les témoins de notre adversaire si peu... choisis, que nous serions couverts de ridicule en cour d'assises.

— Ne craignez rien, mon cher Charles, répondit de Vauvray sur le même ton, cette folie est ma dernière, et je désire qu'elle ait le moins de retentissement possible.

— Du reste, reprit l'attaché d'ambassade, le sapajou a perdu son sang-froid, et les pistolets

ont d'affreux guidons. Vous ne courez guère de danger.

Se retournant alors pour placer les adversaires, l'attaché d'ambassade aperçut M. Ferdinand en manches de chemise; son habit était à ses pieds. Le jeune homme haussa imperceptiblement les épaules.

— Mais, monsieur, dit-il en s'adressant à Ferdinand, nous ne sommes pas ici pour nous battre à coups de poings. — Cachez-moi donc votre chemise toute maculée de points de mire. — C'est bien assez déjà que vous ayez une cravate rouge. Que diable, quand on se bat on devrait savoir ces choses-là!

M. Ferdinand, évidemment troublé, remit son habit sans rien dire.

— Allons, monsieur, reprit l'attaché d'ambassade, M. Louis de Vauvray vous a si gravement insulté, qu'il désire que vous tiriez le premier; faites feu.

M. Ferdinand parut ne pas entendre.

— Mais, tirez donc, lui cria de nouveau le témoin de Vauvray, qui s'était mis d'une dizaine de pas de côté.

L'étudiant, comme s'il eût été réveillé en sursaut, ouvrit de grands yeux, puis avançant brusquement le bras, sans viser, il appuya machinalement le doigt sur la détente de son pistolet.

Une détonation retentit.

Louis de Vauvray fit un pas en avant, étendit ses deux bras, ferma les mains comme s'il eût voulu se retenir au vide, et tomba lourdement par terre.

FIN DE CELA N'ENGAGE A RIEN.

UN BUREAU DE PLACEMENT

OU LA ROUE DE LA FORTUNE.

ÉPISODE DE LA VIE DE BOHÊME.

Notre ami N***, le millionnaire, nous avait invités à dîner au Café de Paris ; et, quoique le plus âgé d'entre nous ne comptât pas plus de trente-sept ans, personne au dessert ne se trouvait gris. Ce singulier phénomène moral, avec lequel notre tempérance n'avait rien à démêler, provenait tout bonnement de ce que les convives, honnêtes bohémiens de Paris, s'il en fut

jamais, étaient tous, certes, inaccessibles à l'excès du superflu comme à celui de la privation. Du reste, l'ivresse s'était réfugiée dans la conversation, et nos éclats de voix, par trop immodérés, eussent pu faire supposer à un étranger que notre dîner était un dîner donné par souscription.

— Mon Dieu! est-il heureux, ce drole de N***, d'être si riche, que ce festin babylonien n'est pour lui qu'un ordinaire! s'écria tout à coup une voix qui domina le tumulte.

— Bah! répondit N*** avec indifférence, la richesse ne fait pas le bonheur.

— Mon cher millionnaire, ceci est de l'opéra-comique! laissez-moi donc tranquille!... Ne vas-tu pas vouloir me prouver à présent que tu n'es pas plus heureux avec tes millions, qui produisent des rentes sans que tu t'en mêles, à chaque instant de la journée, même pendant ton sommeil, que moi, par exemple, qui gagne

à peine quelque chose comme quatre à cinq mille francs par an, à force de travail... Parole d'honneur, ton paradoxe atteint jusqu'à la témérité.

— Mon pauvre ami, répondit tranquillement notre ami N***, tu as tort de te plaindre; je te trouve fort heureux. Tu es jeune, gai, insouciant, aimant le plaisir et invité à toutes les fêtes; ton nom, sans être illustre, est connu; et, quoiqu'il n'y ait pas un seul journal dont tu n'aies occupé le rez-de-chaussée, tu passes toujours pour un garçon d'esprit!... Va, crois-moi, ne rêve pour ton avenir qu'une longue prolongation de ton présent, et prie Dieu surtout qu'il te garde, même au prix du bonheur que tu envies, de passer par les terribles épreuves que j'ai eu à supporter.

— Toi, des épreuves!... Charmant!... Une femme qui t'aura fait marchander son amour un jour de trop!...

— Non, répondit notre ami N***, le millionnaire, en souriant mélancoliquement ; mais le suicide, qui m'offrait pour ma misérable existence l'abri d'une tombe sans épitaphe, et avec lequel, un jour de plus, j'eusse fait marché.

Cette réponse de notre riche amphitryon, et surtout le ton dont il la fit, arrêta court la conversation, et Amédée ne put retenir un ah! plein d'étonnement.

— Contez-nous donc cela, mon cher N***, lui dit-il. Vraiment, j'avais cru jusqu'à ce jour que la richesse n'était pour toi qu'une habitude d'enfance.

Nous approchâmes nos chaises de notre ami N***, qui commença aussitôt de bonne grâce, et sans se faire prier :

— Je ne suis pas égoïste, mes bons amis, nous dit-il, et je ne veux pas profiter de votre étonnement pour vous raconter ma vie entière. Je me contenterai d'un épisode... Du reste, gar-

dez-vous bien, si mon récit vous ennuie, de pousser la condescendance jusqu'à attendre pour m'interrompre, une fin de phrase.

« Un soir d'hiver, je ne vous dirai pas en quelle année, vers les sept heures du soir, je franchissais le seuil d'un de ces abominables restaurants, affreuses sentines que la police ne tolère probablement à Paris qu'afin d'empêcher Ugolin de renaître de ses cendres. Je n'avais rien pris de la journée; il faisait un froid de dix degrés, et je tombais de faiblesse.

« Mon appétit un peu calmé, — car à mon début j'aurais humilié un Cafre et battu un anthropophage, — je reconnus, assis à la même table que moi, un jeune homme dont j'avais fait la connaissance quelques jours auparavant, dans l'antichambre d'un bureau de placement, et dont la conversation m'avait vivement intéressé. — Il était fort pâle et paraissait accablé. Il me salua poliment.

« — Eh bien! monsieur, lui dis-je après lui avoir rendu sa politesse, avez-vous enfin obtenu une place?

« — Non, me répondit-il après un soupir, et vous?

« — L'on m'en promet une pour demain!

« — Hélas! je n'ose vous en féliciter. Figurez-vous, monsieur, que lorsque j'eus le malheur de mordre à ces grappes d'annonces coquettement lithographiées qui pendent aux portes de ces décevants bureaux, j'avais encore quelques centaines de francs en réserve; mais la misère me faisait peur, et je voulais prendre mes précautions à l'avance. Le premier jour, je fus si sottement généreux, que l'on me promit, grâce à une protection occulte, de me faire nommer sous peu secrétaire d'ambassade! J'eus beau me défendre d'une telle position, que mon peu de mérite me rendait indigne d'occuper, mon honnête industriel ne voulut rien enten-

dre, et me donna rendez-vous pour le lendemain.

« — Eh bien?

« — Eh bien! le lendemain il m'annonça avec désespoir qu'un vote maladroit de député avait, la veille, momentanément suspendu son influence.

« — Et vous avez pu ajouter foi à ces grossiers mensonges?

« — Eh! monsieur, me répondit tristement mon voisin de table, dont la figure fine et intelligente portait une telle empreinte de souffrance résignée, que, malgré ma propre misère, elle me faisait peine à voir. — Eh! monsieur, à quoi ne croit-on pas quand on n'a plus pour se soutenir que la suprême espérance du hasard? Est-ce que le voyageur égaré dans les déserts d'Afrique ne rassemble pas, haletant, ses dernières forces pour courir vers une montagne de sable qui lui paraît, vue de loin, un lac

pur et paisible, dormant à l'ombre de grands palmiers. Les mirages existent aussi bien dans la nature morale que dans la nature physique : toutes les douleurs sont sœurs et se donnent la main.

« — C'est vrai, vous avez raison, et je dois avouer que moi-même j'ai été pris, malgré la sotte observation que je viens de vous faire, à des leurres qui valaient, certes, votre secrétariat d'ambassade. — Continuez, je vous prie.

« — Du reste, l'industriel, en compensation de cette bonne occasion perdue, m'assura qu'il me ferait entrer chez un prince russe en qualité de précepteur, l'enfant mourut quelques jours après. Je ne vous dirai point, monsieur, la prodigieuse imagination de cet homme ; car je crois que, malheureusement, vous avez eu occasion de vous en apercevoir. Certes, si son goût ne le portait pas à vivre des drames de la vie privée, il serait un de nos plus féconds vau-

devillistes. Pendant trois mois, et pour quelques centaines de francs, il a fait avec moi du Molière en action. En vingt-quatre heures, — et il ne s'est jamais répété, — je l'ai toujours trouvé l'homme de l'espoir et celui de la catastrophe.

« — Dites du mensonge !

« — De la catastrophe, monsieur ! ne comptez-vous donc pour rien, dans la vie d'un malheureux, un espoir évanoui et un jour perdu ?

« — Et à présent ?

« — A présent que je n'ai plus rien, il me sourit encore assez honnêtement, car il ignore qui l'emportera dans mon cœur, de l'abattement ou de la colère.

« Le jeune homme se tut un moment ; puis, élevant ensuite la voix :

« — Savez-vous, monsieur, quels mots on devrait forcer ces ignobles spéculateurs à graver sur le fronton de leurs boutiques ?

« — Non.

« — Honte ou suicide, me dit-il, mais cette fois d'une voix basse et timide et en rougissant jusqu'aux oreilles.

« — Mais pardon, monsieur, reprit-il après un nouveau silence, peut-être manqué-je de tact en abordant un pareil sujet de conversation ?

« — Du tout, vous m'avez tout bonnement raconté ma propre histoire.

« — Vous aussi ! »

« Ces deux mots furent dits avec tant d'âme, et me révélèrent chez ce jeune homme, qui m'était cependant presque inconnu, une si sublime abnégation, que, sans me rendre compte de mon action, je me levai vivement et serrai ses mains dans les miennes.

« — Vous pardonnez, n'est-ce pas ? balbutiai-je tout attendri ; mais le malheur rend frères. »

« Peut-être en ce moment étions-nous tous les deux de fort mauvais goût et parfaitement ridicules; mais je puis vous jurer, mes amis, que jamais de ma vie je ne fus plus délicieusement ému.

« Une fois que nous eûmes recouvré le sang-froid, nous reprîmes notre conversation :

« — Et que comptez-vous faire demain, pauvre victime ? lui demandai-je.

« — Ce que j'ai fait aujourd'hui : retourner voir cet homme que je méprise et dont je n'attends rien, mais qui est, au total, ma dernière planche de salut ; et qui sait, ajouta mon nouvel ami en accompagnant ses paroles d'un sourire qui me fit mal, peut-être trouverai-je en chemin un billet de banque... Il se perd des billets de banque tous les jours dans Paris, n'est-ce pas ? Mais bah ! ce doit être M. de Rothschild qui les aperçoit en descendant de sa voiture... Et vous, quelles sont vos intentions ?

« — Comme vous j'irai voir encore cet homme, mais j'emporterai une canne avec moi.

« — De la violence ! soit... nous sommes au reste assez malheureux pour avoir le droit de satisfaire tout caprice qui se trouve à notre portée. Seulement vous semblez oublier que la misère vous empêchera de vous procurer cette canne que rêve votre vengeance, car l'extrême pauvreté a encore cela de charmant, qu'elle détruit tout projet sensé par l'impossibilité des moindres détails.

« — Très-bien ! alors j'irai comme un misérable... avec un bâton ; tout le monde peut se procurer un bâton. »

« Après d'autres propos tout aussi affligeants, nous nous séparâmes assez brusquement ; nous avions tous les deux besoin de pleurer ; et, quoique nous nous fussions avoué notre profonde misère, nous nous conservions encore,

chacun de notre côté, la dernière de toutes les pudeurs... celle des larmes.

« J'ignore ce que devint cette nuit mon sosie social; quant à moi, je parvins à me glisser, sans être vu de mon portier, le représentant naturel de mon propriétaire, dans ma mansarde, où je restai jusqu'au lendemain matin en proie à une épouvantable fièvre de colère et sans pouvoir fermer les yeux.

« Le lendemain, j'avais pris une détermination inébranlable. A peine levé, je me dirigeai vers le bureau de placement, portant sous mon bras une espèce de massue comme osent seuls en exhiber encore les voleurs de mélodrame.

« A mesure que j'approchais, je sentais ma résolution grandir, et, lorsque je franchis le seuil de la pièce obscure dans laquelle se tenait l'immonde courtier, j'eus toutes les peines du monde à ne pas anticiper sur ma résolution.

« Mon entrée dut être, malgré moi, je crois,

quelque peu dramatique, car mon homme s'arrêta au beau milieu d'une querelle assez animée qu'il avait avec un de ses commis, et recula instinctivement de quelques pas.

« — Ah ! c'est vous, mon cher monsieur de N***, s'écria-t-il enfin en essayant de sourire, quel bon hasard vous amène ?

« — Une envie. »

« Il recula encore.

« — Une envie ! répéta-t-il en voulant grossir sa voix, et... laquelle ?

« — Celle de causer... sans être interrompu.

« Je pris aussitôt une chaise et m'assis crânement dessus, à cheval, mon gourdin planté droit devant moi : je devais être du dernier commun.

« — Monsieur, dis-je à l'industriel, je ne viens ni pour vous traiter d'infâme, ni pour vous prouver que vous êtes un fripon ; je n'ai pas de temps à perdre. Vous m'avez exploité, c'était

votre métier, et je ne vous en veux pas... Mais moi, je meurs de faim, et je tiens à vivre, c'est mon droit. Si d'ici à deux heures vous ne me trouvez pas une place, je vous tue. A présent, réfléchissez.

« Les exploiteurs de la crédulité humaine, en petit comme en grand, sont généralement physionomistes, et se connaissent surtout en désespoir. Le mien était tellement réel et terrible, que l'industriel, épouvanté, jugea à propos de courber la tête.

« — C'est un délai bien court, que deux heures pour vous placer convenablement, monsieur, me dit-il avec amitié; car remarquez bien qu'en cette circonstance votre éducation vous nuit beaucoup plus qu'elle ne vous aide... Si vous étiez un homme du peuple, rien ne me serait plus facile que de trouver un emploi à votre portée, mais comment vous parler sans

rougir, vous, jeune homme distingué, d'une occupation matérielle?... La fatigue...

« — Est un bienfait, comparée à la souffrance. J'accepterai ce que vous m'offrirez; parlez.

« — Je n'oserai jamais, je le répète...

« Je haussai les épaules de pitié.

« — Allons donc, trève de pudeur... Je le veux.

« — C'est bien, monsieur; vous allez être obéi. Jean, continua-t-il en s'adressant à une espèce de gamin débraillé, accroupi auprès du poêle; conduis monsieur rue Saint-Maur, chez ce fabricant qui demande un homme de peine.

« Celui qu'il appelait Jean se dirigea sans répondre vers la porte, et j'allais également sortir, lorsqu'il me sembla que le commis qui, lors de mon entrée, se disputait avec l'industriel, me faisait des signes d'intelligence. Je pensai que le pauvre hère regrettait la pacifique issue de cette entrevue, dont le début avait été

si menaçant pour son maître, et qu'il se lamentait. Du reste, n'ayant pas de prétexte pour rester, et attachant très-peu d'importance à ce petit incident, je suivis mon affreux petit conducteur.

« Une fois arrivé rue Saint-Maur, rue déjà si solitaire et si délabrée dans son ensemble, il entra dans la plus vilaine de toutes ses maisons.

« Après avoir traversé une cour sombre, et tellement étranglée entre de hautes murailles qu'elle eût pu très-convenablement remplir le rôle d'oubliette aux temps de la féodalité, il ouvrit une vieille porte toute vermoulue.

« — C'est ici, me dit-il.

« Je fus pendant quelques instants sans rien distinguer, car la pièce dans laquelle je me trouvais était très-vaste, et à peine éclairée par un faible jour de souffrance : elle se composait de quatre murs crevassés, lézardés, couverts de

mousse et suintant l'humidité à travers leurs pores pierreux ; le sol inégal et flasque gardait l'empreinte du pied.

Au milieu de cette espèce de cave, était placée une roue énorme s'enchevêtrant dans un mécanisme assez compliqué et fort grossier. Il me fut impossible de me rendre compte du but et de l'utilité de cette machine.

« — Voici votre affaire, me dit mon conducteur, en me désignant du doigt cette roue, — tournez moi ça, — le plus que vous pourrez... c'est dur, c'est vrai... Mais dame ! les temps sont aussi durs... chaque tour que vous ferez sera marqué par un cran... chaque cran coûte dix centimes.

« Il me fit alors un salut assez équivoque et partit sans me donner d'autres explications. »

« Je vous ferai grâce, mes amis, des tristes réflexions qui m'assaillirent. — Un des grands mérites des conteurs est de supposer à leurs

auditeurs l'intelligence du commentaire et du développement. — Amédée, je ne dis pas cela pour toi, mon garçon. — Toujours est-il que, prenant bravement mon parti, je jetai bas mon habit et commençai mes nouvelles fonctions.— Mais hélas ! triste déception ! malgré mes efforts surhumains, malgré ma rage même, la roue resta inébranlable.

« Ce contre-temps me fit éprouver une des plus violentes douleurs que j'aie jamais ressenties de ma vie. Il était donc vrai que ma stupide éducation me rendait impropre même à gagner le pain de la misère à la sueur de mon front !...

« Cependant, mon premier mouvement de découragement passé, je me remis à ma tâche avec une obstination furieuse... Cramponné à l'informe machine, je fis des efforts désespérés.

« Au bruit du premier cran qui tomba, j'é-

prouvai un incroyable mouvement de triomphe... je me trouvais réhabilité.

« Après un pareil travail de trois à quatre heures, exténué et brisé par la fatigue, je m'étais arrêté, lorsque la porte de mon espèce de cachot s'ouvrit, et mon affreux petit guide entra suivi d'une seconde personne. Je poussai un cri de joie et de surprise en reconnaissant mon jeune ami de la veille, mon frère de choix et de malheur.

« — Monsieur, me dit l'aide de camp de l'industriel, mon maître vous envoie, dans le cas où vous renonceriez à votre tâche, un successeur.

« Il s'approcha alors de la machine.

« — Trois crans ! s'écria-t-il en me considérant avec une admiration inquiète et en quittant son air narquois.

« — Pauvre enfant, dis-je à mon jeune ami ; vous venez donc, vous, si faible et

vous, dont toutes les forces sont concentrées dans l'âme... recueillir mon héritage de travail... mais c'est folie, cher frère!...

« — Mon frère, me dit-il en m'interrompant, je ne suis ni assez faible, ni assez fort pour supporter la misère... Je n'ai point la force qui donne la résignation, ni la faiblesse qui conduit au crime... Mais tout cela pourrait changer... et j'ai peur... La question de force physique est donc pour moi une question de salut et d'honneur; — ne me découragez pas!

« A son tour il se dépouilla de ses vêtements et mit à nu ses pauvres membres blancs et délicats comme ceux d'une femme; puis, pliant son corps gracieusement et sans efforts apparents, il imprima à la roue un rapide mouvement de rotation :

« — Convenez-en mon frère, me dit-il simplement, vous m'aviez mal jugé.

« Je restai stupide d'étonnement et d'admiration.

« — Mais, reprit-il en s'avançant vers moi, embrassons-nous et partez; votre présence m'attristerait et votre souvenir, au contraire, me soutiendra.

« En me parlant ainsi, il avait l'air gai et tranquille; mais je remarquai sur ses lèvres un mince filet de sang!... Il me parut sublime!

« J'entrais à peine dans la rue, qu'un individu d'assez équivoque apparence m'arrêta par le bras.

« — Ah! monsieur, me dit-il, je regrette bien que vous n'ayez pas remarqué ce matin mes signes d'intelligence; cela vous aurait épargné une humiliation inutile.

« — Quelle humiliation? demandai-je à cet homme que je reconnus pour le commis de l'industriel.

« — Voici le fait, me répondit-il en jetant un regard d'espérance sur mon gourdin.

« Mon ex-patron, car il vient de me signifier mon congé, n'ayant qu'un but, celui d'exploiter les pauvres diables qui s'adressent journellement à lui, se trouve souvent exposé à leur colère... or, ne possédant aucune relation d'affaires véritables, et incapable par conséquent de disposer de la moindre place, il lui fallait cependant trouver un moyen pour se mettre à l'abri et se délivrer de toutes ces importunités menaçantes... et voici ce qu'il a imaginé.

« Lorsqu'un client est arrivé aux dernières limites de la patience, il s'excuse auprès de lui de ne pouvoir lui procurer de suite un emploi bien lucratif, car il n'a, ajoute-t-il, pour le moment qu'une place d'homme de peine chez un fabricant, et il n'ose l'offrir.

« — Tout cela m'est arrivé... dis-je au com-

mis, et cette place, dont il parle, consiste tourner une énorme roue...

« — Dont il est l'inventeur et le propriétaire sous un nom supposé de fabricant; car cette roue, qui n'est d'aucune utilité et ne produit absolument rien, a été construite par ses ordres pour dompter les récalcitrants... En effet, allez donc vous plaindre d'avoir manqué d'énergie et de vigueur... Il vous répondra qu'il est bien peiné; que, quant à lui, il vous a trouvé de l'ouvrage, et qu'au total vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, de votre inertie ou de votre faiblesse...

« Que répondre à cela, monsieur?... Rien; à moins, cependant, que l'on ne sache comme moi le fin mot de cette infamie... qui est... que cette roue est de la force de trois chevaux!

« — Et comment le patron nomme-t-il cette roue?

« — La roue de la Fortune, me répondit ingénuement le commis, et sans comprendre l'affreuse ironie de ce mot. »

Cet épisode lamentable raconté par son héros, millionnaire aujourd'hui, et après un admirable dîner, nous avait attachés au dernier point, et notre ami N*** avait fini de parler que nous gardions encore le silence.

— Eh bien! et toi, N***, comment es-tu sorti de tout cela? demanda Amédée.

— Mon ami, répondit N***, tu aurais bien dû, en ta qualité de feuilletoniste, te dispenser de m'adresser cette question, et me laisser finir mon épisode par un mot. Cependant, pour te faire plaisir, je te répondrai que, le soir en rentrant chez moi, mon portier me remit une lettre volumineuse, venant d'Allemagne et cachetée de noir.

— Eh bien !... que contenait cette lettre ?

— Mes chers camarades, dit notre amphitryon en nous regardant à la ronde, pardonnez-moi de ne plus répondre à cette seconde question. Mais cette lettre renfermait le germe de ma fortune, et j'ai pour principe invariable qu'il ne faut jamais raconter à ses amis ce qui vous est arrivé ou ce qui vous arrive d'heureux.

— Encore un mot pourtant, cher N***, dit un des convives ; je suis un peu de ces gens qui prennent les feuilletons au sérieux, et veulent à toutes forces un dénouement... Apprenez-nous donc ce que devint votre frère d'adoption et de malheur ?

— Sa nature énergique et d'élite, répondit N***, ne pouvait le conduire qu'à la Conciergerie, à la Morgue ou au Panthéon... A présent, mon ami et mon frère d'une heure est-il devenu une pauvre victime, un grand homme ou un

abominable criminel? C'est ce que j'ignore, car le jour où nous nous jurâmes une amitié éternelle, nous oubliâmes d'échanger nos noms!

FIN DU BUREAU DE PLACEMENT.

LA FÊTE DE LA RAISON.

. . . .

Il y avait à peine une heure que j'étais arrivé à Aix, lorsqu'un vacarme épouvantable de tambours battant aux champs et de trompettes sonnant des fanfares me fit mettre la tête à la fenêtre de ma chambre.

Je vis défiler les corps militaires, les comités, la municipalité, le district, les juges, enfin toutes les autorités. Militaires et magistrats chantaient à tue-tête, précédant un char de verdure, dans lequel j'aperçus étendue, avec plus d'a-

bandon que de décence, une fort jolie femme, vraiment.

En deux sauts je fus rejoindre le cortége.

— Quelle est donc cette fête? demandai-je.

—C'est la fête de la Raison, me répondit-on.

Je me rappelai alors la saturnale à laquelle j'avais assisté à Avignon, et que le grand patriote Marcotte avait également qualifiée de fête de la Raison, et à ce souvenir je fus tenté de remonter dans ma chambre ; toutefois, poussé par la curiosité, et remarquant que la foule semblait fort paisible, je changeai bientôt de résolution, et me mêlai à l'escorte de la déesse de la Raison.

Après un quart d'heure à peu près de marche, nous arrivâmes à l'endroit fixé pour la célébration de cette importante cérémonie c'est-à-dire devant une église dont les murs tachés par une épaisse trace de fumée, les vitraux brisés, les portes criblées de balles, prouvaient que ce lieu

saint avait subi les atteintes de l'orage révolutionnaire.

La déesse descendit de son char, entra, accompagnée par totues les autorités, dans l'"église et fut s'asseoir sous un dais de verdure qui l'attendait.

Aussitôt des trompettes résonnèrent avec fureur, puis peu après un officier municipal, ceint de son écharpe tricolore, monta dans cette même chaire à prêcher, où pendant si longtemps avait retenti la parole des ministres de Dieu : un grand silence se fit.

— Frères et amis, s'écria l'orateur de la fête d'une voix de stentor, il est une puissance antérieure à la création, puissance que les ambitieux hypocrites ont exploitée en la faussant; je veux parler de la Raison!

Malheur aux peuples qui la méconnaissent, haine aux tyrans qui veulent la braver! Les

premiers tombent dans l'esclavage, les seconds sur l'échafaud.

Un discours qui débutait ainsi promettait beaucoup; l'éloquence de l'officier municipal fut en effet couronnée d'un plein succès et souleva des tonnerres d'applaudissements.

La déesse de la Raison, sensible aux agaceries de plusieurs muscadins, qui s'étaient glissés jusqu'aux pieds du dais sous lequel elle était assise, avait fini, faiblesse humaine fort pardonnable à une femme de son âge, par oublier son rôle et par s'abandonner au plaisir de se savoir admirée et aimée.

Les œillades allaient leur train, lorsqu'un gros homme, âgé d'environ quarante ans, et dont le costume plus que négligé ne dénotait pas une grande envie de plaire, me parut s'impatienter de toutes ces charmantes coquetteries.

D'abord, il toussa, puis, voyant que la déesse

restait insensible à cet avertissement, il commença à jurer avec assez de modération et à demi-voix ; enfin, ses monosyllabes n'obtenant pas plus de succès que sa toux, il se mit sérieusement en colère, et ne tarda pas à troubler, par une expression peu parlementaire, le recueillement des assistants.

— Ah ! coquine, s'écria-t-il, tu me payeras cela !

Des chut ! nombreux, des : à la porte le royaliste ! empêchèrent, il est vrai, l'homme à la toilette délabrée de continuer, mais ne calmèrent pas sa colère, loin de là !

— Ah ! la misérable ! Ah ! la fieffée effrontée, murmurait-il entre ses dents. Ne pas se gêner plus que cela ! se moquer ainsi de moi, à mon nez et à ma barbe ! Nous verrons bien qui rira le dernier.

— Qu'avez vous donc, citoyen ? lui demandai-je à voix basse. La fête ne serait-elle pas de

votre goût ? Trouveriez-vous la déesse indigne, par son manque de beauté, de remplir l'honorable emploi qu'elle occupe ?

— L'effrontée n'est que trop belle ! me répondit-il. Et tous ces muscadins se moquent de moi ! Ils verront si je ne saurai pas prendre ma revanche.

— Comment cela, votre revanche ?

— Eh oui ! ne sais-tu donc pas, citoyen, que la déesse de la Raison est ma femme ?

— J'ignorais ce détail ! Permets que je te félicite !

L'homme leva ses épaules et fronça ses sourcils d'une telle façon, que je compris que mon compliment constituait une injure involontaire, et était une maladresse.

L'officier municipal à bout, non d'éloquence, mais de souffle, descendit enfin de la tribune et le cortége allait se remettre en marche, lorsque le mari de la déesse s'avança vivement vers sa

trop sensible moitié et l'apostropha avec une telle vigueur d'expression qu'il m'est impossible de rapporter ce début de dialogue.

— Tiens, lui répondit-elle, ne dirait-on pas que nous vivons encore sous les tyrans, qu'une femme n'a pas le droit de regarder devant elle sans qu'on la menace de l'assommer !

— Comment, abominable coquine...

— Ah ! pas de gros mots, je te prie, citoyen époux. Nous venons de célébrer la fête de la Raison, et sa voix me dit qu'un vieux et laid hibou comme toi, qui grogne toujours, ne vaut pas un joli jeune homme dont la bouche ne prononce que des paroles d'amour... Ainsi tu m'ennuies...

— Ah ! c'est comme cela que tu réponds à mes reproches, s'écria le mari, eh bien ! attends un peu !... A défaut d'esprit pour lutter avec toi, car tu as une langue bien pendue, je possède une paire de bras nerveux...

— Des menaces! je me moque pas mal de toi! Ose approcher, et je t'arrache les yeux. Après tout, ils sont si laids, que ce ne sera pas pour toi une grande perte!

— Ah! tu crois qu'on aveugle comme ça un homme, effrontée... Attends!

Le mari, outragé dans sa dignité d'époux, et excité encore par cette idée que tous les regards étaient fixés sur lui, ne pouvait plus, après ce défi, reculer sans se perdre de réputation.

Il releva donc les manches de sa carmagnole, et s'avança le poing levé vers sa belle moitié.

La déesse de la Raison, de son côté, se sentant trop bien appuyée par la présence de ses adorateurs pour se soumettre à la grossière correction dont elle était menacée, se leva d'un bond de dessus son fauteuil, et la tête rejetée en arrière, les yeux brillants, les doigts crispés, se prépara à une opiniâtre défense!

Quelques secondes plus tard, un vacarme af-

freux entremêlé de cris, de rires et de plaisanteries, faisait trembler la nef de la vaste église: les époux étaient aux prises. Si le mari était nerveux, la déesse ne manquait pas de courage. Aussi le combat prit-il bientôt une telle allure, que dans la crainte d'un malheur, on fut obligé de séparer le couple trop animé.

Les yeux de la déesse étaient un peu gonflés et marqués de plusieurs vigoureux coups de poing; mais le visage du mari, labouré par des ongles tranchants et agiles, ruisselait de sang. Au total chacun avait bien rempli son devoir: la victoire restait indécise.

Ce petit incident qui, je l'avoue, ne me divertit pas médiocrement et ne déplut pas à la foule, ne nuisit en rien à la fin de la cérémonie.

Le mari, calmé par la lutte, et la femme, ravie d'avoir si bien résisté à son époux, retrouvèrent bientôt tous deux leur dignité!

La déesse remonta dans son char et défila de

nouveau, au son des trompettes et du tambour, à travers la ville.

Le cortége s'arrêta devant une boutique de marchand de marée: la déesse descendit, car cette boutique était la sienne, — salua la multitude, et tout fut dit.

Je me demandais, en regagnant mon auberge, quel effet avait dû produire cette grandiose et solennelle cérémonie sur le peuple! Le lecteur répondra bien de lui-même à cette question.

De retour à mon auberge, l'on m'apprit que ce que je venais de voir n'était pour ainsi dire qu'une répétition d'une fête que l'on devait donner le lendemain, en l'honneur du représentant N***, que l'on attendait dans Aix.

Ne désirant nullement me retrouver en présence de ce représentant, je me hâtai de me remettre en route le lendemain matin, au point du jour.

Ma première étape, en sortant d'Aix, fut un

gros bourg nommé jadis Saint-Cunat, et que l'on appelait alors Cunat tout court.

Il m'arriva, dans l'auberge où je descendis, une aventure assez comique, et que je crois devoir raconter.

Je venais, selon mon habitude de tout voir lorsque je voyage, de parcourir le village, et je rentrais harassé de fatigue et soupirant de tristesse, en songeant au maigre et chétif dîner qui m'attendait, lorsqu'en entrant dans la cuisine, je fus aussi charmé que surpris de voir sur les fourneaux un dîner réellement fort convenable.

Le feu placé sous les casseroles, amorti par une couche de cendre, me prouva que ce dîner était prêt à être servi, et je m'empressai d'ordonner à la servante de dresser la table.

La grosse fille me regarda d'un air étonné.

— C'est donc pour vous ce dîner ? me demanda-t-elle.

— Parbleu ! pour qui veux-tu que ce soit?

— Quoi, c'est vous, citoyen, qui êtes le...

La servante, ne trouvant sans doute pas l'expression qu'elle cherchait, s'arrêta un moment.

— Oui, c'est moi qui suis le citoyen le l...

m'empressai-je de dire d'un ton superbe.

A cette réponse qui, certes, ne signifiait pas grand'chose, la maritorne ouvrit de grands yeux, me regarda avec une expression d'étonnement indicible, et me faisant une profonde révérence :

— Si vous voulez passer dans la salle à manger, je m'en vais me faire l'honneur de vous servir, me répondit-elle.

— Soit. Surtout, dépêche-toi et ne me fais pas attendre : je meurs de faim...

Cinq minutes plus tard, installé devant une table recouverte — chose inouïe pour l'époque — d'une nappe d'une blancheur éclatante, l'on m'apportait un excellent potage, deux bou-

teilles de vin, un gigot et deux perdrix rôties : je crus rêver.

Peu habitué à de pareilles aubaines, je m'empressai d'avaler le potage ; puis, passant au gigot, je l'entamai avec une ardeur sans pareille et qui ne s'arrêta qu'après qu'il fut plus d'à moitié dévoré. J'allais me jeter avec la même avidité sur les perdrix, lorsque l'hôtesse entra dans la salle à manger, et poussant un cri de désespoir :

— Ah ! brigand, me dit-elle, qu'avez-vous fait ?

Puis, se retournant vers un jeune homme à l'air sévère et méprisant, qui la suivait :

— Ah ! pardonnez-moi, citoyen, lui dit-elle en joignant les mains d'un air suppliant ; ce vagabond est seul coupable ! Comment aurais-je pu songer qu'un homme serait assez osé pour s'emparer de votre dîner !

Je dois avouer que la colère de l'hôtesse et

les injures qu'elle m'adressa ne m'étonnèrent que médiocrement, car j'avais déjà éprouvé moi-même, en me mettant à table, certains doutes sur la destination affectée à ce somptueux dîner qui m'était servi avec tant d'empressement.

La pensée d'un quiproquo se presenta à mon esprit; mais mon appétit était tel que je résolus de profiter, avant d'approfondir cette question, de l'heureuse aubaine que le hasard m'offrait. Le lecteur sait déjà avec quel empressement j'exécutai cette résolution.

Je compris donc tout de suite, en apercevant le jeune homme sérieux et hautain, que ce malheureux était ma victime; néanmoins, comme ma dignité blessée et ma faim non encore assouvie se trouvaient d'accord pour me pousser à la résistance, je restai impassible et fis une fort belle contenance.

— Savez-vous, citoyen, me dit l'hôtesse en se

calmant un peu à la vue de mon sang-froid; savez-vous, citoyen, que vous vous êtes bien pressé !

— Citoyenne, je n'aime pas laisser refroidir les dîners.

— C'est que ce dîner n'avait pas été préparé pour vous !

— A vous parler franchement, je ne vous cacherai pas que je commence à le croire.

— C'est le dîner du citoyen commissaire du salut public que vous avez mangé.

— Eh bien, répondis-je en tournant les yeux vers le jeune homme, le citoyen mangera le mien !

— Ne savez-vous donc pas ce que c'est qu'un commissaire du salut public !..... s'écria l'hôtesse avec emphase.

— Parfaitement, répondis-je en riant.

— Voici ma commission, dit alors le jeune homme en tirant de son portefeuille une lon-

gue patente, en tête de laquelle était gravé un grand œil rayonnant, qui tenait la moitié de la page.

— Je n'ai jamais prétendu que vous n'étiez pas en règle, lui répondis-je en me préparant à découper une perdrix.

Le commissaire du salut public, jugeant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, voulut s'emparer de la chaise où j'avais accroché mon sac et mon sabre.

— Ne touchez pas à cela, morbleu! m'écriai-je, ou je vais me fâcher!

Ce dernier trait d'audace me donna la victoire: le commissaire s'arrêta et resta immobile.

Toutefois, ne voulant pas pousser plus loin mes avantages, car cela eût pu mal tourner pour moi, je repris presque aussitôt mon air gracieux:

— Je suis susceptible sur le point d'honneur,

comme doit l'être tout militaire qui se respecte; mais, au demeurant, je ne passe pas, quoique un peu vif, pour un mauvais garçon; si vous voulez vous contenter de ce que j'appelle mon dîner, parce que je le mange, et de ce que la citoyenne hôtesse appelle votre dîner, parce que vous deviez le manger, faites apporter une chaise et asseyez-vous à mes côtés, nous partagerons ce qui reste en frères. J'attends votre réponse, n'oubliez point que je vais vite en besogne.

Le citoyen commissaire du salut public, un moment abasourdi de ma manière leste d'agir avec un aussi important personnage qu'il l'était, se dépouilla de sa morgue et me remercia de mon offre.

On lui apporta aussitôt une chaise, et il prit place en face de moi.

Grâce à un plat d'asperges et de poissons, que l'hôtesse gardait en réserve et qu'elle sacrifia à

la solennité de la circonstance, mon compagnon de table n'eut pas trop à se plaindre et se déclara bientôt satisfait.

Quant aux vins, comme nous en avions à discrétion et qu'ils étaient excellents, nous en primes tout à notre aise. Le lecteur n'aura donc pas à s'étonner qu'une heure plus tard le commissaire et moi nous étions les meilleurs amis du monde.

— Avouez, camarade, lui dis-je, que vous m'auriez mené fort lestement si je n'avais pas connu un peu le métier !...

— Je l'avoue, me répondit-il, mais j'ai compris de suite, à votre façon d'agir, que vous n'étiez pas ce que vous semblez être au premier abord, c'est-à-dire un pauvre diable d'adjudant en congé de convalescence !...

— Mais vous avez tort... je vous proteste...

— Allons, trève de modestie et de discrétion. Je sais à présent parfaitement à quoi m'en tenir

sur votre compte, cher collègue... Oui, en effet, vous connaissez parfaitement le métier. Une seule chose m'étonne dans votre conduite: pourquoi au lieu de vous traîner aussi péniblement à pied comme vous le faites, n'allez-vous pas à cheval?

— Ah! que vous êtes jeune, cher ami! m'écriai-je en souriant d'un air mystérieux; car je commençais à comprendre l'erreur dans laquelle tombait le commissaire du salut public, et je n'étais pas fâché d'en profiter.

— Oui, je suis jeune, répéta-t-il, démonté par mon aplomb; mais ce n'est pas là répondre à ma question. Pourquoi, je vous le répète, parcourez-vous les grandes routes à pied et le sac sur le dos, tout comme si vous étiez un fédéraliste mis hors la loi?

— Pourquoi, cher ami? mais parce que je suis très-observateur de ma nature! Vous ne comprenez pas. Trouvez-vous donc que, pour

bien voir et pour bien entendre, il faille être juché sur un cheval ou enfermé dans une chaise de poste? Quant à moi, j'ai cru jusqu'à ce jour que mon obscurité, en éloignant de moi tout soupçon et en ne donnant aucun ombrage, m'aiderait mieux dans mes études de mœurs qu'un train fastueux et qu'un titre imposant, mais qui me tiendrait en défiance.

— Ah! j'y suis, j'y suis! Collègue, vous êtes, j'en conviens, un homme d'une rare adresse. Je n'ai plus besoin d'aucune explication. Dites-moi, je parie que c'est par ce rusé matois de Billaut de Varennes que vous êtes envoyé?

— Non, vous vous trompez, ce n'est pas Billaut qui...

— Alors c'est par Couthon, avouez-le!

— Pas davantage. Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déjà dit: que je suis un philosophe, un observateur; que j'aime les étu-

des de mœurs à la passion, et que je ne remplis aucune mission du gouvernement.

— De la discrétion entre collègues! Après tout, si c'est dans vos instructions, vous avez raison d'en agir ainsi que vous le faites, et je dois affecter de vous croire! N'importe! je parierais que vous jouez un rôle important et que vous êtes initié à bien des secrets.

— Pas le moins du monde. Je devine quelquefois ce que l'on voudrait me cacher, voilà tout.

— Et devinez-vous le sujet de ma mission? me demanda lentement mon interlocuteur en me regardant d'une singulière façon.

— Peut-être bien. Je me figure que la surveillance qui vous est confiée est d'un intérêt majeur. Opinion des agents nationaux, des districts et des grandes communes; arrestations à proposer; ordres verbaux et secrets à porter aux représentants du peuple! Quant au pré-

texte plausible que vous mettez en avant pour motiver votre mission, ce doit être l'inspection des salpêtres et des charrois...

A mesure que je parlais, je remarquais qu'un changement notable s'opérait dans l'expression de la physionomie de mon compagnon de table : quand je me tus, il me salua avec une grande politesse, et d'une voix émue :

— Citoyen, me dit-il, j'ignore tout à fait qui vous êtes ; toutefois, si l'on vous interroge sur mon compte, j'aime à croire que vous voudrez bien ne pas oublier que je suis tout dévoué à la République, et que nous avons, vous et moi, partagé le pain et le sel.

A cette réponse, qui me montra jusqu'à quel point le commissaire du salut public prenait au sérieux la qualité de collègue qu'il m'avait donnée, j'eus toutes les peines possibles à ne pas éclater de rire ; cependant, comme ma gaîté eût pû avoir pour moi de très-fâcheuses

conséquences, je parvins à garder mon sérieux.

Lorsqu'une heure plus tard mon collègue dut remonter dans sa chaise de poste, il me donna une chaleureuse poignée de main en me priant de ne pas oublier, si j'avais jamais besoin de lui, qu'il serait toujours mon tout dévoué serviteur.

Le lendemain matin, je me disposais à me remettre en route, lorsque je reçus la visite du maire de Saint-Cunat. Ce fonctionnaire m'aborda avec toutes les marques d'une profonde déférence, et me saluant humblement :

— Citoyen, me dit-il, j'espère que vous voudrez bien honorer de votre présence le banquet civique que doit donner aujourd'hui la municipalité en votre honneur?

— Que m'apprenez-vous là! Quoi! la municipalité donne un repas pour moi? Mais c'est impossible!...

— Citoyen commissaire extraordinaire du salut public...

— Que me chantez-vous là ! Je ne suis pas et je n'ai jamais été chargé de semblables fonctions !... Ne voyez en moi, je vous prie, qu'un simple sous-officier en congé...

— Oui, je sais, citoyen !... Je comprends ! Ne craignez rien, nous respecterons votre incognito !

— Mon incognito ! que le diable vous emporte ! Je refuse.

— Mais, citoyen, s'écria le maire d'un air de comique désappointement, les ordres sont donnés, le repas est commandé ! Votre refus va plonger le bourg dans la douleur ! Il est impossible que vous nous teniez rigueur. Au reste, je dois vous avertir qu'une députation est déjà nommée pour se rendre auprès de vous pour vous remercier de votre acceptation.

— Ah ! il y a une députation de nommée ! Il

ne manquait plus que cela ! Eh bien, citoyen maire, promettez-moi que cette députation ne viendra pas me trouver et je m'engage à assister au banquet...

— Oui, je comprends, votre incognito !

— Vous comprenez tous ici. N'importe ! Seulement, retenez bien, je vous prie, la déclaration formelle et solennelle que je vous fais à présent, que je suis tout simplement un adjudant en congé de convalescence, et que je ne possède aucun autre titre.

Le maire sourit d'un air fin et s'engagea à rendre compte de ma déclaration devant qui et quand je voudrais.

Cette précaution prise, et ne redoutant plus, pour l'avenir, d'être accusé de m'être approprié un titre qui ne m'appartenait pas, je résolus de profiter de l'erreur où l'on était à mon égard, et de jouir des hommages que l'on me prodiguerait.

L'hôtesse de l'auberge à qui je demandai la permission de conduire ses deux filles au banquet civique, éprouva un tel saisissement à la perspective de l'honneur qui allait rejaillir de ce fait sur sa famille, qu'elle ne put trouver d'expressions assez fortes pour me prouver sa reconnaissance et se mit à faire semblant de pleurer.

C'était à environ cinq minutes de marche du bourg, sur une plate-forme tapissée de mousse et ombragée par une rangée d'oliviers, que devait avoir lieu le festin.

Lorsque j'arrivai, je trouvai toute la population du bourg, revêtue de ses habits de fête, qui m'attendait. Mon apparition fit sensation, et le maire s'avança aussitôt à ma rencontre pour me conduire à la place d'honneur qui m'était indiquée, c'est-à-dire au milieu d'une table qui s'élevait, solitaire, au centre de la plate-forme.

— Citoyen maire, lui dis-je gravement, la République repousse toute distinction et veut l'égalité. Ne vous semble-t-il pas convenable de faire disparaître cette table, qui porte atteinte à ce sentiment ? Est-il donc convenable que nous soyons assis, tandis que nos concitoyens sont couchés sur la terre !...

— Vous avez raison, illustre commissaire me répondit le maire en rougissant ; vous allez être obéi.

En effet, la table fut aussitôt enlevée, et le banquet commença.

Je ne me rappelle pas avoir assisté, de ma vie entière, à un spectacle aussi grotesque que celui que je vis alors !

Qu'on se figure près de cent cinquante personnes étendues, à l'instar des Romains, sur le gazon, et se donnant toutes les peines du monde pour paraître à leur aise.

Les couverts et les serviettes manquant, il

faisait beau de voir les doigts des convives plonger dans les plats liquides, tandis que le brouet inondait leur visage! Et puis, à chaque instant, c'étaient des soupières renversées par les pieds des voisins placés au-dessus de vous, des cris poussés par les jeunes filles dont les toilettes avaient à souffrir de ces accidents, des gémissements des vieillards que leurs rhumatismes empêchaient de se tenir dans cette position verticale, enfin un pêle-mêle et une confusion dont on ne peut se faire une idée, et qui eût à coup sûr inspiré le crayon de Callot.

Le banquet terminé, nous nous levâmes de dessus le gazon, et un bal champêtre clôtura cette belle journée.

Le surlendemain, dans l'après-midi, j'arrivais à Avignon. Mon premier soin fut de me rendre chez mon ancien hôte, le brave Marcotte; mais à ma grande surprise, je trouvai sa maison déserte et abandonnée.

Je me retirais assez désappointé, lorsqu'un libraire, qui demeurait en face, m'appela :

— Citoyen adjudant, me dit-il en me faisant entrer dans sa boutique, n'êtes-vous pas ce même militaire qui a demeuré assez longtemps chez Marcotte?

— Vous ne vous trompez pas! Mais qu'est donc devenu mon ancien hôte?

— Hélas! le pauvre homme est en fuite!

— En fuite! et pourquoi donc, je vous prie?

— Mais parce que son cousin Pistache-Carotte l'a dénoncé au comité de salut public!

— Que m'apprenez-vous là! Au fait, une pareille infamie, venant de Pistache, ne doit pas m'étonner!...

— Dame! le citoyen Pistache-Carotte aimait la fille de son cousin, la jolie Mathilde, et comme celle-ci ne répondait pas à sa passion, il en est résulté que le père Marcotte s'est vu

métamorphosé tout à coup en un conspirateur dangereux...

— Je reconnais bien là les moyens qu'emploie cet infâme Pistache ! Ma foi, tant pis, quoique cette affaire ne me regarde pas, je n'en profiterai pas moins de mon séjour à Avignon pour exprimer de nouveau au Pistache le mépris profond qu'il m'inspire. Savez-vous s'il demeure toujours au même endroit ?

— Citoyen, me répondit le libraire après avoir regardé autour de lui si personne ne pouvait l'entendre, si j'ai un conseil à vous donner c'est celui de repartir au plus vite d'Avignon ; l'on ne vous a donc pas écrit ce qui s'est passé ici, à votre sujet, après votre départ...

— Non, je n'ai reçu aucune lettre !

— Eh bien, sachez, citoyen, que vous avez été dénoncé au comité révolutionnaire comme étant le complice et l'agent de plusieurs émigrés et fédéralistes. L'on a même demandé vo-

tre mise immédiate en accusation et votre arrestation.

Cette nouvelle, à laquelle j'étais loin de m'attendre, me causa, je ne le cacherai pas, une certaine émotion.

— Et comment le comité révolutionnaire a-t-il accueilli cette dénonciation? demandai-je au libraire avec vivacité.

— Il s'est trouvé un citoyen qui a pris votre défense, en prétendant qu'il y avait lâcheté à accuser un homme qui combattait les satellites des tyrans, et dont le sang coulait peut-être en ce moment même pour la patrie! Ces paroles ayant soulevé des applaudissements, le comité révolutionnaire a passé à l'ordre du jour. N'importe, je crois, je vous le répète, que vous feriez sagement en vous éloignant au plus vite d'Avignon.

Je remerciai le libraire de son renseignement et lui promis de suivre son conseil. En effet,

je partis le soir même à la tombée de la nuit.

Le surlendemain j'étais à Nîmes.

L'hôtel du *Faisan-Doré*, où je fus me loger en arrivant à Nîmes, avait pris le nom, depuis le triomphe de la révolution, d'hôtel de la *Fraternité*. Jadis, me dit-on, il n'était guère fréquenté que par les voyageurs riches; lorsque je vins y demeurer il ouvrait ses portes à toutes les classes de la société. Les chambres, indistinctement livrées, quelle que fût la richesse de leur ameublement, aux premiers arrivants, présentaient un désordre complet; enfin une seule table et une même nourriture existaient pour tous les habitués et les voyageurs.

Je dois constater ici une observation qui devenait de jour en jour plus frappante, c'est-à-dire que le niveau de l'égalité effaçait de plus en plus les distinctions des classes de la société.

Les bourgeois, les demi-bourgeois, les artisans et les journaliers, revêtus de la même car-

magnole, et parlant à peu près le même langage, se reconnaissaient difficilement les uns des autres. Si le mot « citoyen », considéré comme une redondance inutile, ne s'employait guère plus, en revanche le tutoiement, même entre les âges les plus extrêmes, même entre les sexes différents, était devenu plus commun, presque général.

La mode elle-même, cette déesse si capricieuse et si fantasque, avait fini par courber sous le joug de l'égalité son indomptable légèreté : les habillements de date récente présentaient, à quelques propriétaires qu'ils appartinssent, la même coupe dans la forme, la même qualité dans l'étoffe. Plus de linge fin, de poudre, de perruques, de chaussures élégantes, de chapeaux de prix, plus d'habits de deuil.

Quant aux liaisons intimes, aux relations de société, il n'en était plus question. Chacun, rendu d'un égoïsme féroce, car chacun crai-

gnait pour soi, ne songeait qu'à dérober sa tête à l'échafaud. Les événements extraordinaires et les catastrophes épouvantables, en devenant des faits journaliers et communs, avaient émoussé la sensibilité des cœurs. Il est un chapitre que je ne veux qu'effleurer, pour compléter ce tableau, le chapitre des mœurs. On ne peut s'imaginer à quel point la démoralisation a envahi aujourd'hui la France ! Toutes les familles dispersées à l'aventure par la persécution ou par la peur laissent, hélas ! derrière elles, sans ressources et sans appuis, de pauvres jeunes filles qui ne demanderaient qu'à être de chastes épouses, des mères dévouées, et qui tombent vaincues par la misère ! Mais jetons un voile sur ces tristes tableaux !

A Marseille, lors de mon passage, les citoyens avaient le droit d'acheter, je l'ai déjà dit, sept onces de pain par jour et par tête ; à Nîmes, la ration n'était que de quatre onces. Heureuse-

ment que les légumes, la viande et les fruits n'étaient pas choses rares.

Je dînai le jour de mon arrivée à la table commune. Près de moi était assis un homme âgé d'à peu près quarante-cinq ans, et dont la figure assez insignifiante portait une empreinte de dignité factice, qui me fit supposer qu'il avait dû remplir jadis quelqu'importante fonction. Ses gestes, pleins de dignité, et sa parole d'emphase me confirmèrent encore dans cette opinion et me donnèrent l'envie d'entrer en conversation avec lui.

Au haut bout de la table, un sans-culotte de la plus belle venue, c'est-à-dire d'une ignorance extrême et d'une violence non moins grande, nous faisait part, en hurlant et en gesticulant, de ses projets de réforme pour la France : il ne demandait que cinq cent mille têtes, à peine le quinzième de la population,

pour assurer à tout jamais le bonheur de son pays.

— Ah! le misérable, murmura l'inconnu assis à mes côtés, c'est qu'il le ferait, si cela était en son pouvoir, comme il le dit.

— Et ce qu'il y a de plus triste pour notre lamentable époque, ajoutai-je en m'adressant à voix basse à mon voisin, c'est qu'il ne serait pas impossible que cet homme fût de bonne foi. N'entend-on pas tous les jours des gens qui, doués jadis d'un cœur compatissant, d'un caractère doux et timide, proclament, depuis que le souffle de la révolution a dérangé leur cerveau, les plus épouvantables et les plus monstrueuses mesures, comme des panacées universelles qui doivent assurer le bonheur de la France!

— Que voulez-vous, citoyen, me répondit mon voisin, vous savez sans doute les belles paroles du poète antique :

« *Quos vult perdere Jupiter dementat!* »

C'est cela même ; mais pardon... comprenez-vous donc le latin?...

— Oui, citoyen ; je puis même, sans trop me vanter, prétendre que j'ai fait de brillantes humanités...

— Vraiment ! s'écria l'inconnu en m'adressant un gracieux sourire. Ah ! j'espère, citoyen, que vous ne quitterez pas Nîmes sans m'accorder une heure ou deux de conversation. Il m'est impossible de vous exprimer la joie indicible que j'éprouverais à entendre réciter par une voix savante quelques-unes des odes d'Horace !

Je me nomme Jérôme Bontemps, ancien régent de rhétorique. — Tout à votre service.

Au sortir de la table, mon nouvel ami Jérôme Bontemps me conduisit visiter les Arènes et les diverses antiquités que renferme Nîmes ;

puis, la nuit venue, il me souhaita une bonne nuit et me quitta en me jetant une douzaine de vers hexamètres à la tête.

Le lendemain, il faisait à peine jour et je dormais encore d'un profond sommeil, quand je fus réveillé en sursaut par le bruit que fit ma porte en s'ouvrant avec violence.

J'aperçus le docte régent droit et immobile devant mon lit.

— Je vous demande bien pardon de vous réveiller aussi brusquement, me dit-il, je reçois à l'instant même une invitation pour me rendre à la noce d'un de mes anciens élèves et je n'ai pas voulu partir sans vous avertir de mon absence, Mais, j'y songe, le temps est magnifique, rien ne vous retient à Nîmes, pourquoi ne m'accompagneriez-vous pas? Je vous promets une hospitalité charmante!

— Ma foi, lui répondis-je, je ne vois pas trop pourquoi je n'accepterais pas votre offre. Vous

avez été assez bon pour me conduire hier visiter les Arènes, la tour Magne, le temple de Diane et la Maison-Carrée : rien ne me retient plus en effet à Nîmes. Et puis, j'ai remarqué que les parties improvisées et inattendues sont en général beaucoup plus amusantes que celles que l'on prémédite. Ah ! à propos, votre ancien élève demeure-t-il dans la direction de Sauve?

— A cinq lieues de cette ville.

— Cela tombe à merveille ; en vous accompagnant, je suis mon itinéraire.

En dix minutes je fus prêt, et nous nous mîmes en route.

Les rayons du soleil, qui tombaient d'aplomb sur nos têtes, sans que nos corps projetassent d'ombre, nous apprirent qu'il était midi, lorsque nous atteignîmes un gros village situé à environ cinq lieues de Nîmes.

J'étais harassé de fatigue, et je proposai à

mon compagnon de nous arrêter pour pre[illegible] une heure de repos.

— Nous sommes arrivés, me répondit-il. — Tenez, voyez-vous cette grande et belle maison qui s'élève à cinq cents pas devant nous? c'est la mairie...

— Que m'importe, je n'ai rien à y faire!

— Je vous demande bien pardon, vous avez à assister à une noce, car mon ancien élève est justement le maire de ce bourg, et c'est là qu'il demeure.

Nous fûmes reçus, Jérôme Bontemps et moi, par l'officier municipal avec une politesse et un empressement bien rares à cette époque.

A peine étions-nous remis de notre fatigue, qu'un domestique vint nous avertir que le déjeuner nous attendait; nous trouvâmes une table bien dressée, bien servie, et, le vin de Lunel aidant, nous oubliâmes bientôt les cinq lieues que nous venions de faire.

On apportait le dessert quand un homme revêtu d'un habit bleu rapé, et ayant autour du corps un ceinturon de cuir d'où pendaient deux baguettes de tambour, entra dans la salle à manger et demanda au maire, en le saluant avec respect, s'il était temps de se mettre en marche.

— Quand tu voudras, lui répondit notre hôte, je suis prêt.

Quelques minutes plus tard, nous entendîmes retentir dans la rue, devant les fenêtres de la pièce où nous étions, le son du tambour, de fifres et de cornets.

— Venez-vous, citoyens? nous dit en souriant le maire.

— C'est la noce qui se met en marche, s'écria Jérôme en s'adressant à son ancien élève; tiens, c'est singulier, je n'ai pas encore aperçu votre fiancée.

— Je ne me marie que demain, mon cher

maître : cette musique ou ce charivari annonce tout bonnement le commencement d'une fête civique.

— Si c'est celle de la Raison, j'ai déjà été à même d'y assister à deux reprises différentes, et je vous prierai de ne pas exiger que je vous y accompagne, dis-je vivement au maire.

— Non, citoyen, la fête que nous célébrons aujourd'hui, pour nous conformer à un décret rendu par la Convention, est celle de l'Être suprême.

— Ce qui signifie qu'il s'agit d'accomplir avec pompe et bruit un sacrilége. Au fait, je suis curieux de savoir jusqu'où peut atteindre la bêtise humaine. Allons.

Nous trouvâmes à la porte les officiers municipaux du bourg et un groupe de paysans armés de piques.

A l'arrivée du maire, le cortége se mit en mouvement, précédé par un grand diable de

garçon, qui portait sur une croix d'étain, dont les bras étaient cassés, un bonnet de laine d'un rouge douteux.

Nous traversâmes d'abord un cimetière, dont les tombes bouleversées et les pierres tumulaires brisées apparaissaient çà et là, enfouies dans de grandes herbes, à mes regards attristés, et nous pénétrâmes dans une vieille église.

La maison du Seigneur n'avait pas plus été respectée que la demeure des morts: elle présentait l'image du chaos!

Qu'on se figure un monceau de dalles et de pierres tumulaires, arrachées du sol par la main des salpêtriers et encombrant la nef de l'église; à côte de ces débris, des chaudières et des baquets; à droite et à gauche de l'autel, un tas compact d'ossements humains, de débris de statues des saints, d'armoiries et de bancs sculptés brisés.

Enfin, sur la table de l'autel, on avait posé

de grands ais couverts de verdure ; sur ces ais, à la place jadis occupée par le tabernacle, était une chaise qui attendait le maire.

A peine s'y fut-il assis, que le cortége, composé d'une cinquantaine de personnes, l'entoura, et qu'il s'exprima à peu près en ces termes,

« Citoyens, nous voilà rassemblés pour célébrer la fête de l'Être suprême, de cet être créateur et incréé que la Convention veut, par son décret de prairial, que nous honorions aujourd'hui. Que n'ai-je la harpe de Rousseau de Paris et le génie de Rousseau de Genève, pour pouvoir chanter dignement les louanges de celui qui fut avant le monde et qui restera après lui ! de celui qui nous donne nos moissons, qui met en nos cœurs l'amour de la patrie et de la liberté ! Il est ici des hommes plus aptes que moi à remplir cette tâche glorieuse et difficile ;

qu'ils s'avancent, et, le premier de tous, j'applaudirai à leur parole !

« En attendant, et puisque mon inexpérience m'empêche d'exprimer le saint enthousiasme qui m'agite, permettez au moins que ma voix, écho de mon cœur, entonne l'hymne composée par ordre du comité de salut public, en l'honneur du grand créateur de toutes choses !... »

Le maire tira alors de la poche de sa carmagnole un rouleau de musique, puis, après avoir solfié à demi-voix quelques notes pour prendre ton, il attaqua, en faussant outrageusement, l'hymne si connue de « *Père de l'univers, suprême intelligence !* »

A la fin de chaque couplet, le tambour battait; les joueurs de fifre et de cornet soufflaient dans leurs instruments avec un zèle désordonné, et l'ex-clerc de paroisse, ce même grand drôle qui avait précédé le cortége, en portant sur la hampe de la croix un bonnet rouge, agitait vio-

lemment une grosse clé entre les deux branches écartées d'une pincette. Jamais de ma vie je n'ai entendu un charivari pareil.

Lorsque l'hymne fut achevée, les assistants, fidèles sans doute au programme de fête arrêté d'avance, se mirent à crier, à tue-tête, sans se rendre compte, certes, de la stupidité de leur vœu: « Vive l'Être immortel ! Vive l'Être suprême ! »

— Que pensez-vous de toute cette comédie, mon officier? me demanda à voix basse le régent de rhétorique, Jérôme Bontemps.

— Je pense, mon cher poëte, lui répondis-je sur le même ton, que la tenue de l'assistance est trop décente pour que ces pauvres paysans aient la conscience du sacrilége qu'ils accomplissent; ils croient bien faire. Au reste, je suppose que la farce est jouée et que l'on va se séparer.

— J'en doute beaucoup, me répondit le ré-

gent; il est rare, par le temps d'éloquence qui court et avec la manie de parler qui sévit aujourd'hui en France, que sur cinquante personnes réunies, pas une seule ne prenne la parole. Nous devons nous attendre à d'autres discours. Quant à moi, je ne demande qu'une chose : qu'ils ne soient pas plus longs que celui prononcé par mon ancien élève.

Jérôme Bontemps avait raison. Les cris de : Vive l'Eternel ! avaient à peine cessé, quand un jeune homme, chaussé de grandes bottes et portant une cravache à la main, se leva du banc où il était assis, et, s'avançant au milieu des décombres qui obstruaient la nef de l'église, demanda la parole.

Le calme ne se rétablissant pas assez vite, le maire se mit à agiter une de ces sonnettes que l'on attache au col des brebis, et obtint enfin, après de longs efforts, un peu de silence.

— La parole est à toi, citoyen officier de

santé, dit-il alors au nouvel orateur. Le jeune homme aux grandes bottes et à la cravache ôta aussitôt son chapeau, se coiffa d'un bonnet rouge qu'il retira d'une des poches de son habit, et, retournant à sa place où il resta debout :

— Citoyens, s'écria-t-il d'une voix aigre et perçante, la superstition du dimanche emplissait autrefois ce lieu que la décade a rendu solitaire ! Cela nous prouve, frères et amis, que jadis le nombre des imbéciles l'emportait sur celui des hommes raisonnables, et que le contraire a lieu aujourd'hui.

Dans ce temple, dont les murs sont encore noircis par la flamme des cierges qu'alluma la superstition, je veux faire briller à vos yeux le flambeau de la raison ! Jusqu'à présent l'on vous a trompés, je vous apporte la vérité et le bonheur ! Frères et amis, ces mots de Dieu, âme, immortalité, enfer, paradis, ont été inventés pour vous faire payer la dîme, pour souti-

rer de vos bourses le plus pur de votre argent. Ce sont là des contes bleus inventés par des hommes noirs. Nos grands-pères ont eu la bonhomie d'ajouter foi à ces fables ingénieuses et perfides, leurs petits-fils auront le bon esprit d'en rire.

La plante, frères et amis, n'a d'autre avantage sur la terre, dont elle se nourrit, que sa faculté végétative; l'animal, sur la plante qui le nourrit, que la faculté sensitive; l'homme enfin, sur l'animal dont il se nourrit, que la faculté du tact et de la parole. Quelle vérité ressort de cette observation? Que la plante, l'animal et l'homme, après leur destruction, deviennent égaux dans une poussière de même nature! Bannissez donc toute crainte d'un autre monde, d'une autre vie! Soyez heureux ici-bas, et obéissez — en tant, cela va sans dire, que vous respecterez la République et la Convention — à vos désirs et à vos passions.

On ne peut nier, frères et amis, que la Convention n'ait établi la fête de l'Être suprême; mais il faut que je vous révèle toute sa pensée. En agissant ainsi, ella a voulu d'abord détrôner Dieu; bientôt, lorsque cette vieille et ridicule superstition sera déracinée, elle abolira à son tour cet Être suprême, qui nous sert de transition pour passer des ténèbres à la lumière, et elle ne reconnaîtra plus alors que la fête de la Vérité. J'anticipe ici, frère et amis, au milieu de vous tous, qui êtes et qui allez devenir philosophes, la célébration de cette fête future, la seule logique et digne d'un peuple sensé!

Plus de ciel, plus de Dieu, plus de contes, plus d'Être suprême! Vivent les jouissances matérielles de la vie, le triomphe du bon sens, la liberté absolue et la fraternité!

L'officier de santé, après avoir prononcé ces derniers mots avec une animation et une violence extrêmes, essuya son front ruisselant de

sueur et se rassit sur son banc, au bruit des fifres, des tambours et des applaudissements du maire, des enfants et de l'ex-clerc!

J'étais, quant à moi, malgré le mépris profond que me causaient de pareilles monstruosité, indigné au delà de toute expression.

— Pourquoi donc, mon officier, avez-vous logographié cet abominable discours? me demanda le régent de réthorique en me voyant replier mes tablettes; je l'entends aujourd'hui prononcer au moins pour la millième fois.

— C'est justement parce que ce discours présente un échantillon exact et complet de l'éloquence actuelle, que je tiens à le conserver. Dans cinquante ans d'ici, il présentera un document précieux pour l'étude de notre époque.

J'espérais qu'après le long cri de haine et de folie poussé par l'officier de santé, les orateurs, ne trouvant plus aucun nouveau sacrilége à commettre, renonceraient à la parole, et que

cette déplorable fête, puisque fête il y a, allait se terminer; je me trompais.

A peine l'officier de santé venait-il de se rasseoir, qu'une voix ferme et accentuée, dominant le bruit des fifres, des cornets et des tambours, demanda la parole.

Le nouvel orateur était un grand et beau vieillard, dont la contenance pleine de calme et de dignité, la taille droite et encore souple, annonçaient une de ces existences simples et vertueuses qui laissent à l'esprit toute son intelligence et au corps toute sa vigueur, jusqu'aux dernières limites de la vie.

Le temps avait dépouillé de sa chevelure la tête du vieillard, mais non pas éteint le feu de son regard. Sa tête présentait un de ces types énergiques et placides tout à la fois, comme sait les trouver le pinceau de Greuze.

Appuyé sur un bâton noueux et le bras droit

en avant, le vieillard resta un moment plongé dans ses réflexions : un grand silence s'était fait.

— Quel est ce beau vieillard ? demandai-je à mon compagnon Jérôme Bontemps.

— C'est un des notables du conseil général de la commune, me répondit-il, mais écoutez, il va parler. Je me trompe fort, ou l'officier de santé ne jouira pas longtemps de son triomphe.

Avant que le vieillard eût prononcé une parole, j'étais déjà prévenu en faveur de ce qu'il allait dire. Que le lecteur juge donc combien fut grand mon désappointement, lorsque je l'entendis s'exprimer en patois.

— Pourquoi n'emploie-t-il donc pas le français? dis-je à l'ex-régent de rhétorique.

— Par l'excellente raison qu'il n'y a pas dans la réunion dix personnes qui parlent cette langue. Croyez-vous donc, que, si nos braves

paysans eussent compris tout à l'heure le discours de l'officier de santé, il eût été applaudi? Non, certes, loin de là : le carabin aurait passé un mauvais quart d'heure! Laissez-moi écouter, je vous prie! La nature manque d'art, c'est vrai, mais elle trouve parfois d'heureux mouvements d'éloquence.

— Me traduirez-vous ce discours au fur et à mesure qu'il sera prononcé?

— Fort volontiers; je m'y engage.

— Alors je me tais et je vous écoute.

Comme le notable du conseil général de la commune s'exprimait avec une certaine solennité pleine de lenteur, ce fut chose facile au régent d'accomplir sa promesse.

Le vieillard tint le langage auquel je m'attendais, c'est-à-dire un langage du cœur. Il commença d'abord par décrire l'incommensurable puissance et l'inépuisable bonté de Dieu, puis traduisant enfin le discours de l'officier de

santé, il demanda aux assistants s'il était convenable de tolérer de tels blasphèmes?

A cette question posée simplement, sans emphase et sans colère, des cris de rage s'élevèrent de toutes parts, et les paysans, abandonnant les bancs où ils étaient assis, se précipitèrent, semblables à une avalanche, vers le malencontreux carabin qui, pâle, défait, sans voix et sans haleine, se mit à trembler de tout son corps et à demander grâce.

Les campagnards exaspérés ne voulaient rien entendre, et la scène menaçait de tourner au tragique, malgré les efforts du maire, qui, descendu de dessus son fauteuil, s'efforçait d'interposer son autorité entre la fureur de ses administrés et l'objet de leur courroux, lorsqu'un homme, âgé d'une cinquantaine d'années, vêtu avec un soin assez rare pour l'époque, d'un extérieur sévère et imposant,

s'avança gravement au milieu de l'émeute et, d'une voix sévère, réclama le silence.

A l'apparition de cet inconnu, que je n'avais pas encore aperçu, le calme se rétablit sur-le-champ.

— Mes amis, dit-il, en désignant par un geste d'un souverain mépris le misérable officier de santé pâle et tremblant, ce n'est point de l'indignation, mais bien de la pitié que l'on doit ressentir pour les insensés! Faites sortir d'ici ce malheureux qui trouble la cérémonie, mais ne le maltraitez pas! Il ne croit pas, dit-il, à Dieu; vous voyez qu'il est déjà bien assez à plaindre!

L'inconnu, après avoir prononcé ces paroles que le vieillard s'empressa de traduire en patois à l'assistance, se retourna de nouveau vers le carabin et lui montra du doigt la porte de l'église. L'athée ne se fit pas prier. Il se sauva au milieu d'un concert de huées et de cris.

— Quel est cet homme? demandai-je à mon compagnon. Est-ce donc un commissaire du salut public pour qu'il jouisse d'une telle puissance? Mais non, l'acte d'autorité qu'il vient d'accomplir n'annonce pas un esprit révolutionnaire.

— Cet homme, me répondit le régent, est, comme vous et moi, un simple citoyen. Seulement son caractère éminemment honorable et ses vertus privées, appréciées comme ils méritent de l'être par les campagnards, lui donnent sur eux une grande influence. Avant la révolution il remplissait l'importante charge de lieutenant criminel. Il se nomme de N***. Désirez-vous que je vous présente à lui?

— Ma foi, je ne refuse pas! Les gens honnêtes, et qui ne craignent pas de le paraître, sont si rares aujourd'hui, que quand le hasard en met un sur votre route, on ne doit pas s'é-

loigner de lui sans lui laisser voir l'estime q ..l vous inspire.

Au sortir de l'église, la procession de la fête de l'Être suprême se dispersa en tous les sens, et je retournai avec mon compagnon le régent à la mairie.

TABLE.

—

FIN DE LA TABLE.

Sceaux. — Typographie de E. Dépée.

